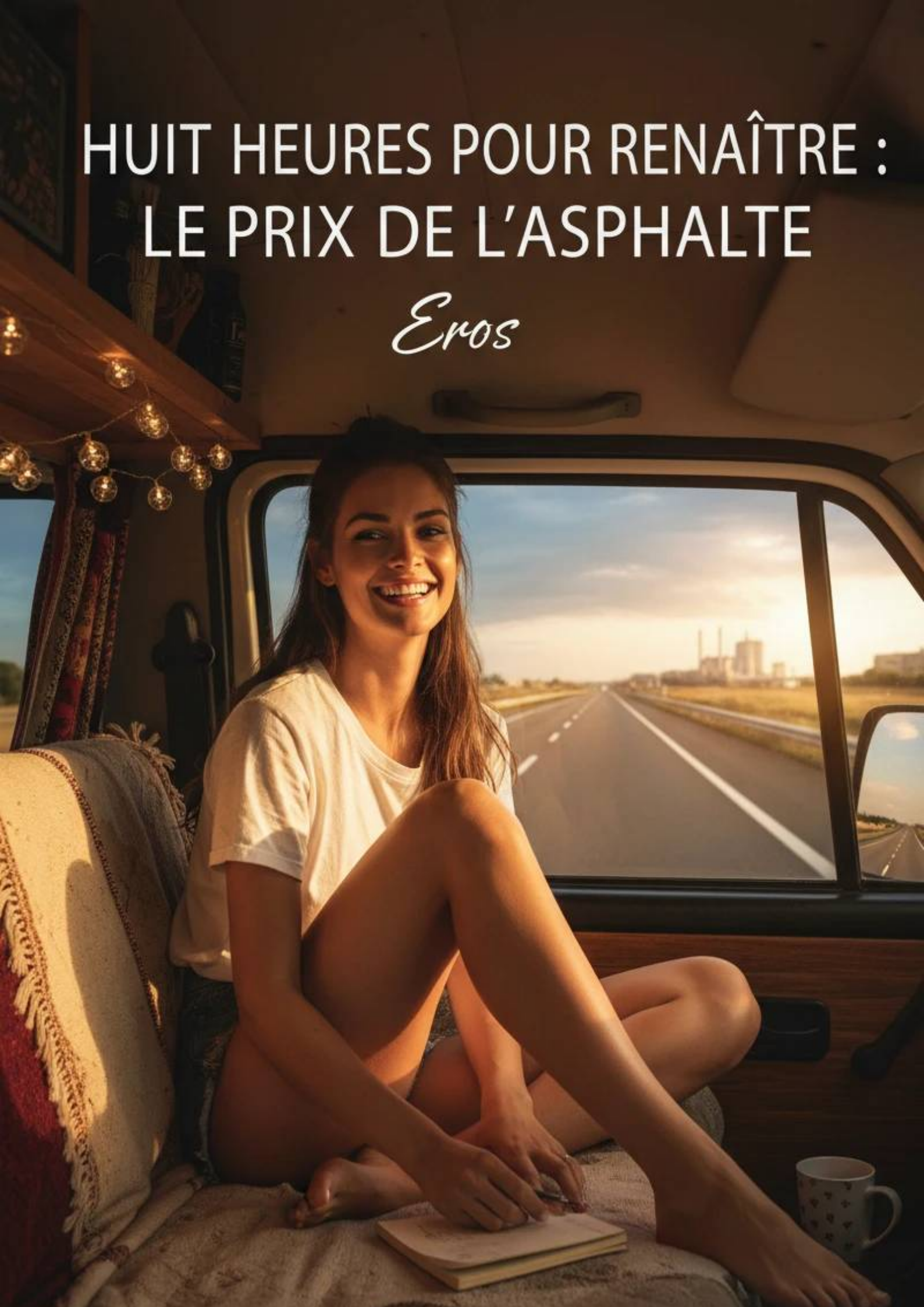


HUIT HEURES POUR RENÂÎTRE : LE PRIX DE L'ASPHALTE

Eros



Huit Heures Pour Renaître : Le Prix de l'Asphalte

Par Eros

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Métamorphose de l'Aires de Repos	4
Chapitre 2 : Le Dieu de l'Asphalte	14
Chapitre 3 : L'Antre de Cuir et de Bois	25
Chapitre 4 : Première Secousse : L'Urgence	36
Chapitre 5 : Confidences sous le Soleil de Valence	47
Chapitre 6 : Deuxième Arrêt : Le Jeu des Ombres	58
Chapitre 7 : Vitesse et Frissons	69
Chapitre 8 : Troisième Vague : La Tempête	80
Chapitre 9 : Le Poids des Souvenirs	91
Chapitre 10 : Dernière Escale : Le Sanctuaire	101
Chapitre 11 : Les Lumières de Perpignan	108
Chapitre 12 : Le Nouveau Départ	118

Chapitre 1

La Métamorphose de l'Aires de Repos

La carcasse de tôle du van vibrait sous mes cuisses, un bourdonnement sourd qui remontait le long de ma colonne vertébrale, s'accordant au rythme erratique de mon cœur. Dehors, l'A7 défilait, une ruban de goudron surchauffé fendait la vallée du Rhône sous un ciel d'un bleu d'acier. Lyon n'était plus qu'une silhouette industrielle dans le rétroviseur, et devant nous, le Sud promettait une chaleur que mes os réclamaient depuis des mois.

Mais la chaleur que je ressentais n'avait rien de météorologique.

Elle venait de l'homme à ma gauche. Marc. Ses mains, larges, calleuses, agrippaient le volant avec une décontraction qui me rendait folle. Le cuir du siège grinçait sous son poids de prédateur tranquille. 1 mètre 90 de muscles et de secrets, emballés dans un t-shirt noir trop ajusté qui laissait deviner les entrelacs d'encre sur ses bras puissants. Chaque fois qu'il changeait de rapport, son avant-bras frôlait mon genou, et l'électricité qui nous foudroyait me donnait envie de hurler.

— On s'arrête, dis-je, ma voix plus rauque que je ne l'aurais voulu.

Il ne demanda pas pourquoi. Il se contenta de jeter un coup d'œil vers moi, ce regard bleu, profond comme un abîme, qui semblait lire à travers mes couches de vêtements de voyageuse fatiguée. Il mit son clignotant. L'aire de repos approchait, un îlot de béton et de néons fatigués au milieu du néant autoroutier.

Dès que le moteur se tut, le silence devint assourdissant. L'habitacle sentait l'essence, le vieux cuir et cette odeur d'homme, brute, musquée, qui me montait à la tête. Un an.

Douze mois de poussière dans le bush australien, de nuits glaciales dans les Andes, de solitude choisie. Un an d'abstinence forcée, où mon corps n'avait été qu'un outil pour avancer, pour survivre. Mais en regardant Marc, en sentant la tension sexuelle qui menaçait de faire exploser les vitres du van, j'ai compris que la baroudeuse était morte. La femme, la vraie, celle qui avait soif de contact et de morsures, réclamait son dû.

— Je reviens, murmurai-je en attrapant mon sac à dos.

Je m'extirpai du van, mes jambes tremblantes sur le bitume brûlant. Je courus presque vers les sanitaires de la station-service. L'endroit était désert, baigné dans la lumière crue et verdâtre des tubes fluorescents qui grésillaient. L'odeur de désinfectant bon marché m'agressa les narines, mais je m'en moquais.

Je verrouillai la porte de la cabine. Mes mains tremblaient alors que je déballais mon trésor. Au fond de mon sac, soigneusement enveloppés dans du papier de soie froissé, se trouvaient les vestiges de mon ancienne vie. Ma peau était couverte d'une fine pellicule de sueur et de terre de voyage, une croûte de baroudeuse que je voulais arracher.

Je me déshabillai avec une lenteur frénétique. Le pantalon cargo informe tomba au sol, lourd de la poussière des routes. Le t-shirt sans forme suivit. Je restai là, nue sous la lumière clinique, face au miroir piqué de taches de rouille. Je passai une lingette sur mon visage, sur mon cou, sur mes seins dont les tétons pointaient déjà, durcis par l'anticipation et la fraîcheur relative de la pièce.

Je me redécouvrais. Mes hanches s'étaient affinées, mes muscles s'étaient dessinés, mais ma peau avait soif de mains masculines.

J'enfilai la soie noire. Une jupe si courte qu'elle ne laissait aucune place à l'imagination, épousant mes courbes comme une seconde peau. Puis, le clou du

spectacle : les talons Dior. Des stilettos vertigineux, bijoux de cuir et d'acier que j'avais trébuchés à l'autre bout du monde sans jamais oser les porter. En glissant mes pieds dedans, j'ai senti une décharge parcourir mes jambes. Ma cambrure changea instantanément. Ma posture se fit provocante. Mon sexe, resté en jachère trop longtemps, se fit lourd, palpitant, une pulsation sourde qui résonnait dans mes talons.

Je me contemplai dans la glace. La métamorphose était achevée. La poussière était cachée, mais la faim, elle, transparaisait dans mes yeux sombres. J'appliquai un rouge à lèvres d'un rouge sanglant, presque noir.

Je ne sortais pas de cette station-service pour reprendre la route. Je sortais pour aller à la guerre. Une guerre de peaux, de sueurs et de fluides.

Je franchis la porte automatique de la station. Le vent chaud de la vallée du Rhône souleva le bas de ma jupe, caressant l'intérieur de mes cuisses privées de sous-vêtements. Je vis le van de Marc garé un peu à l'écart, sous un lampadaire vacillant. Il était adossé à la portière, une cigarette au bec, les yeux rivés sur l'horizon.

Quand il entendit le claquement sec de mes talons sur le goudron, il tourna la tête.

Sa cigarette tomba de ses lèvres.

L'air entre nous devint brusquement irrespirable, chargé d'une électricité statique qui faisait dresser les poils de mes bras. Son regard descendit lentement le long de mes jambes nues, s'attarda sur la cambrure de mes pieds, puis remonta vers mon visage. Il ne dit rien. Mais ses narines frémissaient, et je vis sa mâchoire se contracter violemment. Sa solitude, son mystère, sa retenue... tout sembla voler en éclats sous la pression de ce désir brut qui nous liait maintenant.

— Manon..., grogna-t-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure guttural, une promesse de chaos.

Je ne m'arrêtai qu'à quelques centimètres de lui. L'odeur de son tabac se mêlait à celle de mon parfum de luxe. J'étais la soie, il était le fer. J'étais le besoin, il était la réponse. Mon cœur battait si fort contre mes côtes que j'avais l'impression qu'il allait se briser. Un an d'attente. Un an de vide. Et là, devant moi, l'animalité à l'état pur.

— On ne va pas attendre Perpignan, Marc, soufflai-je en posant une main gantée de désir sur son torse brûlant.

Je sentis son muscle se raidir sous mes doigts. Sans un mot, il ouvrit la porte latérale coulissante du van dans un fracas métallique qui déchira le silence de la nuit. L'obscurité de l'habitacle nous appela comme un sanctuaire.

Le voyage venait de s'arrêter. La dévastation, elle, allait commencer.

Le fracas de la porte coulissante résonne encore dans mes oreilles alors qu'il me hisse à l'intérieur. L'obscurité de l'habitacle est une gifle de chaleur et de gasoil, un contraste violent avec l'air frais de la nuit lyonnaise. À peine mes talons Dior ont-ils quitté le bitume que je suis projetée contre la paroi métallique. Le choc est sourd, vibrant jusque dans ma colonne vertébrale.

Marc ne perd pas une seconde. Il plaque son corps contre le mien, une masse de muscles et de rage contenue qui m'écrase, me revendique. Ses mains, ces mains de mécanicien, calleuses, tachées par le travail et le temps, s'emparent de mon visage. Il ne m'embrasse pas, il m'attaque. Ses lèvres s'écrasent sur les miennes avec une faim qui me donne le vertige. C'est un baiser qui goûte le désespoir et le tabac froid, un baiser qui dit tout ce qu'on n'a pas su s'écrire pendant ces douze mois de silence radio.

— Putain, Manon... murmure-t-il contre ma bouche, son souffle court venant brûler ma peau. Tu as une idée de ce que tu me fais ? Dans cette tenue ?

Je ne réponds pas. Je ne peux pas. Je suis occupée à essayer de ne pas m'effondrer. Mes mains cherchent désespérément une prise, s'accrochant à son blouson en cuir usé, griffant la matière. Je veux sentir la réalité de sa présence. Je veux que cette année de poussière, de solitude et de routes infinies s'évapore.

Ses doigts quittent mon visage pour descendre, avec une lenteur de prédateur, le long de mon cou, avant de s'attarder sur le décolleté de ma soie. Je sens le contraste brutal entre la douceur de l'étoffe et la rudesse de sa paume. D'un coup sec, il saisit le tissu, menaçant de le déchirer. Je lâche un gémissement qui se perd dans sa gorge alors qu'il bascule sa tête dans le creux de mon épaule. Ses dents mordillent ma peau, juste là où mon parfum palpite, là où mon sang bat la chamade.

— Tu pues le luxe, Manon, grogne-t-il, sa voix vibrant contre mes os. Tu pues la femme qui n'a plus besoin de rien. Mais tes mains tremblent.

Il a raison. Je tremble comme une feuille sous l'orage. La sophistication de ma jupe courte, le prestige de mes chaussures, tout cela n'est qu'un rempart de pacotille qui s'effondre. Sous ses mains, je ne suis plus la baroudeuse qui a survécu à l'Afrique, je ne suis plus la femme fatale de la station-service. Je suis une plaie ouverte.

Il glisse une main sous ma jupe. Le contact de ses doigts froids sur le haut de mes bas, puis sur la peau nue de mes cuisses, me fait l'effet d'une décharge électrique. Je cambre le dos, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules. L'humidité entre mes jambes est déjà un aveu de défaite. Je suis inondée, brûlante, offerte avant même qu'il ne m'ait vraiment touchée.

— Marc, s'il te plaît... je n'en peux plus...

Ma voix se brise. C'est le son du manque. Le son d'une femme qui a eu trop faim, trop longtemps.

Il se recule d'un millimètre, juste assez pour plonger ses yeux sombres dans les miens. À la lueur blafarde d'un lampadaire qui filtre par la vitre entrouverte, je vois l'éclat sauvage dans son regard. Il n'y a plus aucune retenue, plus aucun gentleman. Il y a l'homme que j'ai laissé derrière moi, celui qui m'a hantée chaque nuit sous ma tente, celui dont l'absence était une douleur physique.

Sans quitter mes yeux, il déboutonne son jean. Le bruit de la fermeture éclair qui descend est le signal du chaos. Il saisit mes hanches et me soulève, mes jambes s'enroulant instinctivement autour de sa taille. La soie de ma culotte n'est plus qu'un obstacle dérisoire qu'il écarte d'un geste brusque, sans aucune délicatesse.

Je sens sa virilité, massive, pulsante, contre mon intimité déjà trempée. La tension est telle que je crois que je vais m'évanouir. L'odeur du van — un mélange de vieux cuir, de métal et de son odeur à lui, animale, masculine — m'enveloppe, m'asphyxie presque.

— Regarde-moi, ordonne-t-il d'une voix rauque.

Je plonge mes yeux dans les siens, noyés de larmes que je ne peux plus retenir. Ce ne sont pas des larmes de tristesse, c'est le trop-plein qui déborderait d'un vase brisé.

Il entre en moi d'un seul coup, profond, impitoyable.

Le cri que je pousse est un déchirement. Ce n'est pas de la douleur, c'est une invasion. Il me remplit, il me colonise, il vient combler ce gouffre que j'ai porté en moi pendant un an. La sensation est si intense que mes muscles se contractent violemment autour de lui, un spasme de pure agonie et de plaisir mêlés.

Il reste immobile un instant, niché au plus profond de moi, son front appuyé contre le mien. Nous haletons à l'unisson, deux bêtes blessées qui viennent de retrouver leur

terrier. Je sens son cœur cogner contre ma poitrine, à travers les couches de vêtements qui nous séparent encore.

— Tu es à moi, souffle-t-il, ses mains s'ancrant dans mes fesses pour me presser encore plus fort contre lui. Ne l'oublie jamais.

Puis, il commence à bouger. Lentement d'abord. Chaque retrait est une agonie, chaque poussée une résurrection. Le mouvement est lourd, chargé de toute la frustration accumulée. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, le froissement de ma jupe de luxe contre le métal froid, le son de nos souffles erratiques... tout se mélange dans une symphonie de débauche.

Je rejette la tête en arrière, mes cheveux balayant le sol poussiéreux du van. Je me fous de mes vêtements, je me fous de mon image. Je veux qu'il me brise, je veux qu'il me vide de toute cette solitude. Ses coups de reins deviennent plus rapides, plus sauvages. Il ne cherche pas la tendresse, il cherche l'exorcisme.

— Plus vite, Marc... grogné-je, mes doigts tirant sur ses cheveux. Détruis-moi...

Ses mains se resserrent sur ma chair, laissant sûrement des marques qui seront bleues demain. Je m'en moque. Je les porterai comme des trophées. La sueur commence à perler sur nos fronts, se mélangeant à mes larmes de sel. Je sens le point de non-retour approcher, cette onde de choc qui menace de me faire perdre la raison.

Il grogne mon nom comme une insulte et une prière, et je sens sa propre perte de contrôle, la manière dont son corps se raidit, la violence avec laquelle il me possède, nous entraînant tous deux vers le bord du précipice.

Mais nous n'y sommes pas encore. Le voyage est loin d'être fini. Chaque centimètre de ma peau réclame encore plus de ce chaos, plus de cette sueur, plus de lui.

Mes ongles s'enfoncent dans le cuir chevelu de Marc, cherchant une prise, cherchant à m'ancrer dans ce sol qui se dérobe. La banquette arrière de la voiture est devenue un champ de bataille étroit, saturé par l'odeur de mon parfum coûteux et celle, bien plus sauvage, de son excitation. Douze mois de solitude, de déserts poussiéreux et de silences forcés hurlent à travers mes reins tandis qu'il me soulève, me rabattant contre la portière froide.

Le contraste est violent : le froid de la vitre contre mon dos nu, et le feu dévorant de sa queue qui me laboure sans aucune pitié.

— Regarde-moi, Manon, grogne-t-il entre ses dents serrées.

Je lève les yeux, la vision brouillée par les larmes et la sueur qui pique mes paupières. Son visage est un masque de fureur et de besoin. Il ne me fait pas l'amour, il me reprend possession. Il m'arrache à ma propre dérive. Ses mains descendent, brutales, pour écarter mes fesses au maximum, m'ouvrant totalement à ses assauts. Je sens le glissement obscène, le bruit mouillé de nos sexes qui s'entrechoquent, un rythme de métronome détraqué.

— Je ne suis plus là-bas, Marc... je souffle, la voix brisée par un spasme. Je suis là... prends-moi... vide-moi de cette poussière...

Il répond par une poussée si profonde que j'ai l'impression qu'il cherche à toucher mon âme par l'orifice de mon corps. Je lâche un cri qui se perd contre son cou. Je mords sa peau, je veux le goût de son sang, je veux qu'il sente la marque de mon retour. Ma jupe Dior n'est plus qu'un lambeau de soie inutile remonté jusqu'à ma taille, et mes talons hauts griffent le ciel de la voiture, s'agitant de manière erratique au rythme de ses coups de reins dévastateurs.

Je sens ma propre chaleur m'inonder, ma chatte qui se gorge de lui, qui se contracte désespérément sur son membre dur comme le fer. C'est une agonie délicieuse.

Chaque centimètre de sa peau contre la mienne est un exorcisme. Je sens la sueur de son torse coller au mien, le frottement rugueux de ses vêtements contre mes cuisses nues. Il accélère encore, ses mouvements deviennent saccadés, presque convulsifs.

— Putain, Manon... tu es tellement trempée... tu m'as tellement manqué...

Il lâche ces mots comme des insultes, et je les reçois comme des caresses. Le plaisir monte, insoutenable, une onde de choc électrique qui part de mon ventre et irradie jusqu'au bout de mes doigts. Je sens les parois de mon sexe se crispier, des spasmes involontaires qui le broient. Je suis sur le bord du précipice, là où la douleur et la jouissance ne font plus qu'un.

— Maintenant ! hurle-je, les yeux révoltés. Marc, maintenant !

Il ne ralentit pas. Au contraire, il s'enfonce en moi avec une violence finale, une série de poussées courtes et sauvages qui me font perdre tout sens de la réalité. Je sens son corps se tendre à l'extrême, ses muscles saillir sous ma peau, et soudain, le barrage cède.

L'orgasme me frappe avec la force d'un accident de voiture. Mon corps se cambre, mes muscles se verrouillent, et un cri rauque, animal, s'échappe de ma gorge. En même temps, je sens le jet brûlant de sa semence m'inonder, vague après vague, remplissant mon vide de sa substance chaude et vivante. Il s'effondre contre moi, son souffle court dans mon cou, tandis que je continue de tressaillir sous les derniers échos de ma jouissance.

On reste ainsi, immobiles, dans le silence soudain de l'aire de repos. Seul le bruit lointain des camions sur l'autoroute nous rappelle que le monde existe encore. L'odeur du sexe et de la sueur emplit l'habitacle, épaisse et lourde.

Je sens ses larmes — ou peut-être les miennes, je ne sais plus — mouiller mon

épaule. La tension est retombée, laissant place à une fatigue immense, une mélancolie qui me serre le cœur. Je suis revenue. Mais à quel prix ? Ma peau porte déjà les traces rouges de ses mains, des stigmates de notre fureur.

Marc se redresse lentement, ses yeux cherchant les miens. Il y a une tristesse infinie dans son regard, la reconnaissance de notre naufrage commun. Il remet de l'ordre dans ses vêtements, tandis que je reste là, les jambes encore écartées, le corps souillé et vibrant.

Je baisse les yeux vers mes chaussures Dior, toujours intactes malgré le chaos. Elles brillent sous la lumière blafarde des lampadaires de la station-service. Je suis redevenue une femme de la ville, une femme de luxe. Mais sous la soie et le cuir, je sens encore le poids de ces douze mois de solitude, et la semence de Marc qui coule lentement le long de ma cuisse, rappel cruel que même la plus belle des métamorphoses ne peut effacer les cicatrices de l'âme.

Je referme mes jambes, lissant ma jupe avec une dignité dérisoire. Le chapitre de la poussière est clos. Celui des larmes commence à peine.

— On rentre ? demande-t-il d'une voix sourde.

Je ne réponds pas. Je regarde simplement mon reflet dans le rétroviseur : mes cheveux emmêlés, mon maquillage ruiné, et mes yeux qui, pour la première fois depuis un an, ont cessé de chercher l'horizon pour ne regarder que le vide en face d'eux.

— Oui, murmuré-je enfin. Ramène-moi.

Chapitre 2

Le Dieu de l'Asphalte

L'air poisseux de l'A7 me colle à la peau comme une seconde chance dont je ne voudrais pas. À la station-service « Porte de la Drôme », les néons blafards grésillent, attirant des nuées de papillons de nuit qui viennent s'écraser contre le plastique chaud, dans un bruit sec. C'est exactement ce que je ressens : un insecte égaré, brûlé par une lumière trop vive après douze mois de poussière, de silence et d'abstinence forcée dans les tréfonds de l'Asie.

Je lisse ma jupe en soie, un vestige de ma vie d'avant, de cette Manon qui portait des Dior sans y penser. Mes talons claquent sur le bitume taché d'essence et d'huile. Chaque pas est une agonie de désir inassouvi. Un an. Un an que personne ne m'a touchée, que ma peau n'a pas frémi sous une main d'homme. Mes entrailles sont un désert qui ne demande qu'à être inondé.

Et c'est là que je le vois.

Il est garé un peu à l'écart, près des pompes réservées aux poids lourds. Son van est un vieux Mercedes 508, un monstre de métal gris mat, balaféré par les kilomètres et la rouille, une bête de somme qui semble avoir traversé des continents. Mais c'est l'homme debout contre la carrosserie qui arrête net mon oxygène.

Il est immense. Un colosse de l'asphalte.

Il doit faire ses cent quatre-vingt-dix centimètres, une masse de muscles de quatre-vingt-dix kilos qui semble défier la gravité. Il porte un débardeur noir délavé qui expose des bras épais comme mes cuisses, recouverts d'une encre sombre, des

tatouages tribaux et géométriques qui s'entremêlent comme des racines s'enfonçant dans sa chair. Il est en train de boire une bouteille d'eau, la tête renversée, laissant couler quelques gouttes sur sa barbe de trois jours. L'eau perle sur son cou puissant, glisse sur son torse, disparaît sous le tissu.

Je sens un coup de poignard entre mes jambes. Une décharge électrique, brutale, qui me fait chanceler.

Ses yeux. Même de loin, je devine ce bleu. Pas un bleu ciel, non. Un bleu d'orage, profond, dangereux, le genre de regard qui ne demande pas la permission avant de vous mettre à nu.

Je ne réfléchis pas. Si je réfléchis, je retourne pleurer dans le bus qui doit me ramener à Perpignan. Je veux de la sueur, je veux de l'odeur d'homme, je veux sentir le poids d'un corps qui m'écrase jusqu'à m'en faire oublier mon propre nom.

Je marche vers lui, feignant une assurance que mon cœur, battant la chamade contre mes côtes, dément féroce. Plus je m'approche, plus l'aura de puissance qui émane de lui est étouffante. Il sent le tabac froid, le gazole et quelque chose de beaucoup plus sauvage. Le mâle. Le vrai.

Il abaisse sa bouteille et me fixe. Il ne sourit pas. Il me dévisage comme si j'étais une anomalie dans son paysage de bitume.

— Tu t'es perdue, la citadine ? demande-t-il d'une voix de basse qui fait vibrer mon plexus.

Sa voix est un grondement, un moteur qui tourne au ralenti. Je m'arrête à un mètre de lui. Je suis minuscule face à ce dieu de l'asphalte. Je redresse le menton, défiante, laissant mes yeux parcourir la ligne de ses épaules, la largeur de son torse, jusqu'à la bosse évidente et impudique sous le jean brut de son entrejambe.

— Je ne me perds jamais, répliqué-je, ma voix plus rauque que je ne l'aurais voulu. Je change juste de direction.

Ses yeux bleus se rétrécissent. Il prend une lente inspiration, comme s'il humait mon désir, mon désespoir, l'odeur de ma peur qui se mélange à celle de mon excitation.

— Et ta direction, c'est quoi ? Le sud ?

— Perpignan. J'ai horreur du bus. Et j'ai horreur de voyager seule.

Il lâche un rire sec, sans joie. Il se décolle de son van, se dressant de toute sa hauteur au-dessus de moi. L'ombre qu'il projette m'engloutit totalement.

— Tu montes avec un inconnu sur une aire d'autoroute à minuit ? T'es soit très courageuse, soit complètement désespérée, Manon.

Je tressaille.

— Comment tu connais mon nom ?

Il désigne d'un coup de menton l'étiquette de mon sac de voyage jeté à mes pieds.

— Marc, grogne-t-il en guise de présentation. Et pour ton info, je ne suis pas un taxi. Je roule pour oublier, pas pour faire la conversation.

Je fais un pas de plus. Je suis si près que je sens la chaleur qui se dégage de son corps, une fournaise. Ma main, tremblante, se pose sur le métal froid du van, juste à côté de son bras tatoué.

— Qui a dit que je voulais parler, Marc ?

Le silence qui suit est lourd de menaces et de promesses. L'air entre nous est devenu

solide, saturé de phéromones. Ses narines se dilatent. Il baisse les yeux vers ma bouche, puis vers le décolleté de ma robe qui se soulève au rythme de ma respiration saccadée. Je vois son muscle maxillaire se contracter. Il lutte. Et je sais, à cet instant précis, que j'ai déjà gagné.

— Monte, finit-il par dire, sa voix étranglée par une tension soudaine. Mais si tu montes, il n'y a pas de retour en arrière. On s'arrête quand je décide. On fait ce que je décide.

— C'est exactement ce que j'espère, murmuré-je.

Il ouvre la portière latérale du van dans un fracas métallique. L'intérieur est sombre, exigü, sentant le cuir et l'aventure. Il me saisit par la taille pour m'aider à grimper. Ses mains sont immenses, calleuses. Elles enserrant ma chair avec une force qui me fait lâcher un petit gémissement involontaire. Mes doigts se plantent dans ses trapèzes d'acier.

Pendant une seconde, nos visages sont à quelques centimètres. Je vois chaque pore de sa peau, chaque cicatrice. Ses yeux bleus brûlent de la même faim que les miens. Un an de vide. Un an de rien. Et soudain, ce trop-plein de virilité qui menace de m'anéantir.

— On rentre ? demande-t-il, reprenant les mots de mon futur souvenir.

— Oui, murmuré-je enfin. Emmène-moi.

Il claque la portière, nous enfermant dans l'habitacle confiné. Le monde extérieur disparaît. Il n'y a plus que lui, moi, et les sept cents kilomètres d'asphalte qui vont nous servir de purgatoire.

L'obscurité de la cabine est un linceul épais, troué seulement par les lueurs orangées

des lampadaires de la station qui filtrent à travers le pare-brise mouillé. Marc ne démarre pas. Il reste là, ses mains massives posées sur le volant, les articulations blanchies par la pression. L'odeur est suffocante : un mélange de tabac froid, de gazole et cette senteur musquée, presque animale, qui émane de son cou.

Mon cœur cogne contre mes côtes comme un oiseau en cage. Un an. Un an que je n'ai pas senti la présence d'un homme, le vrai, celui qui ne demande pas la permission, celui qui prend parce que c'est une nécessité vitale.

— Tu sais dans quoi tu t'embarques, Manon ? saigne sa voix, basse et rocailleuse.

Sa question n'attend pas de réponse géographique. Il se tourne vers moi, et l'espace entre nous semble se réduire d'un coup, aspiré par son aura. Sa carrure écrase tout le reste. Je me sens minuscule, fragile, et c'est exactement ce que je suis venue chercher dans ce parking glauque.

— Je sais que j'ai froid, murmuré-je, ma voix tremblant d'une excitation que je ne cherche plus à masquer. Et je sais que tu brûles.

Il lâche un grognement sourd, un son qui remonte du fond de sa poitrine large comme un buffet. Sans un mot, il tend le bras. Ses doigts, épais et calleux, s'accrochent à ma nuque. La brutalité du geste me fait basculer vers lui. Il ne me caresse pas, il me saisit. C'est une prise de possession immédiate, électrique. Le contraste entre sa peau rugueuse et la mienne est un choc thermique.

— Tu joues à quoi, la petite ? souffle-t-il contre mes lèvres. Tu crois que je suis un de ces types de la ville qui vont te faire la cour ? Je n'ai pas dormi depuis vingt heures. J'ai la dalle, et pas seulement de bouffe.

— Alors mange-moi, je réponds, le défi brûlant mes yeux.

L'insulte de mon culot est le déclencheur. Sa bouche s'écrase sur la mienne. Ce n'est pas un baiser de cinéma. C'est une collision. Il y a le goût de la nicotine, de l'urgence, et cette force brute qui me renverse la tête en arrière. Sa langue force le passage, envahit mon palais avec une autorité qui me fait gémir de plaisir pur. Je sens mes mains s'égarer, chercher désespérément la texture de ses muscles sous sa chemise en flanelle épaisse. Je veux toucher l'acier de ses trapèzes, sentir la sueur de son labeur sur mes paumes.

Il lâche ma nuque pour glisser sa main sous mon pull. Le contact du froid de l'air et de la chaleur de sa paume sur ma peau nue me tire un cri étouffé. Il remonte, ses doigts griffant doucement mes côtes, jusqu'à ce qu'il trouve ma poitrine. Il enserme mon sein gauche, le pétrissant avec une rudesse qui me fait cambrer le dos. Il ne cherche pas la douceur, il cherche la matière, le relief, la preuve que je suis bien réelle.

— T'es trempée, Manon, grogne-t-il à mon oreille, sa barbe piquant ma peau sensible.

— C'est la pluie, Marc...

— Non, c'est pas la pluie. Je sens l'odeur d'ici. T'es en train de fondre pour un étranger dans un parking de l'A9. T'as aucune dignité, pas vrai ?

Ses mots sont des coups de fouet qui ne font qu'attiser le brasier. Ma main descend, guidée par un instinct de survie érotique, et vient heurter la bosse énorme qui déforme son jean. C'est dur comme du béton, brûlant à travers le denim. Je laisse échapper un souffle saccadé.

— Et toi ? Ta dignité, elle est où quand tu me regardes comme si tu voulais me déchirer en deux ?

Il laisse échapper un rire bref, sans joie, purement prédateur. D'un mouvement sec, il attrape ma taille et me soulève comme si je ne pesais rien. Il me fait passer par-dessus le levier de vitesse pour m'asseoir à califourchon sur lui. Mes genoux s'enfoncent dans le cuir du siège conducteur, mes cuisses s'ouvrent de chaque côté de son bassin. La stature de Marc est telle que ma tête frôle le plafond de la cabine.

Je sens son érection, massive, une colonne de feu qui presse contre mon intimité, séparée seulement par la mince couche de mon jean. Le contact est si intense que ma vue se brouille. Je cherche ses lèvres à nouveau, mes doigts s'emmêlant dans ses cheveux épais, tandis qu'il remonte mes vêtements.

Ses mains immenses trouvent la chair de mes fesses, s'y enfoncent, me soulevant pour mieux m'écraser contre son membre. Chaque frottement est une torture délicieuse. Je sens le liquide couler entre mes jambes, imbibant ma lingerie, créant ce frottement glissant, obscène, que le silence de la cabine semble amplifier.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je baisse les yeux. Son visage est une sculpture de désir brut, les mâchoires serrées, les narines dilatées. Il déboutonne son jean d'une main, sans jamais lâcher ma hanche de l'autre, ses doigts s'enfonçant si fort dans ma peau qu'ils y laisseront des marques bleues demain. Des marques que je chérirai comme des trophées.

Le bruit de la fermeture éclair qui descend sonne comme un verdict dans l'habitacle exigü. L'odeur d'homme se fait plus forte, plus sauvage. Il libère son sexe, une bête de chair sombre et palpitante qui semble défier la physique. Mon souffle se coupe. C'est trop. C'est exactement ce qu'il me faut.

— Tu la veux, cette route pour Perpignan ? demande-t-il, sa voix vibrant jusque dans mon sexe. Ou tu veux que je te laisse ici, sous la flotte, avec ton envie qui te bouffe les entrailles ?

Je ne réponds pas avec des mots. Je saisis le bas de mon propre jean, mes doigts tremblants luttant avec le bouton, mes yeux soudés aux siens, lui montrant que je suis prête à tout lui donner, à me perdre dans la violence de son étreinte pour oublier que le monde existe.

— Ne t'arrête pas, Marc. S'il te plaît. Détruis-moi.

Il sourit, un sourire carnassier, et sa main descend pour m'aider à me dévêtir, ses gestes impatients, presque colériques, arrachant le tissu comme s'il était un obstacle insupportable entre sa faim et ma chair. Sa peau rencontre enfin la mienne, sans barrière, et le premier contact de son gland brûlant contre ma fente déjà béante me fait rejeter la tête en arrière dans un râle de pure agonie extatique.

Le voyage ne fait que commencer, et l'asphalte n'est déjà plus qu'un lointain souvenir. Seule compte la sueur qui commence à perler sur son front et le vide immense en moi qui s'apprête à être comblé par ce Dieu de fer et de cuir.

L'habitacle du camion est devenu une cellule de sudation, un sanctuaire étroit où l'air se raréfie, saturé par l'odeur du cuir vieux, du tabac froid et de l'excitation brute qui émane de nos corps en surchauffe. Marc ne me quitte pas des yeux. Son regard est une enclume qui m'écrase. Il saisit mes hanches de ses mains massives, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme s'il craignait que je m'envole ou que je me rétracte. Mais je ne recule pas. Je m'offre.

Quand il pousse enfin, c'est une invasion brutale, une déclaration de guerre. Je lâche un cri qui se perd contre son cou, mes ongles labourant ses épaules larges, cherchant une prise dans ce roc de muscles. Il est immense. Sa verge est un pieu de chair brûlante qui cherche à s'enraciner dans mes entrailles, écartelant mes parois avec une lenteur sadique. Chaque millimètre conquis est une petite mort, une douleur exquise qui vient court-circuiter le vide qui me rongait le cœur depuis des mois.

— Putain, Manon... grogne-t-il contre mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un râle caverneux. Tu es tellement serrée... Tu vas me rendre dingue.

Il s'arrête une seconde, le souffle court, enfoncé au plus profond de moi. Je sens son pouls battre jusque dans mon sexe, une pulsation sauvage, primitive. Je verrouille mes jambes autour de sa taille, le tirant plus fort contre moi, refusant qu'un seul atome d'air s'immisce entre nos peaux.

Puis, le rythme s'installe. Ce n'est pas de la tendresse. C'est un martèlement. Marc bouge avec l'inexorabilité d'un piston de moteur, chaque coup de boutoir me soulevant du siège, me projetant contre le dossier dans un bruit sourd de chair frappant la chair. Je suis une poupée de chiffon entre ses mains, malmenée, possédée, et c'est exactement ce que je voulais. Je veux disparaître sous son poids, je veux que sa sueur se mélange aux larmes de rage qui commencent à déborder de mes paupières closes.

Il me saisit le menton, me forçant à le regarder. Son visage est une grimace de concentration pure, de désir animal. La sueur perle sur son front, coule le long de son nez, et vient s'écraser sur mes lèvres. J'en lèche le sel, avide de cette humanité brute.

— Regarde-moi quand je te baise, ordonne-t-il d'une voix hachée. Ne te cache pas derrière tes souvenirs. Ici, c'est moi. C'est mon camion. C'est ma route.

Ses coups s'accélèrent, perdant toute trace de retenue. La cabine tangue au rythme de nos corps. Je sens le jus de mon excitation, mêlé au sien, glisser le long de mes cuisses, une traînée visqueuse et chaude qui macule le siège. L'odeur est entêtante : un mélange d'huile de moteur, de musc et de sexe. C'est écœurant. C'est magnifique.

Je sens la vague monter, un tsunami de feu qui part de mon bas-ventre et remonte jusqu'à ma gorge. Marc le sent aussi. Il lâche mes hanches pour plaquer ses mains

contre le plafond de la cabine, prenant appui pour me pilonner avec une force dévastatrice. Ses reins frappent mon bassin avec la violence d'un accident de la route. Je suis au bord du gouffre, suspendue à ses râles, accrochée à la puissance de ce dieu d'asphalte qui me vide de toute pensée.

— Marc... Marc, s'il te plaît... je balbutie, ma tête basculant d'arrière en avant, mes cheveux collés à mon visage par la moiteur.

— Donne-moi tout, hurle-t-il presque. Crève avec moi !

L'orgasme me frappe avec une violence qui me déchire les poumons. Mes parois se contractent violemment autour de lui, un étau convulsif qui lui arrache un rugissement de bête blessée. Je le sens exploser à son tour, de longs jets brûlants qui m'inondent de son essence, me remplissant jusqu'à la nausée, jusqu'à la grâce. Il s'effondre contre moi, son front contre mon épaule, son souffle erratique brûlant ma peau.

Pendant de longues minutes, le silence revient, seulement troublé par le tic-tac du moteur qui refroidit dehors et le bruit de nos respirations qui tentent de retrouver un semblant de calme. L'odeur du sexe est partout, lourde, suffocante. Je sens le liquide s'écouler doucement de moi, une perte de contrôle totale qui me laisse vide, lavée de mes démons, au moins pour quelques heures.

Marc se redresse lentement, ses yeux s'attardant sur mon visage dévasté, sur mes joues rougies et mes lèvres gonflées. Il ne sourit plus. Il n'y a plus de défi dans son regard, juste une reconnaissance mutuelle de nos propres naufrages. Il passe un pouce rugueux sur ma lèvre inférieure pour essuyer une goutte de sperme.

— On part dans dix minutes, dit-il d'une voix sourde, presque tendre. Habille-toi. Perpignan, c'est pas la porte d'à côté.

Il sort du camion sans un regard de plus, me laissant seule dans la pénombre de la cabine. Je reste là, nue, le corps tremblant, sentant encore l'empreinte de ses mains sur mes hanches. Le Dieu de l'Asphalte a pris son tribut, et en échange, il m'a offert la seule chose que je pouvais encore supporter : l'oubli dans la violence.

Je ramasse mon jean sur le sol. Le voyage ne fait que commencer, et je sais que chaque kilomètre de ce trajet se fera dans l'ombre de ce qui vient de se passer ici, sur ce siège en cuir usé, entre le ciel noir de la nuit et le bitume qui nous attend.

Fin du chapitre.

Chapitre 3

L'Antre de Cuir et de Bois

Le bouton de mon jean est un calvaire à refermer. Mes doigts tremblent, encore engourdis par l'orgasme brutal qui vient de me briser, et ma peau, saturée d'électricité, supporte mal le contact rêche du denim. Je suis assise sur ce siège en cuir qui garde encore la chaleur de nos corps, l'odeur de la sueur et cette trace d'humidité que Marc a essuyée d'un geste presque sacré.

Dehors, le parking lyonnais s'efface derrière les vitres embuées. Marc remonte à l'avant. Le van tangué sous son poids — quatre-vingt-dix kilos de muscles et de secrets qui déplacent l'air autour de moi. Il ne dit rien. Il n'a pas besoin de parler ; son silence est une extension de sa carrure, massif et étouffant.

Je me glisse avec précaution vers l'arrière, dans ce qu'il appelle son « antre ». C'est ici que le titre du chapitre prend tout son sens. L'espace est minuscule, une capsule de survie tapissée de cèdre sombre et de cuir vieilli. L'odeur me frappe au plexus : un mélange enivrant de bois de santal, de tabac froid et de cette empreinte mâle, musquée, qui semble imprégner chaque fibre du bois. C'est une odeur de voyage, de solitude choisie, de peau chauffée par le soleil et de nuits passées à regarder l'horizon.

C'est l'odeur d'un homme qu'on ne possède jamais.

— Installe-toi, lance-t-il sans se retourner, sa voix de basse faisant vibrer la cloison de bois. On ne s'arrêtera pas avant Valence.

Je m'assois sur la banquette étroite qui sert de lit, mes jambes se dérochant sous moi.

L'année d'abstinence que je viens de traverser hurle en moi. Ce n'est pas seulement le sexe, c'est cette reconnexion brutale avec la matière, avec l'autre. Mes cuisses me brûlent, l'intérieur de mes jambes est encore glissant, et chaque mouvement ravive le souvenir de sa main de géant m'écrasant contre le cuir.

Il démarre. Le moteur diesel gronde sous le plancher, une vibration sourde qui remonte dans mes talons, court le long de mes mollets et vient mourir dans mon entrejambe encore palpitant. Je ferme les yeux, laissant ma tête retomber contre la paroi. Le bois est frais, mais l'air dans l'habitacle est saturé d'une tension qui pourrait s'enflammer à la moindre étincelle.

Le van s'élanche sur l'A7. Les lumières oranges des lampadaires défilent sur le plafond de bois, créant un stroboscope hypnotique. Marc conduit d'une main, l'autre posée sur le levier de vitesse. Je ne peux détacher mes yeux de ses avant-bras. Les tatouages s'animent sous la peau alors qu'il manœuvre le volant. Ce sont des motifs noirs, géométriques, qui semblent raconter des histoires de tempêtes et de naufrages.

Je me rapproche du poste de conduite, incapable de rester seule avec mes démons à l'arrière. Je m'assois sur le bord du siège passager, mes genoux frôlant presque le tableau de bord. L'étroitesse de la cabine nous force à une intimité insupportable. À chaque fois qu'il change de rapport, son coude frôle ma hanche.

Je sens son regard bleu, de temps en temps, quitter la route pour balayer mon profil. Il ne cherche pas à être galant. Il me déshabille, il vérifie l'étendue des dégâts qu'il a causés sur mon visage dévasté par le plaisir et la fatigue.

— Tu as froid ? demande-t-il.

Sa voix est plus douce, mais elle garde ce tranchant qui me fait frissonner.

— Non, murmuré-je. C'est juste... l'adrénaline.

— Ça va retomber. Et là, tu vas sentir le vide.

Il a raison. Le vide, je le connais par cœur. C'est pour lui échapper que j'ai parcouru le monde, pour finalement me retrouver dans ce camion, à la merci d'un inconnu qui semble lire en moi comme dans un livre ouvert.

Soudain, il doit freiner brusquement. Un camion s'est déporté sans prévenir. Le choc de la décélération me projette vers l'avant. Par réflexe, Marc jette son bras droit en travers de ma poitrine pour me retenir.

Sa main, large et calleuse, vient s'écraser fermement contre mes seins, juste sous mon t-shirt fin.

Le temps s'arrête. Le van se stabilise, mais il ne retire pas sa main. Au contraire, ses doigts se referment légèrement sur le tissu, sentant la pointe de mon téton qui durcit instantanément sous sa paume. La chaleur de son sang irradie à travers mes vêtements. C'est un contact accidentel qui se transforme en une revendication silencieuse.

Je sens mon souffle se bloquer dans ma gorge. Mes yeux s'ancrent dans les siens. Dans le reflet des phares des voitures qui nous doublent, son regard bleu brille d'une intensité animale. Il n'y a plus de route, plus de Lyon, plus de Perpignan. Il n'y a que cette main qui me broie le cœur et le sexe en même temps.

— Manon... grogne-t-il, et mon nom dans sa bouche sonne comme une prière impie.

Il ne retire sa main qu'au bout de plusieurs secondes, laissant une traînée de feu sur ma peau. Il se rassoit, les articulations blanchies sur le volant, ses muscles bandés au point de menacer de déchirer sa chemise.

L'odeur du santal et du tabac se fait plus lourde, presque poisseuse. La tension dans l'habitacle vient de franchir un point de non-retour. Nous quittons les faubourgs de Lyon, plongeant dans l'obscurité de la vallée du Rhône, mais dans ce van, l'incendie ne fait que commencer. Chaque vibration du moteur est maintenant un appel, chaque kilomètre une promesse de destruction.

Le silence qui suit est plus assourdissant que le grondement du moteur diesel. Chaque seconde qui s'écoule est une goutte d'essence jetée sur le brasier que sa main a allumé sur ma cuisse. Je sens la chaleur irradier de ma peau, traverser le tissu fin de mon jean, pour venir se loger au creux de mes reins. Mon ventre se tord, une crampe délicieuse et cruelle qui me rappelle que je suis vide, que je suis affamée de lui depuis des siècles.

L'habitacle est devenu une cellule pressurisée. L'air manque. Je jette un regard furtif vers son profil. Sa mâchoire est si serrée que je vois le muscle tressaillir sous sa peau mate. Ses doigts sont soudés au cuir du volant, les phalanges blanches, comme s'il craignait que s'il lâchait, il finirait par m'égorger ou me dévorer. Ou les deux.

— Marc... je murmure.

Ma voix est un débris, un son éraillé qui trahit tout. Mon envie, ma peur, mon abandon.

— Tais-toi, Manon. Si tu parles, je ne réponds plus de rien.

Sa voix est un râle d'outre-tombe, chargée d'une menace qui me fait frissonner jusqu'à la moelle. Il ne regarde plus la route. Il regarde l'horizon noir avec une rage contenue. Soudain, d'un coup de volant brusque, il quitte la nationale pour s'engager sur un chemin de terre défoncé, bordé par des arbres dont les branches giflent la carrosserie. Les suspensions grincent, le van tangué, et mon corps bascule vers le sien. Je ne fais rien pour me retenir.

Il pile. Brutalement. Le moteur s'éteint dans un dernier soubresaut métallique, laissant place au tic-tac lancinant du radiateur qui refroidit et au martèlement de mon sang dans mes tempes.

Il ne bouge pas. Il fixe le pare-brise, les mains toujours accrochées au volant. L'obscurité est presque totale, seulement brisée par la lueur ambrée du tableau de bord qui sculpte son visage en ombres violentes.

— Tu voulais partir, non ? saille-t-il, sa voix vibrant d'une douleur mal étouffée. Tu voulais fuir ce qu'on est. Alors pourquoi tu es là ? Pourquoi tu me regardes comme si j'étais ton putain de dernier repas ?

Je ne réponds pas avec des mots. Je ne peux plus. Je détache ma ceinture, le clic résonne comme un coup de feu dans l'espace restreint. Je me tourne vers lui, mes genoux repliés sur le siège en cuir qui gémit sous mon poids. L'odeur de Marc m'envahit, une marée de santal, de tabac froid et cette sueur d'homme, âcre et terriblement excitante.

— Parce que je crève, Marc. Je crève de toi.

Il tourne enfin la tête. Ses yeux sont deux abîmes de désir pur, une faim animale qui me déshabille plus sûrement que ses mains. Il lâche le volant. C'est le signal. Le point de bascule.

Il plonge sa main dans mes cheveux, m'empoignant la nuque avec une force qui me force à renverser la tête. Sa paume est brûlante, calleuse, une poigne de fer qui exige ma soumission. Ses yeux descendent sur ma bouche, et je vois ses narines se dilater. Il me hume, il s'imprègne de mon effroi et de mon excitation.

— Regarde-toi, grogne-t-il contre mes lèvres, son souffle chaud m'inondant. Tu

trembles. Tu as peur de ce que je vais te faire ?

— Fais-le, je le défie, le souffle court, ma poitrine heurtant la sienne à chaque inspiration. Détruis-moi, mais ne t'arrête pas.

Il laisse échapper un juron sourd, un son guttural, avant de m'écraser la bouche. Ce n'est pas un baiser. C'est une agression. C'est une revendication territoriale. Sa langue force le passage, envahit mon palais avec une autorité brutale, et je réponds avec la même rage. On se cherche, on se mord, on s'étouffe. Mes mains cherchent ses muscles, agrippent sa chemise, veulent déchirer le coton pour atteindre la peau, pour sentir la bête qui bat en dessous.

Il me tire vers lui, par-dessus la console centrale. Le levier de vitesse me meurtrit la cuisse, mais je m'en fous. Je veux être contre lui, je veux être sous lui. Ses mains descendent, rageuses, et s'accrochent à mes fesses, me soulevant pour me coller contre sa braguette déjà tendue à rompre. Je sens sa dureté, massive, impatiente, qui cogne contre mon intimité déjà trempée.

Je gémiss contre ses lèvres, un son aigu, presque un sanglot de soulagement. Sa main quitte ma nuque pour s'insinuer sous mon tee-shirt. Ses doigts froids remontent le long de mes côtes, me faisant sursauter, avant de s'écraser sur mon sein libre de soutien-gorge. Il pétrit la chair avec une brutalité possédante, son pouce cherchant mon mamelon déjà durci par l'attente. Quand il le pince, une décharge électrique traverse mon sexe, faisant couler un flot de désir entre mes jambes.

— Tu es à moi, Manon, souffle-t-il entre deux baisers dévorants. Dis-le. Dis que tu n'appartiens qu'à cette putain de carcasse.

— À toi... putain, Marc... à toi seule...

Ses doigts s'attaquent maintenant au bouton de mon jean. Il galère, jure, tire sur le

tissu. Le son de la fermeture éclair qui descend dans le silence de la forêt est le bruit le plus érotique que j'aie jamais entendu. Il glisse sa main à l'intérieur, ses doigts s'enfonçant dans la dentelle humide de ma culotte.

Je lâche un cri sourd lorsqu'il trouve enfin ce qu'il cherche. Il ne fait pas de préliminaires tendres. Il enfonce deux doigts en moi d'un coup sec, me faisant cambrier le dos jusqu'à toucher le plafond du van. Je suis tellement prête, tellement offerte, que mes parois se referment sur lui dans un spasme douloureux de plaisir.

— Regarde comme tu es mouillée pour moi, murmure-t-il à mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un grondement de prédateur. Tu es une fontaine. Tu m'attendais, hein ? Tu rêvais de mes doigts qui te déchirent ?

Il bouge ses doigts avec une cadence sauvage, imitant le mouvement de va-et-vient, tandis que son autre main remonte pour m'étouffer presque, ses doigts encerclant mon cou, non pas pour me blesser, mais pour me garder là, prisonnière de son désir.

La buée commence à recouvrir les vitres, nous isolant du reste du monde. Dans ce cube de métal, il n'y a plus de passé, plus de larmes, seulement cette odeur de sexe et de cuir, et le rythme effréné de ses doigts qui me poussent vers le gouffre. Je sens la tension monter, insoutenable, une pelote de nerfs prête à exploser au creux de mon ventre.

— Marc, s'il te plaît... pas comme ça... je veux... je te veux...

Je me débats, essayant de défaire sa ceinture, mes doigts tremblants luttant avec le cuir épais. Je veux le sentir en moi, je veux qu'il remplisse ce vide béant qui me torture depuis son départ. Il rit, un rire sombre, sans joie, purement carnassier.

— Tu vas attendre, Manon. Je vais te faire ramper. Je vais te faire oublier jusqu'à ton nom avant de te prendre.

D'un mouvement brusque, il me bascule vers l'arrière, me projetant sur la banquette étroite à l'arrière du van, au milieu des couvertures de laine et de l'odeur de bois de santal. Il se jette sur moi, son poids m'écrasant, ses mains arrachant mon jean avec une hâte sauvage. Le cuir du siège grince sous nos corps alors qu'il se dégage de son propre pantalon, dévoilant son anatomie pulsante, sombre et menaçante dans la pénombre.

Le conflit n'est plus dans nos têtes. Il est ici, entre nos peaux, dans cette sueur qui nous lie déjà. Et je sais que la résolution sera violente.

Ses mains sont des étaux de fer sur mes poignets, les clouant au-dessus de ma tête dans le fouillis des couvertures de laine. Je suis à nu, offerte, offerte à sa colère autant qu'à son désir. L'air dans le van est devenu irrespirable, saturé de l'odeur de gasoil, de cuir vieux et de cette empreinte de mâle qui n'appartient qu'à lui. Je le regarde, les yeux noyés de larmes de frustration, et je vois l'ombre de la bête dans ses prunelles sombres.

— Tu voulais que je revienne ? murmure-t-il, sa voix glissant comme du papier de verre sur ma peau. Tu voulais sentir ce que c'est que de crever d'envie ?

Il lâche mes poignets pour saisir mes cuisses, les écartant avec une brutalité qui m'arrache un gémissement. Il s'insinue entre elles, son genou pressant contre mon intimité déjà trempée, cherchant le point de rupture. Je sens la rudesse de son jean contre l'intérieur de mes jambes, puis la chaleur foudroyante de son sexe dressé qui vient cogner contre ma fente. Il est massif, palpitant, une barre de feu qui réclame son dû.

— Marc, je t'en supplie... plus de jeux... plus de mots...

Je lève les hanches, cherchant désespérément le contact, mais il se recule juste assez

pour me laisser dans le vide, haletante. Il descend une main, ses doigts calleux venant s'écraser sur mon clitoris avec une précision cruelle. Il frotte, il pétrit, il explore ma moiteur avec une impudeur qui me dévaste. Je sens mes sucs couler le long de ses phalanges, une traînée de désir brûlant. Je rejette la tête en arrière, mon dos s'arc-boutant sur le cuir craquelé de la banquette.

— Regarde-toi, siffle-t-il en plongeant deux doigts profondément en moi. Tu es une fontaine. Tu es à moi, Manon. Chaque goutte de ton plaisir est ma propriété. Dis-le.

— Je suis à toi... à toi, putain !

Je ne suis plus qu'un amas de nerfs à vif. Mes doigts se crispent sur ses épaules, griffant le tissu de sa chemise, cherchant la chair. Je veux le blesser comme il m'a blessée, je veux que nos douleurs fusionnent dans ce chaos de fluides et de sueur.

Il se dégage enfin de son pantalon, jetant le vêtement sur le plancher de bois avec un mépris sauvage. Quand il revient sur moi, je sens la peau de ses testicules contre mes fesses, et la pointe de son gland qui cherche l'entrée de mon sanctuaire. Il ne prend pas de gants. Il ne cherche pas la tendresse. D'un coup de rein dévastateur, il s'enfonce en moi.

Le cri qui s'échappe de ma gorge est un mélange de supplice et d'extase. Il me déchire, il me remplit, il colonise chaque millimètre de mes entrailles. L'impact me projette contre le dossier en bois du van, un choc sourd qui résonne dans mes vertèbres. Il est si grand, si dur, que j'ai l'impression que mon corps va se fendre en deux.

— Marc !

Il n'attend pas que je m'habitue. Il commence ses va-et-vient, des mouvements de piston rapides, heurtés, sans aucune pitié. À chaque coup, son bassin claque contre le

mien avec un bruit de viande contre viande, un rythme tribal qui me fait perdre la raison. Ses mains s'emparent de mes seins, les écrasant, ses pouces malmenant mes tétons dressés jusqu'à la douleur.

Je referme mes jambes autour de sa taille, le verrouillant contre moi, voulant qu'il aille encore plus loin, qu'il touche mon âme avec cette verge qui me martèle. La sueur perle sur son front et vient s'écraser sur mon visage, salée, amère, délicieuse. Je la lèche sur ses lèvres alors qu'il m'embrasse avec une violence désespérée, nos langues se livrant une guerre sans merci.

— Tu m'as manqué, grogne-t-il entre deux assauts, sa voix brisée par l'effort. J'ai crevé loin de toi, Manon... j'ai voulu te tuer et te baiser en même temps chaque nuit de ces deux années de merde.

Il accélère encore. Le van tangué sur ses suspensions, les outils dans les coffres cliquètent, mais tout ce que j'entends, c'est le souffle court de Marc, le frottement de nos peaux luisantes et le son de mon propre plaisir qui explose en sanglots. C'est sale, c'est brut, c'est exactement ce qu'il nous fallait pour laver l'affront du temps.

Je sens la vague monter, un tsunami de feu qui part de mon ventre et irradie jusqu'au bout de mes ongles. Les parois de mon vagin se contractent violemment autour de lui, le broyant dans un étau de plaisir pur. Il le sent. Il rugit mon nom, son visage se crispant dans un masque de souffrance magnifique.

Il s'immobilise une seconde, au plus profond de moi, la racine de son sexe battant contre mon col de l'utérus. Puis, dans une secousse sismique, il se vide. Je sens le jet brûlant de son foutre m'inonder, des vagues successives qui semblent ne jamais vouloir s'arrêter. Son sperme me remplit, déborde, coule sur le cuir sous nous. Je bascule dans le vide, mes muscles lâchant prise, mon esprit s'évaporant dans les vapeurs de santal et d'épuisement.

Le silence qui suit est assourdissant. Il reste sur moi, lourd, son souffle chaud dans mon cou. Je sens son cœur battre contre ma poitrine, un tambour déchaîné qui finit par s'apaiser. Ses doigts, plus doux maintenant, caressent mes cheveux trempés de sueur.

On a détruit quelque chose ce soir. Ou peut-être qu'on a enfin commencé à reconstruire sur les ruines.

— On ne revient jamais en arrière, Manon, murmure-t-il en se retirant de moi avec une lenteur torturante.

Je le regarde se rhabiller dans la pénombre, sa silhouette massive se découpant contre la vitre embuée. L'odeur de notre étreinte est partout. Je ramène une couverture de laine sur mon corps tremblant, sentant encore la chaleur de son passage entre mes cuisses.

Le moteur du van finit par s'éteindre complètement, laissant place au crépitement de la pluie fine qui commence à tomber sur le toit en métal. Lyon est loin. Ma vie d'avant est loin. Ici, dans cet antre de cuir et de bois, il ne reste que deux naufragés qui viennent de s'offrir le plus sanglant des pardons.

Chapitre 4

Première Secousse : L'Urgence

Quarante-cinq minutes. C'est le temps qu'il a fallu pour que l'oxygène se raréfie dans cet habitacle, au point de me donner le vertige. Le moteur ronronne sous nos pieds, une vibration sourde qui remonte le long de mes mollets, s'insinue entre mes cuisses et vient réveiller une douleur que je croyais avoir domptée : la famine. Une année entière à parcourir le monde, à fuir les fantômes, à m'interdire de ressentir quoi que ce soit sous la ceinture pour ne plus jamais avoir le cœur en miettes. Une année de désert sensoriel qui s'effondre maintenant face au profil de cet homme.

Marc ne dit rien. Ses mains, larges et burinées, enserrent le volant avec une décontraction feinte. Je fixe ses avant-bras où les tatouages s'étirent sous la peau sombre, des motifs noirs qui semblent bouger au rythme de ses changements de vitesse. Il sent le tabac froid, le vieux cuir et quelque chose de plus sauvage, de plus organique. Une odeur d'homme, de vrai, qui me frappe au visage comme une gifle nécessaire.

L'A7 défile, grise et monotone, mais à l'intérieur du van, l'air est chargé d'électricité statique. Je sens son regard bleu glisser sur moi de temps en temps, lourd, pesant, comme s'il évaluait la profondeur de ma fêlure. À chaque fois qu'il bouge pour passer la cinquième, son bras frôle mon genou. C'est un contact électrique, bref, presque accidentel, mais qui me brûle à travers le tissu de mon jean élimé.

— Tu es tendue, Manon, lâche-t-il enfin. Sa voix est basse, éraillée, une caresse de papier de verre sur mon échine.

— C'est la route, je mens, la gorge sèche.

— Non. C'est pas la route. Tu respires comme si tu allais te noyer.

Il a raison. Je suffoque. Mon corps est en train de se révolter contre moi. Mes tétons pointent, douloureux sous mon débardeur, frottant contre le coton à chaque soubresaut du véhicule. Ma propre humidité commence à me coller à la peau, un rappel obscène de mon besoin. Je me mords la lèvre inférieure jusqu'au sang pour ne pas gémir. Un an de vide, un an de rien, et voilà que ce type rencontré sur un parking m'atomise en moins d'une heure.

Soudain, sans prévenir, Marc met son clignotant. Il ne prend pas une sortie, il ralentit brutalement et engage la masse du van sur un chemin de terre défoncé qui s'enfonce dans un bois de pins, à l'abri des regards de l'autoroute. Les pneus crissent sur la caillasse, le véhicule tangué, me jetant presque contre lui. Je ne pose aucune question. L'urgence est là, brutale, animale.

Il coupe le contact. Le silence qui suit est plus assourdissant que le moteur. On n'entend plus que le cliquetis du métal qui refroidit et le battement de mon propre cœur, un tambour déchaîné dans ma poitrine.

Marc se tourne vers moi. L'espace entre les deux sièges paraît minuscule. Ses yeux bleus ne cachent plus rien ; c'est une mer déchaînée, un mélange de faim et de domination tranquille. Il sait. Il a lu en moi dès la première seconde. Il a vu la gamine écorchée qui ne demande qu'à être brisée pour mieux se reconstruire.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je lève les yeux, tremblante. Ma vulnérabilité est à nu, étalée devant lui comme une offrande.

— Tu as passé un an à fuir, Manon. Mais ici, il n'y a plus nulle part où aller.

Il lève une main, lentement, et vient poser son pouce sur ma lèvre inférieure, celle que je torturais l'instant d'avant. Il appuie avec force, m'obligeant à ouvrir la bouche. Le goût de son pouce — un mélange de sel et de métal — m'envahit. C'est le premier contact direct, et j'ai l'impression qu'une bombe vient d'exploser dans mon bas-ventre.

— Je veux sentir à quel point tu as faim, murmure-t-il en s'approchant de mon visage.

Son souffle chaud se mélange au mien. Je n'attends pas qu'il m'embrasse. Je me jette sur lui, mes mains s'agrippant à son cou, mes ongles s'enfonçant dans sa peau. Je veux qu'il me détruise. Je veux qu'il efface cette année de solitude avec la violence de son désir. Nos bouches s'entrechoquent dans un choc de dents et de salive. C'est un baiser désespéré, affamé, une collision de deux solitudes qui se reconnaissent.

Il émet un grognement sourd, un son de prédateur satisfait, et sa main quitte mon visage pour descendre, impitoyable, vers ma gorge, puis ma poitrine. Il attrape mon sein à travers le tissu, le broyant presque dans sa paume immense. Un cri étouffé meurt dans ma gorge alors que l'électricité se propage jusqu'à mon sexe, qui pulse douloureusement.

— Plus vite, Marc... s'il te plaît, j'expire contre ses lèvres, à bout de souffle.

— On ne va nulle part, Manon. Je vais prendre chaque seconde que tu m'as refusée sans le savoir.

Il m'attrape par la taille et, d'un geste d'une force déconcertante, me soulève pour me faire passer par-dessus la console centrale. Je me retrouve à califourchon sur lui, mes genoux de chaque côté de ses hanches puissantes. Sous mes fesses, je sens la barre d'acier de son érection, massive, impatiente, qui semble vouloir transpercer son jean et le mien.

C'est là, dans ce cockpit étroit, entre le volant et l'odeur de gasoil, que le monde s'arrête de tourner. Je sens ses mains remonter sous mon débardeur, sa peau calleuse contre mes côtes, montant vers mes seins qu'il libère d'un geste brusque. L'air frais de l'habitacle sur ma peau chauffée à blanc me fait frissonner, mais c'est sa bouche qui prend le relais, s'emparant d'un mamelon avec une avidité qui me fait cambrer le dos.

Je rejette la tête en arrière, mes doigts crispés dans ses cheveux épais, et je sens enfin les premières larmes d'épuisement émotionnel se mêler à la sueur de mon front. C'est le début du naufrage. Et putain, ce que c'est bon de couler.

Le grondement du moteur au ralenti fait vibrer tout l'habitacle, une résonance sourde qui remonte le long de ma colonne vertébrale, s'ajoutant aux secousses électriques que Marc envoie dans mes veines. Sa bouche quitte mon mamelon trempé pour remonter vers mon cou, ses dents mordillant la peau tendre juste sous mon oreille.

— Dis-le, Manon, grogne-t-il contre ma peau, sa voix n'étant plus qu'un râle caverneux. Dis-moi à quel point tu en avais besoin.

Je ne peux pas répondre. Ma gorge est nouée par un sanglot qui refuse de sortir, coincé entre le désir pur et la douleur de l'absence. Je me contente de presser mon bassin contre le sien, cherchant désespérément cette bosse monumentale qui me nargue à travers l'épaisseur de nos vêtements. C'est une torture. Une année entière de manque, condensée dans cet espace exigü, saturé de l'odeur de son cuir et de ma propre excitation qui commence à mouiller la dentelle de ma culotte.

Ses mains descendent brusquement vers ma taille, ses doigts s'ancrant dans ma chair pour me stabiliser alors qu'il bascule légèrement son siège vers l'arrière. Le craquement du cuir sous son poids résonne comme un coup de tonnerre dans le silence du chemin de terre.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je redresse la tête, les yeux brouillés par les larmes, les cheveux en bataille. Ses yeux à lui sont noirs, dévorés par la pupille, une faim animale que je ne lui ai jamais vue auparavant. Sans un mot, il lâche ma taille pour s'attaquer au bouton de mon jean. Ses gestes sont brusques, presque violents d'impatience. J'entends le sifflement de la fermeture éclair qu'on descend d'un coup sec.

— Soulève-toi, souffle-t-il.

Je m'appuie sur ses épaules, les muscles de mes cuisses tremblant sous l'effort, et il tire sur le tissu. Il ne le retire pas complètement, il le bloque à mi-cuisses, juste assez pour libérer l'accès à l'essentiel. Puis, ses mains reviennent vers sa propre ceinture. Ses doigts, d'habitude si agiles pour manipuler les outils de la ferme, luttent un instant avec la boucle en métal.

— Putain de bordel de merde... jure-t-il entre ses dents.

Il finit par l'ouvrir. Le bruit du métal contre le plastique de la console est le signal que j'attendais. Je l'aide, mes mains tremblantes venant se poser sur les siennes pour l'aider à libérer son érection. Quand le tissu de son boxer cède enfin, il jaillit contre mon ventre, brûlant, énorme, palpitant de vie. Un gémissement aigu m'échappe, un son de bête traquée qui trouve enfin son refuge.

Sa main plonge entre mes jambes, écartant grossièrement l'entrejambe de ma culotte déjà trempée. Le contact de ses doigts calleux, froids à cause de l'air extérieur mais bientôt réchauffés par ma propre fournaise, me fait l'effet d'une décharge électrique. Il ne fait pas de préliminaires tendres. Il enfonce deux doigts en moi d'un coup sec, testant mon humidité, ma réceptivité.

— Oh dieu, Marc...

Je me cambre, ma tête heurtant le plafond du camion, mais je m'en fous. Je sens ses doigts bouger en moi, fouiller, ramener ma propre moiteur vers mon clitoris qu'il écrase sans ménagement de son pouce. C'est brut, c'est sauvage, c'est exactement ce que je mérite pour l'avoir laissé partir, pour avoir survécu à cette année de vide.

— Tu es tellement trempée, Manon. Tu m'attendais, n'est-ce pas ? Tu pensais à ça quand tu te touchais seule dans ton lit froid ?

— Oui... putain, oui ! jappe-je, mes doigts s'enfonçant dans ses trapèzes comme des griffes.

Il retire ses doigts pour saisir son sexe à pleine main. Je le regarde faire, fascinée par la puissance de ses veines qui saillent sous la peau fine, par la goutte de cyprine qui perle à son extrémité. Il se frotte contre moi, de haut en bas, enduisant ma fente de son désir. Le glissement de sa peau contre la mienne crée un bruit de succion humide qui me rend folle.

Je sens mon bas-ventre se contracter, une pression insupportable monter en moi. Je veux qu'il me déchire, je veux qu'il comble ce trou béant dans mon âme avec sa chair.

— Maintenant, Marc. S'il te plaît... n'attends plus. Casse-moi, mais fais-le maintenant.

Il ne se fait pas prier. Il empoigne mes fesses, ses doigts s'enfonçant profondément dans la chair, et me tire vers lui. La pointe de son gland cherche l'entrée, la trouve, et s'y attarde un instant, juste pour me faire sentir l'ampleur de ce qui va suivre. Je sens l'étirement, la promesse d'une invasion totale.

Il me regarde droit dans les yeux, son visage durci par une concentration féroce, et d'un coup de rein ascendant, il s'enfonce en moi.

Le cri qui s'échappe de mes lèvres n'a rien d'humain. C'est un déchirement, une libération, une douleur exquise qui me transperce jusqu'au cœur. Il est trop grand, trop large pour moi après tout ce temps, et pourtant, je me referme sur lui comme si j'avais été créée pour le contenir. Il reste immobile un instant, niché au plus profond de mes entrailles, nous laissant tous deux le temps d'encaisser le choc de la réunion.

Son souffle est court, haché. Sa sueur perle sur son front et vient s'écraser sur ma poitrine.

— Tu es à moi, souffle-t-il, sa voix vibrant jusque dans mon utérus. Ne l'oublie jamais, Manon.

Et alors qu'il commence ses premières poussées, lentes, dévastatrices, je sais que ce n'est que le début du naufrage, et que la tempête ne fait que commencer. Chaque va-et-vient est une lame de fond qui m'emporte un peu plus loin de la rive, là où la raison n'existe plus. Chaque fois qu'il ressort presque entièrement pour mieux revenir percuter mon col, mon corps tout entier tressaille, et je sens les premières vagues de l'orgasme qui commencent à poindre, loin, très loin, mais inévitables.

Mes ongles s'enfoncent dans le cuir des sièges, puis bifurquent pour labourer le dos de sa veste, cherchant désespérément un ancrage alors que le monde tangué. Marc ne fait pas que me prendre ; il m'exhume. Chaque coup de rein est une pioche qui brise la croûte de glace que j'avais laissée pousser autour de mon cœur pendant douze mois de silence.

Le rythme s'accélère. Ce n'est plus de la tendresse, c'est une expiation. Il attrape mes cuisses, les écartant à m'en briser les hanches, pour s'offrir un accès total, impitoyable. Je sens chaque veine de son sexe, chaque relief qui racle mes parois déjà

gorgées de sang et de désir. C'est une agression délicieuse, une invasion brutale que mon corps réclame à grands cris silencieux.

— Regarde-moi, Manon. Putain, regarde-moi ! grogne-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle caverneux.

J'ouvre les yeux, les miens noyés de larmes que je ne cherche plus à retenir. Son visage est un masque de douleur et de rage contenue. Il souffre autant que moi. Il me baise comme s'il voulait m'effacer, comme s'il voulait fusionner nos deux solitudes en une seule chair. La buée a totalement envahi les vitres de la voiture, nous isolant du reste de l'univers dans cette bulle de métal et de sueur. L'odeur est entêtante : un mélange d'effluves de son parfum coûteux, de l'odeur musquée de son excitation et de ma propre humidité qui poisse l'entrejambe de mon jean rabaisé sur mes chevilles.

Il se retire presque entièrement, me laissant dans un vide insupportable pendant une fraction de seconde, avant de se ruer en moi de toute sa force. Le choc est tel que ma tête bascule en arrière, percutant la vitre froide. Un cri rauque s'échappe de ma gorge, un son animal que je ne me connaissais pas.

— Marc... Marc, s'il te plaît...

Je ne sais même pas ce que je demande. Plus de lui ? Moins de douleur ? Ou simplement que ce moment ne s'arrête jamais pour que je n'aie pas à affronter le silence qui suivra.

Ses mains quittent mes cuisses pour venir encadrer mon visage, ses doigts s'emmêlant violemment dans mes cheveux. Il me force à soutenir son regard brûlant alors qu'il continue de me pilonner avec une régularité de métronome. Je sens le nœud dans mon ventre se resserrer, une tension électrique qui irradie de mon clitoris jusqu'à la pointe de mes seins, dont les mamelons sont douloureusement érigés sous le tissu de mon chemisier déboutonné.

— Tu sens ça ? souffle-t-il contre mes lèvres, son souffle court brûlant ma peau. Tu sens comme tu es étroite ? Comme tu m'agrippes ? Tu as essayé de m'oublier, mais ton corps, lui, il se souvient de tout.

Il donne un coup de rein plus profond, plus sauvage, touchant ce point précis qui déclenche l'incendie. Ma vision se brouille. Les couleurs explosent derrière mes paupières closes. Je sens les parois de mon vagin se contracter frénétiquement autour de lui, de petits spasmes incontrôlables qui le font jurer entre ses dents.

— Je vais... je vais... balbutié-je, les doigts crispés sur ses épaules, mes jambes s'enroulant autour de ses reins pour le tirer encore plus loin en moi.

— Vas-y, ordonne-t-il, sa voix vibrant d'une autorité sombre. Jouis pour moi, Manon. Prends tout.

C'est le signal. La digue cède.

L'orgasme me percute comme un train à grande vitesse. C'est une décharge électrique qui me traverse la colonne vertébrale, me faisant cambrer jusqu'à toucher le plafond de la voiture. Je hurle son nom, mon corps secoué de tremblements violents, mes muscles intérieurs broyant littéralement son sexe dans une étreinte désespérée. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs à vif, une plaie béante de plaisir et de souffrance.

Marc ne me laisse pas redescendre. Il augmente encore la cadence, ses mouvements devenant erratiques, possédés. Il lâche mon visage pour s'agripper au dossier du siège, ses muscles saillants sous sa chemise trempée de sueur. Il pousse un grognement de bête blessée, un son qui vient du plus profond de ses entrailles, et je le sens se raidir.

Il se vide en moi avec une violence qui me coupe le souffle. Je sens la chaleur de sa semence m'inonder, jet après jet, une onde brûlante qui vient mourir contre mon col

de l'utérus. Il reste planté là, enfoncé jusqu'à la garde, son front appuyé contre le mien, nos poitrines se soulevant au même rythme saccadé.

Le silence qui retombe est plus lourd que le vacarme de nos ébats. Seul le cliquetis de la pluie sur la carrosserie et le bruit de nos respirations hachées subsistent. Marc ne bouge pas, il semble vouloir rester ancré en moi pour l'éternité, comme si se retirer signifiait nous perdre à nouveau.

Je sens une goutte de sa sueur rouler le long de ma tempe, se mêlant à mes larmes. L'odeur du sexe et du foutre s'installe, lourde, indélébile. On vient de brûler les ponts. On vient de se détruire pour mieux se reconstruire, ou peut-être juste pour s'achever.

Il finit par se retirer avec une lenteur atroce. Je gémiss de froid alors que le vide se réinstalle. Je sens le liquide chaud couler le long de mes cuisses, une trace tangible de son passage, de son marquage. Marc se rassoit sur le siège conducteur, les mains tremblantes sur le volant, fixant la route devant lui à travers le pare-brise embrumé.

Je remonte ma culotte et mon jean, mes doigts engourdis luttant avec le bouton. La douleur dans mes hanches est une douce agonie, un rappel constant de ce qu'il vient de me faire. De ce que nous venons de nous faire.

— C'était pas prévu, dit-il enfin, sa voix n'étant plus qu'un murmure brisé.

Je tourne la tête vers lui, le cœur en miettes.

— Rien n'est jamais prévu avec nous, Marc.

Il ne répond pas. Il passe une main sur son visage, essuyant la sueur et la fatigue, avant de démarrer le moteur. La voiture vibre. La première secousse est passée, mais alors que nous reprenons la route dans l'obscurité, je sais que le naufrage ne fait que commencer. L'urgence a été apaisée, mais le vide, lui, est plus béant que jamais. J'ai

retrouvé mon bourreau, et le pire, c'est que je n'ai jamais eu autant besoin de lui.

Chapitre 5

Confidences sous le Soleil de Valence

Le ronronnement sourd du moteur diesel vibrait jusque dans l'armature de mon siège, remontant le long de mes cuisses encore tremblantes. À travers le pare-brise de son vieux Mercedes aménagé, le soleil de la Drôme cognait fort, une lumière crue et impitoyable qui découpait les contours de Valence à l'horizon. L'habitacle était saturé d'une odeur lourde, un mélange entêtant de tabac froid, de cuir usé et de cette effluve animale, acre et musquée, qui émanait de nous deux.

Je sentais encore le poids de Marc en moi, une empreinte fantôme qui me faisait mal autant qu'elle me guérissait. Mes muscles fessiers me tiraillaient à chaque cahot de la route, souvenir cuisant des poussées brutales qu'il m'avait infligées contre la paroi du van, quelques kilomètres plus tôt. Ma culotte, froissée dans la poche de mon jean, était une relique humide. Entre mes jambes, la sensation était poisseuse, une brûlure douce qui me rappelait que j'étais enfin sortie de mon hibernation charnelle. Un an. Un an de silence, de désert tactile, pulvérisé en vingt minutes de fureur contre un tableau de bord.

Marc gardait les yeux fixés sur le ruban d'asphalte de l'A7. Ses mains, immenses, enserraient le volant avec une force inutile, faisant saillir les tendons de ses avant-bras recouverts de tatouages sombres, des motifs géométriques entrelacés de cicatrices qu'il ne cherchait pas à cacher. Il était une masse de muscles et de silences, quatre-vingt-dix kilos de solitude brute qui semblaient étouffer dans l'espace confiné de la cabine. Ses yeux bleus, d'ordinaire si perçants, paraissaient délavés par la réverbération du bitume.

— Tu as les yeux rouges, murmurai-je, ma voix cassée par les cris que j'avais étouffés

contre son épaule.

Il ne tourna pas la tête, mais je vis sa mâchoire se crispier. Une veine battait sur sa tempe.

— C'est le soleil, lâcha-t-il d'un ton sec. Et le manque de sommeil.

Je me calai contre la portière, ramenant mes genoux vers ma poitrine, ignorant la douleur que le mouvement provoquait dans mon bassin. Je l'observais, ce géant qui m'avait possédée avec une sorte de désespoir rageur, comme s'il cherchait à s'ancrer dans ma chair pour ne pas dériver.

— En Asie, j'ai passé des nuits entières sans fermer l'œil, commençai-je, le regard perdu vers les champs de tournesols qui défilaient. Pas parce que je faisais la fête. Juste parce que le silence était trop bruyant. Tu connais ça ? Cette impression que si tu ne parles pas à quelqu'un, si personne ne te touche, tu vas finir par te dissoudre ? Par devenir invisible ?

Je sentis une larme, une seule, rouler sur ma joue chauffée par le soleil. Elle laissa une trace salée que je n'essuyai pas. L'adrénaline de la baise retombait, laissant place à une mélancolie gluante, ce vide abyssal que le sexe n'avait fait que masquer brièvement.

— J'ai traversé le Vietnam, le Laos, le Cambodge... J'ai vu des choses magnifiques, Marc. Mais j'étais seule. Toujours seule au milieu de la foule. Des mains me frôlaient dans les marchés, des regards se posaient sur moi, mais personne ne me *voyait*. À la fin, je me pinçais les bras juste pour être sûre que j'avais encore une enveloppe physique. J'avais faim. Pas de nourriture, mais de ça...

Je fis un geste vague vers l'espace entre nous, là où l'air était encore chargé de notre sueur commune.

— De cette violence-là. De sentir que j'existe dans le regard d'un autre, même si c'est pour être détruite.

Marc se gara brusquement sur le bas-côté, juste avant la sortie vers Valence-Sud. Le van tressauta sur les graviers dans un fracas de tôle. Il coupa le contact. Le silence qui suivit fut plus violent qu'un cri. Il tourna enfin son buste massif vers moi. L'étroitesse de l'habitacle nous obligeait à une proximité étouffante. Je pouvais compter les poils de sa barbe poivre et sel, respirer l'odeur de son haleine mêlée au café noir.

— Tu crois que je fuis quoi, Manon ? demanda-t-il, sa voix vibrant d'une émotion contenue, presque effrayante. Tu crois que je conduis ce tas de boue sur des milliers de kilomètres pour le plaisir de voir du pays ?

Il tendit une main vers moi, ses doigts calleux venant se loger dans mon cou. Sa prise n'était pas tendre ; elle était possessive, ancrée. Son pouce écrasa doucement ma trachée, m'obligeant à lever le menton, à plonger mes yeux dans les siens.

— La société, les gens... c'est un bruit de fond que je ne supporte plus. Chaque fois que je m'arrête trop longtemps, j'ai l'impression qu'on m'asphyxie. Alors je roule. Je baise des inconnues sur des aires d'autoroute parce que c'est la seule façon que j'ai trouvée pour ne pas crever de froid à l'intérieur. Mais toi...

Sa voix se brisa. Une lueur d'une vulnérabilité insoutenable passa dans son regard bleu. Ses doigts se resserrèrent sur ma nuque, m'attirant vers lui.

— Toi, tu n'es pas une inconnue. Tu es une plaie ouverte. Et j'ai foutrement envie d'y enfoncer les doigts jusqu'à ce qu'on ne sache plus qui saigne.

Une larme s'écrasa sur son poignet tatoué. Je ne savais plus si c'était la mienne ou la sienne. L'émotion était devenue une matière physique, une pression insupportable

dans ma poitrine. Mon cœur cognait contre mes côtes comme un animal en cage.

— Alors fais-le, soufflai-je contre ses lèvres. Détruis-moi, Marc. C'est la seule façon que j'ai de me sentir vivante.

Il ne répondit pas par des mots. Il plongea son visage dans le creux de mon épaule, exhalant un soupir qui ressemblait à un sanglot étouffé. Ses mains descendirent sur mes hanches, agrippant le tissu de mon jean avec une force qui fit craquer les coutures. La chaleur dans le van devint suffocante. Le soleil de Valence, haut dans le ciel, transformait l'habitacle en une étuve où nos solitudes allaient de nouveau s'entrechoquer, plus violemment encore que la première fois.

Je sentais son érection, dure et impatiente, presser contre ma cuisse, un rappel brutal que sous la mélancolie, l'animal veillait, affamé par des mois de privation. Il n'y avait plus de route, plus de destination, plus de passé. Il n'y avait que cette carcasse de métal vibrante sous le soleil de midi, et nous deux, naufragés cherchant à nous noyer l'un dans l'autre pour oublier qu'on avait peur de la terre ferme.

Mes doigts se crispèrent dans ses cheveux sombres, tirant violemment pour l'obliger à redresser la tête. Je voulais voir ses yeux. Je voulais voir ce désastre qui lui servait de regard, ce mélange de deuil et de rage qui faisait écho à mon propre vide. Marc avait le visage baigné de sueur, des perles salées coulaient de ses tempes pour venir se perdre dans sa barbe courte, de cette même eau qui brouillait ma vue.

— Détruis-moi, Marc, répétai-je dans un souffle haché. Ne sois pas doux. Ne sois pas l'homme qui console. Sois celui qui a mal, lui aussi.

Il poussa un grognement sourd, un son qui semblait venir du plus profond de ses entrailles. D'un mouvement brusque, presque brutal, il m'attrapa par la taille et me souleva pour m'asseoir sur le rebord étroit du plan de travail en inox du van. Le métal était brûlant sous mes cuisses nues, mais la douleur n'était qu'une stimulation de plus.

Il s'engouffra entre mes jambes, ses hanches percutant les miennes avec une force qui me fit haleter.

Ses mains, larges et calleuses, ne cherchaient pas la caresse. Elles cherchaient la prise. Il agrippa les pans de ma chemise légère et tira dessus jusqu'à ce que les boutons sautent, un à un, mitraillant les parois de métal du véhicule dans un cliquetis sinistre. L'air sur ma peau humide fut un choc thermique, mais Marc ne me laissa pas le temps de frissonner. Il plongea ses mains sous mon soutien-gorge, écrasant mes seins de ses paumes avides, ses pouces frottant mes mamelons déjà durcis avec une rudesse qui me fit cambrer le dos.

— Tu veux que je te brise ? articula-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle écorché contre mon cou. Tu veux qu'on s'efface, Manon ? C'est ça que tu cherches ? L'oubli dans la viande ?

— Oui, criai-je presque, ma tête basculant en arrière. Je ne veux plus penser. Je ne veux plus sentir que toi. Ta peau, ton poids... ton putain de désespoir qui cogne contre le mien.

Il s'attaqua à ma fermeture éclair. Le bruit du zip résonna comme un coup de feu dans le silence étouffant de l'habitacle. Marc ne perdit pas de temps à retirer mon jean proprement ; il le fit glisser avec une impatience sauvage, ses ongles griffant mes hanches, laissant des sillons rouges qui brûlaient délicieusement. J'étais là, offerte, exposée sous la lumière crue qui filtrait par les vitres entrouvertes, l'odeur de la poussière et du gazole se mêlant à celle, déjà musquée, de notre excitation.

Il se défit de son propre pantalon sans jamais rompre le contact visuel. Ses yeux étaient noirs, ses pupilles dilatées par un besoin qui n'avait plus rien de civilisé. Quand il se dégagea enfin, son sexe, imposant et pulsant de sang, se dressa fièrement entre nous, une promesse de collision frontale. La vue de sa virilité, mouillée de la pré-éjaculation qui commençait à perler, fit monter en moi une vague de chaleur si

intense que j'eus l'impression que mes organes se liquéfiaient.

Il ne demanda pas la permission. Il saisit mes genoux et les écarta au maximum, m'ouvrant totalement à son inspection. Je me sentais vulnérable, impudique, et c'est exactement ce dont j'avais besoin. Marc se pencha, sa bouche s'écrasant sur la mienne pour un baiser qui n'était qu'une lutte de langues et de dents. Le goût du sel, du tabac froid et de la détresse.

— Regarde-moi, ordonna-t-il en se redressant, ses mains venant enserrer ma gorge, juste assez pour me faire sentir son pouvoir, sans m'étouffer. Regarde ce que tu as réveillé.

Je baissai les yeux et vis sa main libre descendre vers mon entrejambe. Il plongea deux doigts dans mon intimité déjà trempée, un gémissement aigu m'échappant alors qu'il fouillait ma chair avec une vigueur délibérée. Il cherchait le centre de ma douleur, le point névralgique de mon plaisir, tournant et appuyant jusqu'à ce que je commence à perdre pied. Le liquide s'écoulait le long de ses phalanges, brillant sous le soleil de Valence, un nectar de solitude transformé en lubrifiant pour notre chute.

— Marc... Marc, s'il te plaît... suppliai-je, mes hanches cherchant désespérément le contact avec son érection.

Il retira ses doigts avec une lenteur sadique et les porta à ses lèvres, les léchant sans me quitter des yeux, un geste d'une animalité brute qui me fit tressaillir des orteils jusqu'au cuir chevelu. Puis, il saisit son sexe d'une main ferme et vint le frotter contre ma vulve, d'un mouvement de bas en haut, de plus en plus rapide. La friction du gland contre mon clitoris gonflé était un supplice divin. La chaleur entre nous était telle que la sueur coulait désormais en ruisseaux le long de son torse, tombant sur ma poitrine en gouttes lourdes et brûlantes.

— On va brûler, Manon, murmura-t-il, son souffle court venant mourir dans mon

oreille. On va brûler tous les deux, et il ne restera rien de cette putain de tristesse.

Il m'empoigna les fesses, ses doigts s'enfonçant dans la chair tendre, et me souleva légèrement pour m'ajuster à lui. Je sentis la pointe de son sexe presser l'entrée de mon fourreau, cette barrière fragile avant le chaos. Mon corps entier tremblait, une corde raide tendue au-dessus du gouffre. Je voyais les muscles de ses bras saillir, la veine de son cou battre la chamade. Il était à la limite, moi aussi. L'air dans le van était devenu irrespirable, saturé de nos odeurs, de nos larmes séchées et de cette tension érotique qui menaçait d'exploser les vitres.

— Prends-moi, Marc. Maintenant. Casse tout.

Il ne se fit pas prier. D'un coup de rein dévastateur, il s'enfonça en moi, ignorant ma plainte qui se perdit dans son épaule. La pénétration fut totale, brutale, une intrusion de force qui me remplit jusqu'à l'âme. Ce n'était pas un acte d'amour, c'était un acte de survie. Un ancrage charnel dans une existence qui dérivait depuis trop longtemps.

Il resta immobile un instant, enterré en moi jusqu'à la garde, son visage contracté par une douleur qui ressemblait à de l'extase. Je sentais son cœur cogner contre ma poitrine, un rythme sauvage, désordonné.

— Oh mon Dieu... souffla-t-il, sa voix se brisant enfin.

Puis, le mouvement commença. Lent. Primitif. Dévastateur. Chaque va-et-vient était une secousse tellurique, chaque retrait une agonie. Ses mains quittèrent mes hanches pour venir plaquer mes poignets sur le plan de travail, me clouant littéralement sous lui. Il me martelait avec une régularité de métronome, sa chair frappant la mienne avec un bruit sourd, moite, obscène. À chaque coup, je me sentais un peu plus vivante, et un peu plus brisée. Les larmes recommencèrent à couler, mais elles étaient chaudes désormais, emportées par le rythme effréné de notre danse désespérée.

Le van gémissait sous nos assauts, la carrosserie vibrant à l'unisson de nos râles. Marc n'était plus l'homme mélancolique de la route ; il était une force de la nature, un orage de muscles et de sueur déchaîné sur mon corps affamé. Et moi, sous lui, j'accueillais la foudre avec une reconnaissance sauvage.

Ma tête bascula en arrière, heurtant la paroi métallique du van dans un choc sourd que je ne sentis même pas. La douleur physique n'était plus qu'une note de fond, noyée par l'incendie qui ravageait mon entrejambe. Marc me maintenait les poignets écrasés contre le formica froid, mais son corps, lui, était un brasier. Je sentais chaque veine de son sexe, chaque battement de son sang contre mes parois ensanglantées de désir.

— Regarde-moi, Manon, grogna-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle caverneux. Regarde ce que tu me fais.

J'ouvris des paupières lourdes, embuées de larmes et de sueur. Son visage, si près du mien, était défiguré par une sorte d'agonie extatique. Ses mâchoires étaient si serrées que je craignais qu'elles ne se brisent. Il ne s'arrêtait pas. Le rythme s'accélérait, devenant presque insoutenable. Ce n'était plus de la tendresse, c'était une démolition contrôlée. Il s'enfonçait en moi comme s'il cherchait à atteindre l'endroit exact où mon âme s'était fissurée en Asie, pour y déverser toute sa propre rage de vivre.

Le bruit était obsène. Le claquement de son bassin contre mes fesses, le glissement visqueux de nos sécrétions mêlées qui coulaient le long de mes cuisses, l'odeur de mâle, de sel et de vieux métal... Tout cela m'enivrait. Je libérai une main de son emprise, non pas pour le repousser, mais pour griffer son dos, mes ongles s'enfonçant dans sa peau moite, cherchant un ancrage dans cette tempête.

— Marc... je... je vais...

— Garde-le, souffla-t-il contre mon cou, ses dents mordillant ma peau jusqu'au sang. Garde tout, Manon. Ne me laisse rien.

Il lâcha mon second poignet pour empoigner mes deux seins, les pétrissant avec une brutalité désespérée, ses pouces écrasant mes tétons dressés tandis qu'il redoublait de violence dans ses assauts. Chaque coup de boutoir me soulevait du plan de travail. Je n'étais plus qu'un réceptacle, une plaie ouverte qui ne demandait qu'à être comblée. La chaleur montait, une onde de choc électrique partant de mon clitoris malmené pour irradier jusqu'à la pointe de mes doigts.

Mon bassin se mit à bouger de lui-même, cherchant l'impact, réclamant la foudre. Marc lâcha un cri, un son animal, primitif, qui résonna dans l'étroitesse de l'habitacle. Ses mouvements devinrent saccadés, spasmodiques. Il me lâcha la poitrine pour venir encadrer mon visage, ses doigts s'enfonçant dans mes cheveux poisseux, me forçant à plonger mes yeux dans les siens, sombres comme des abîmes.

— Maintenant, ordonna-t-il dans un souffle court.

L'explosion fut totale. Un cataclysme qui me vida de toute pensée, de toute douleur passée. Mon vagin se contracta en une série de spasmes violents, broyant son sexe qui semblait avoir doublé de volume. Je criai son nom, un hurlement déchirant qui se perdit dans sa bouche alors qu'il m'embrassait avec une fureur sauvage. Au même instant, je sentis le jet brûlant de sa semence m'inonder, vague après vague, un flot épais et interminable qui semblait vouloir me remplir jusqu'au cœur.

Il se cambra, ses muscles saillant sous l'effort de son propre orgasme, et resta ainsi, figé, son front contre le mien, le souffle court, tandis que nos corps continuaient de tressaillir, unis par la glue de nos fluides et la violence de notre décharge.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que le fracas de nos ébats. Seul le cliquetis du moteur qui refroidissait et nos respirations erratiques troublaient le calme de la fin d'après-midi. Marc ne se retira pas tout de suite. Il resta en moi, lourd, son poids étant la seule chose qui m'empêchait de m'effondrer sur le sol.

Lentement, il finit par s'écarter. Le bruit de succion lorsqu'il se retira me fit frissonner, une dernière secousse de plaisir douloureux me traversant l'échine. Je vis le liquide blanc perler entre mes lèvres gonflées, couler lentement pour tacher le plan de travail. On aurait dit une reddition.

Il attrapa un vieux t-shirt qui traînait pour s'essuyer sommairement, ses mains tremblant légèrement. Il ne me regardait plus. La mélancolie était revenue, plus dense encore, comme une brume après l'orage. Il s'assit sur la banquette, la tête entre les mains, les épaules voûtées.

Je me rhabillai en silence, mes gestes gauches, ma peau brûlante de ses marques. Ma culotte était perdue quelque part sous le siège, je ne pris pas la peine de la chercher. Je m'approchai de lui et posai une main sur son épaule. Il sursauta, puis se détendit, laissant échapper un long soupir qui ressemblait à un sanglot étouffé.

— On ne peut pas fuir éternellement, Manon, dit-il sans lever les yeux.

— Je sais, murmurai-je, la gorge serrée. Mais ce soir, on est encore sur la route.

Je me glissai à côté de lui, ma tête sur son épaule, sentant l'odeur de notre sexe sur nous deux. Le soleil de Valence commençait à décliner, jetant des lueurs sanglantes sur le tableau de bord. Nous étions deux naufragés, nus sous nos vêtements, liés par un secret de sueur et de larmes que seul le bitume de l'autoroute pourrait un jour effacer.

Marc passa un bras autour de moi, me serrant à m'en briser les côtes.

— Demain, on continue, dit-il simplement.

— Demain, acquiesçai-je.

Mais pour l'instant, dans la pénombre du van qui sentait la vie et le désastre, nous étions enfin immobiles. Le chapitre se refermait sur le goût âcre de son foutre et le sel de mes dernières larmes, nous laissant seuls, brisés, mais pour la première fois, absolument entiers.

Chapitre 6

Deuxième Arrêt : Le Jeu des Ombres

L'asphalte avait cessé de chanter sous les pneus. Le silence qui s'était abattu sur l'habitacle après l'arrêt du moteur était presque assourdissant, entrecoupé seulement par les cliquetis métalliques du bloc qui refroidissait et le battement sourd, irrégulier, de mon propre cœur. Près de Montélimar, l'air était devenu lourd, chargé de l'odeur sucrée du nougat et de la poussière chaude de la vallée du Rhône. À travers les vitres teintées du van, le monde extérieur n'était plus qu'un lointain souvenir, une aquarelle de gris et d'ocre qui s'effaçait dans le crépuscule.

Marc n'avait pas bougé. Ses mains, larges et calleuses, reposaient toujours sur le volant, les phalanges blanchies par la tension. Dans la pénombre, sa silhouette de colosse semblait absorber la moindre parcelle de lumière restante. Je sentais la chaleur irradier de son corps, une onde de choc invisible qui faisait vibrer chaque millimètre de ma peau. Mon année d'abstinence n'était plus une cicatrice ; c'était une plaie ouverte, affamée, qui ne demandait qu'à être cautérisée par lui.

— Tu trembles, murmura-t-il.

Sa voix était un grondement de basse qui me traversa l'échine. Je ne répondis pas. Mes doigts jouaient nerveusement avec l'ourlet de mon short en jean, là où mes cuisses se touchaient, encore moites, encore hantées par l'urgence de notre premier corps-à-corps. Le désir n'était plus ce cri strident de tout à l'heure ; il s'était mué en une bête tapie dans l'ombre, plus lente, plus vicieuse.

Il se tourna vers moi. Ses yeux bleus, d'ordinaire si perçants, étaient assombris par une faim qui me fit chanceler intérieurement. Sans un mot, il se détacha et passa à

l'arrière, dans cet espace confiné où le lit occupait presque toute la place. Le van tangua légèrement sous son poids de prédateur.

— Viens, ordonna-t-il simplement.

Je me glissai entre les sièges, le rejoignant dans la pénombre de la cellule de vie. L'éclairage tamisé, un ruban de LED ambrées dissimulé sous les placards en bois sombre, dessinait des paysages mouvants sur sa peau tatouée. Ici, l'odeur changeait. C'était un mélange de cuir, de tabac froid, d'huile essentielle de cèdre et cette fragrance animale, unique, qui n'appartenait qu'à lui.

Marc s'assit sur le rebord du matelas, les jambes écartées, m'invitant d'un regard à prendre place entre ses genoux. Je m'exécutai, agenouillée sur le plancher de bois, ma tête arrivant juste au niveau de son torse imposant. À cette distance, je pouvais compter les battements de sa carotide. Je pouvais voir la sueur perler à la lisière de ses cheveux sombres.

— On va prendre notre temps, Manon, dit-il en posant ses mains sur mes épaules. Je veux voir chaque morceau de toi. Je veux savoir où tu as mal, et où tu veux que j'appuie pour que tu oublies.

Ses pouces commencèrent à masser mes trapèzes avec une force contrôlée, une domination tranquille qui me fit basculer la tête en arrière dans un soupir de soulagement. Mes yeux se fermèrent. Les larmes que je retenais depuis Lyon menaçaient de déborder, non pas de tristesse, mais de cette surcharge émotionnelle que seul un contact aussi brut pouvait déclencher.

— Regarde-moi, exigea-t-il.

J'ouvris les yeux. Il avait commencé à déboutonner sa chemise en jean, révélant centimètre par centimètre l'encre noire qui recouvrait son buste. Des motifs

géométriques, des boussoles brisées, des noms que je ne savais pas lire. Sa poitrine était large, puissante, parsemée d'un duvet sombre qui s'engouffrait sous la ceinture de son pantalon.

— Touche-moi, dit-il, sa voix s'éraillant.

Mes mains, encore hésitantes, se posèrent sur ses pectoraux. La chaleur de sa chair fut un choc électrique. Je fis glisser mes paumes sur les reliefs de ses muscles, sentant la dureté de son corps de travailleur, la force brute mise en cage par sa volonté. Mes doigts s'attardèrent sur une cicatrice qui barrait son flanc gauche, un sillon de peau lisse et blanche. Je la baisai, déposant mes lèvres avec une dévotion presque religieuse sur cette trace de souffrance passée.

Il eut un grognement sourd, une vibration qui remonta jusque dans ma mâchoire. Ses mains quittèrent mes épaules pour s'enfouir dans mes cheveux, tirant légèrement ma tête en arrière pour m'obliger à lever le visage vers lui.

— Tu es tellement belle dans cette lumière de merde, Manon. On dirait un ange qui s'est crashé dans mon enfer.

Il approcha son visage du mien, si près que je pouvais sentir son souffle chaud sur mes lèvres. Mais il ne m'embrassa pas. Il se contenta de me flairer, le nez contre mon cou, inspirant mon odeur avec une avidité qui me fit gémir. Sa barbe de quelques jours piquait ma peau sensible, un frottement délicieux qui envoyait des décharges jusque dans mon entrejambe.

— Un an, hein ? murmura-t-il contre mon oreille, sa langue traçant un sillage de feu sur mon lobe. Un an sans qu'on te touche comme ça...

Sa main descendit le long de ma colonne vertébrale, chaque vertèbre comptée, isolée, avant de venir se plaquer fermement sur le bas de mes reins. Il me tira brusquement

contre lui, mon visage s'écrasant contre son érection qui tendait la toile épaisse de son jean. C'était une promesse massive, une menace de plaisir total qui me fit perdre le souffle.

— Je vais te démonter, Manon. Je vais te défaire pièce par pièce jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de tes voyages, de tes peurs, de ton vide. Il n'y aura plus que nous. Ici. Sur cette putain de banquette.

Le jeu des ombres sur les parois du van semblait s'intensifier, les silhouettes de nos corps s'entremêlant pour ne former qu'une masse sombre et mouvante. Je sentais mon désir monter comme une marée noire, visqueuse et irrésistible. Ma main descendit vers sa braguette, mes doigts tremblants cherchant le métal froid du zip, alors que mon regard ne lâchait pas le sien, ce bleu d'acier qui promettait autant de larmes que de jouissance.

Le voyage ne faisait que commencer, et Montélimar n'était qu'un arrêt sur la route de ma rédemption charnelle.

Le craquement du zip a déchiré le silence confiné du van comme une sentence. Mes doigts, engourdis par un mélange de froid nocturne et de brûlure interne, ont lutté une seconde avec le curseur avant de libérer la pression. L'étoffe de son jean a cédé, s'ouvrant sur la blancheur de son caleçon tendu à craquer, là où sa virilité battait, impatiente, contre la barrière de coton.

Je n'ai pas baissé les yeux tout de suite. Je voulais voir l'impact de mon geste dans son regard. Marc ne cillait pas. Ses pupilles étaient dilatées, dévorant le peu de lumière qui filtrait des lampadaires lointains de l'aire d'autoroute. Il respirait fort, un sifflement rauque qui résonnait contre les parois métalliques du véhicule.

— Tu trembles, Manon, a-t-il murmuré, sa voix n'étant plus qu'un grognement de prédateur.

— C'est pas le froid, Marc. Tu le sais.

D'un geste brusque, il a saisi mes deux poignets dans une seule de ses mains, les clouant au-dessus de ma tête contre la paroi froide. L'autre main s'est engouffrée sous mon pull, remontant le long de mes côtes avec une rudesse qui me fit cambrer le dos. Ses doigts étaient calleux, brûlants. Quand il a atteint la dentelle de mon soutien-gorge, il n'a pas cherché à l'ouvrir. Il a agrippé le tissu et l'a tiré vers le haut, libérant mes seins qui se sont offerts à l'air frais, les tétons déjà pointés, douloureux d'attente.

Il a lâché mes poignets pour saisir ma nuque, m'obligeant à basculer la tête en arrière. Sa bouche s'est abattue sur la mienne. Ce n'était pas un baiser, c'était une collision. Il y avait un goût de tabac, de café noir et de ce besoin viscéral de s'oublier. Sa langue a forcé le passage, sauvage, explorant chaque recoin de ma bouche comme s'il cherchait à y débusquer mes derniers secrets, mes dernières larmes.

Pendant qu'il me dévorait le visage, sa main redescendait. Il a enfoncé ses doigts entre le denim de mon propre jean et ma peau trempée. Il n'a pas attendu. Il a fait sauter le bouton d'un coup sec, et le son a rebondi contre le sol en linoléum. Je sentais le métal de sa boucle de ceinture griffer mon ventre alors qu'il se frottait contre moi, cherchant un contact plus direct, plus brutal.

— Je sens ton cœur, Manon. Il cogne comme un animal en cage. Tu veux que je t'ouvre la porte ?

Il n'a pas attendu de réponse. Il a fait glisser mon jean et ma culotte d'un même mouvement impitoyable, me laissant nue du bas du corps, les jambes vacillantes sur le matelas étroit. La sensation de l'air sur mon intimité totalement exposée, offerte à ses yeux sombres, m'a arraché un gémissement de honte et de désir mêlés.

Marc a reculé d'un pas, juste assez pour se libérer totalement de ses propres vêtements. Je l'ai regardé faire, fascinée par la puissance de ses épaules, la cicatrice qui barrait son flanc, et cette érection massive, sombre, veinée, qui pointait vers moi comme une arme chargée. Il était magnifique de brutalité.

Il s'est mis à genoux entre mes jambes, les écartant avec une autorité qui ne souffrait aucune résistance. Ses mains ont agrippé mes cuisses, s'enfonçant dans la chair tendre, me tirant vers le bord de la banquette pour me placer exactement là où il le voulait.

— Regarde-moi, a-t-il ordonné.

Je me suis exécutée, le souffle court, les lèvres entrouvertes. Il a approché son visage de mon entrejambe. Je sentais son souffle chaud sur mes lèvres intérieures, une caresse thermique qui me fit frissonner de la tête aux pieds. Ses doigts ont écarté mes plis, révélant mon humidité qui brillait comme du nectar sous les ombres mouvantes.

— Tu es trempée... Tu ne penses plus à rien d'autre, hein ? Ni à ce que tu as laissé derrière, ni à l'endroit où tu vas. Juste à ça. À ce que je vais te faire.

Il a passé sa langue, lentement, de bas en haut. Un long coup de pinceau brûlant qui a fait basculer mon monde. J'ai jeté ma tête en arrière, mes doigts s'accrochant désespérément aux rebords de la banquette, mes ongles griffant le cuir synthétique.

— Marc... s'il te plaît...

— Quoi ? "S'il te plaît" quoi ? Dis-le, Manon. Hurle-le si tu veux, il n'y a personne pour nous entendre ici. Juste le vent et les camions qui passent.

Il a recommencé, plus vigoureusement cette fois, aspirant mon clitoris entre ses lèvres, le malaxant avec une précision de bourreau. Une décharge électrique a

traversé ma colonne vertébrale, faisant tressauter mes hanches malgré moi. Je me liquéfiais. Le jus de mon désir coulait sur son menton, sur ses doigts qui travaillaient maintenant en profondeur, s'enfonçant en moi, deux doigts, puis trois, imitant le mouvement de va-et-vient qu'il allait bientôt m'imposer.

Le son de la succion, le bruit mouillé de ses doigts qui fouillaient mes entrailles, l'odeur de mon propre sexe mêlée à la sienne... tout devenait trop intense. Je sentais la première vague de l'orgasme monter, une pression insupportable dans le bas de mon ventre.

Mais Marc m'a soudainement lâchée. Il s'est redressé, me laissant haletante, les jambes grandes ouvertes, le corps secoué de spasmes inachevés. Son visage était à quelques centimètres du mien, ses yeux brûlant d'une lueur cruelle.

— Pas encore, a-t-il soufflé, sa main saisissant fermement son sexe pour le guider contre mon ouverture déjà béante. Je veux que tu sentes chaque millimètre. Je veux que tu sois consciente de chaque seconde où je vais te posséder.

Il a appuyé le gland contre moi, testant ma résistance, s'enfonçant d'un petit pouce, juste assez pour que je sente la tête massive écarter mes parois. La douleur délicieuse de l'étirement m'a fait monter les larmes aux yeux.

— Prends-moi, Marc... démonte-moi, putain, j'en ai besoin...

Il a souri, un sourire sombre, dépourvu de tendresse, et a commencé sa lente progression, centimètre par centimètre, forçant le passage dans ma chair étroite qui semblait vouloir se refermer sur lui tout en l'aspirant. Le van a gémi sur ses suspensions sous notre poids combiné, un écho mécanique à ma propre agonie de plaisir.

On n'était plus à Montélimar. On n'était plus nulle part. Juste deux ombres qui se

déchiraient dans l'obscurité d'un parking désert. Sa main est remontée pour se refermer sur ma gorge, pas pour m'étouffer, mais pour ancrer ma réalité à la sienne.

— Respire, Manon. Parce que je ne vais pas m'arrêter tant que tu n'auras pas oublié ton propre nom.

Et il a poussé plus fort, s'enfonçant jusqu'à la garde, nous soudant l'un à l'autre dans un craquement de draps et un cri étouffé contre son épaule.

Le poids de son corps m'écrase contre le matelas étroit du van, et chaque millimètre de ma peau semble hurler sous le contact de la sienne, brûlante et moite. Marc est ancré en moi, une présence massive, presque insupportable, qui comble un vide que je pensais sans fond. Sa main, toujours serrée sur ma gorge, exerce une pression constante, juste assez pour que le sang batte à mes tempes, juste assez pour que je ne puisse plus penser à rien d'autre qu'à l'air qui me manque et à l'homme qui me possède.

— Regarde-moi, Manon, grogne-t-il contre mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un râle sourd.

J'ouvre les yeux, mais tout n'est qu'ombres et éclairs de lune filtrant par les vitres entrouvertes. Je cherche son regard dans le noir, et quand je le trouve, j'y vois une sauvagerie qui m'épouvante autant qu'elle me sublime. Il commence à bouger. Ce n'est pas le rythme lent et exploratoire d'il y a quelques minutes. C'est une attaque.

Il se retire presque entièrement, me laissant dans un état de manque atroce, avant de s'enfoncer de nouveau, d'un coup de rein violent qui me soulève du matelas. Le choc est tel que mon dos se cambre, mes doigts s'enfonçant désespérément dans les muscles saillants de ses épaules. Un cri rauque s'échappe de ma gorge, étouffé par le bruit de nos chairs qui s'entrechoquent.

Clac. Clac. Clac.

Le bruit est obscène, rythmé par le grincement des suspensions du van qui semble vouloir se disloquer sous l'assaut. La sueur perle sur son front et vient s'écraser sur ma poitrine, se mélangeant à mes propres larmes. Je sens chaque veine de son sexe, chaque battement de son sang à l'intérieur de moi. C'est trop. C'est trop grand, trop dur, trop réel. Il me laboure, cherchant à atteindre ce point de rupture où la douleur et le plaisir ne forment plus qu'une seule et même agonie.

— Marc... s'il te plaît... je bafouille, la tête renversée en arrière, mes cheveux s'étalant sur le drap froissé.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? tonne-t-il en accélérant encore la cadence.

Il ne me laisse pas répondre. Il lâche ma gorge pour saisir mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des griffes, et il me bascule. En un mouvement fluide et brutal, je me retrouve à quatre pattes, les fesses offertes, le visage écrasé contre l'oreiller qui sent l'huile de moteur et le tabac froid.

Il ne perd pas une seconde. Il se cale derrière moi et pénètre de nouveau, frappant mon col avec une précision chirurgicale. Je sens mon ventre se nouer, mes parois se contracter désespérément autour de lui, essayant de retenir ce qui me déchire. L'odeur de notre sexe, ce mélange de musc, de sueur et de fluides, emplit l'espace confiné, devenant presque asphyxiante.

Je suis une bête. Il est un prédateur. Il n'y a plus de place pour la romance de Montélimar, plus de place pour les regrets ou les souvenirs de ce qu'on a été. Il n'y a que cette poussée incessante, ce va-et-vient de piston qui me vide de toute volonté. Ma vue se brouille. Je sens la chaleur monter du bas de mon ventre, une vague de fond qui menace de tout emporter sur son passage.

— Je vais te briser, Manon... murmure-t-il, sa respiration devenant saccadée, hachée par l'effort. Je vais te sortir de ta peau.

Il ramène une de mes jambes vers l'arrière pour s'ouvrir un passage encore plus profond, m'ouvrant en deux, m'exposant totalement. Sa main redescend entre mes cuisses, ses doigts agiles et cruels venant frotter mon clitoris déjà gorgé de sang, alors qu'il continue de me marteler sans relâche. La double sensation est insoutenable. Mon corps se tend comme une corde de piano prête à lâcher.

Je commence à jouir. C'est une explosion noire, un spasme qui part de mes hanches et irradie jusqu'au bout de mes doigts. Je hurle dans l'oreiller, mes muscles vaginaux se refermant sur lui dans une série de contractions électriques, aspirantes. Marc lâche un juron, un cri d'animal blessé, et donne trois derniers coups de rein, désespérés, avant de se figer.

Je sens le jet brûlant de sa semence frapper le fond de mes entrailles, encore et encore, un flot continu qui semble ne jamais vouloir s'arrêter. Il s'effondre sur moi, son poids m'écrasant contre le matelas, son souffle chaud brûlant ma nuque.

Le silence revient dans le van, seulement troublé par nos respirations erratiques et le cliquetis du moteur qui refroidit quelque part sous nous. Je sens le liquide chaud couler le long de mes cuisses, une trace tangible de notre naufrage. L'humidité est partout. La sueur nous colle l'un à l'autre, soudant nos peaux dans un adieu silencieux.

Marc ne bouge pas. Il reste en moi, son sexe dégonflant lentement, mais sa présence restant tout aussi pesante. Ma joue est trempée de larmes que je n'essaie même plus de cacher. Ce n'était pas de l'amour. C'était une exécution. Il a tenu sa promesse : je ne sais plus qui je suis, je ne sais plus où je vais.

Il finit par se retirer avec un bruit de suction qui me fait frissonner de dégoût et de désir résiduel. Il se rassoit sur le bord de la banquette, le dos tourné, ses muscles

encore contractés sous l'effet de l'adrénaline. Il ne me regarde pas. Il ramasse son jean, cherche ses clopes.

— On repart dans dix minutes, dit-il d'une voix blanche, dénuée de toute émotion.

Je reste là, nue et tremblante dans l'obscurité, l'odeur de son foutre collée à ma peau, réalisant avec une horreur délicate que je ramperais jusqu'à lui pour qu'il recommence. Le jeu des ombres était fini. La réalité, elle, commençait à peine à saigner.

Chapitre 7

Vitesse et Frissons

Le vrombissement du moteur diesel s'est infiltré dans mes os, remplaçant les derniers échos de mes gémissements. Marc n'avait pas menti. Dix minutes plus tard, le van dévorait déjà le bitume de l'A7, direction le sud, laissant derrière nous l'aire de repos lugubre où nous nous étions perdus l'un dans l'autre.

Je suis assise sur le siège passager, mes jambes repliées contre ma poitrine, enveloppée dans un sweat trop grand qui sent le tabac froid et son odeur à lui, cette fragrance musquée, boisée, qui me monte à la gorge comme un sanglot. Ma peau me brûle. Entre mes cuisses, la sensation de lui est encore là, une pesanteur moite, le rappel liquide de son invasion. Je me sens vide, et pourtant, mon sang cogne contre mes tempes avec une violence que même un an de solitude au bout du monde n'avait pas réussi à éteindre.

Le tableau de bord projette une lueur verdâtre sur son profil de pierre. Ses mains, ces mains qui m'ont malmenée et soutenue avec une fureur désespérée il y a un instant, sont maintenant soudées au volant, les articulations blanchies par la force de sa prise. Il fixe la ligne blanche, imperturbable. 110, 120, 130 km/h. Le van tremble sous la vitesse, une carcasse de métal hurlante lancée dans la nuit.

— Tu devrais dormir, finit-il par lâcher sans détourner les yeux. La route est longue jusqu'à Perpignan.

Sa voix est un râle sourd qui me fait frissonner jusqu'à l'aîne. Dormir ? Comment pourrait-il croire que mon corps peut s'éteindre après le carnage émotionnel qu'il vient de provoquer ? Je tourne la tête vers lui. La solitude qui émane de lui est

presque palpable, une aura sombre qui m'attire autant qu'elle me terrifie. Je ne suis pas une simple passagère. Je suis une épave qui a trouvé son port dans une tempête, et je refuse d'être mise à quai.

— Je n'ai pas sommeil, Marc.

Je décroise mes jambes lentement. Le tissu du sweat glisse sur mes cuisses nues. Je n'ai pas remis de culotte. L'air frais de la climatisation vient lécher mon intimité encore gonflée, provoquant une décharge électrique qui me fait cambrer le dos. Je veux qu'il le sente. Je veux qu'il sache que le feu qu'il a allumé n'est pas une simple étincelle, c'est un incendie de forêt.

Le silence retombe, lourd, seulement brisé par le sifflement du vent contre les rétroviseurs. Je le regarde changer de vitesse, le mouvement fluide de son bras, les muscles de son avant-bras tatoué qui se bandent sous sa chemise de flanelle déboutonnée. Je me souviens de la force de ses doigts dans mes cheveux, de la manière dont il m'a forcée à le regarder dans les yeux au moment où il me brisait.

Une pulsion sauvage, animale, s'empare de moi. L'abstinence n'est pas partie, elle s'est transformée en une faim dévorante, une addiction instantanée à cet homme dont je ne sais rien.

Je détache ma ceinture. Le clic métallique résonne comme un coup de feu dans l'habitacle exigu. Marc jette un coup d'œil furtif sur le côté, ses sourcils se froncent, une lueur d'avertissement dans ses yeux bleus.

— Remets ça, Manon. On roule vite.

— Et alors ? On n'a pas peur de la vitesse, si ?

Je me lève, ou plutôt je me glisse hors de mon siège, me tenant aux poignées de

maintien pour ne pas basculer alors que le van négocie une courbe. L'espace entre les deux sièges avant est étroit, encombré par le levier de vitesse et le frein à main, mais je m'en moque. Je veux rompre cette distance glaciale qu'il essaie de réinstaller.

Je m'approche de lui, mes genoux frôlant le plastique de la console centrale. L'odeur de l'asphalte et de la nuit s'immisce par les conduits d'aération, se mélangeant à l'électricité statique entre nous. Je pose ma main sur sa cuisse, juste au-dessus du genou. Son jean est rêche, mais en dessous, je sens la tension du muscle, dur comme de l'acier.

Il ne retire pas sa jambe, mais sa mâchoire se contracte si fort que je vois un muscle sauter sur sa tempe.

— Manon, assieds-toi. C'est dangereux.

— C'est ça qui te plaît, non ? Le danger ?

Ma main remonte lentement, centimètre par centimètre, vers la source de ma fascination. Je sens la chaleur qui émane de son entrejambe, une promesse de chaos. Je veux voir ce masque de conducteur imperturbable se fissurer. Je veux qu'il perde le contrôle de ce véhicule, de lui-même, de nous.

Je plonge mes doigts dans l'ouverture de sa braguette, mes ongles griffant doucement le tissu. Je l'entends inspirer brusquement par le nez, un son sifflant, presque un grognement. Ses mains se serrent encore plus sur le volant, ses jointures sont maintenant d'un blanc spectral.

— Putain, Manon... murmure-t-il, et cette fois, il n'y a plus de froideur dans sa voix. Juste une promesse de désastre.

Le van fait une embardée légère alors que je trouve ce que je cherche. Il est déjà dur,

une barre de fer impatiente qui palpète sous mes doigts. Ma propre humidité redouble, je sens une goutte chaude perler et glisser le long de ma cuisse. La vitesse, les vibrations du moteur entre mes jambes, le risque d'un accident à 130 km/h... tout cela se mélange en un cocktail explosif qui me fait perdre la tête.

Je me penche vers lui, mon souffle court venant lécher son oreille.

— Conduis, Marc. Ne t'arrête surtout pas. Je veux voir si tu es capable de rester sur la route pendant que je te détruis.

Je saisis son sexe à pleine main, sa peau est brûlante, parcourue de veines saillantes qui battent au rythme de son cœur affolé. Je commence un mouvement lent, de haut en bas, sentant le gland humide de désir frotter contre ma paume. Un gémissement étouffé s'échappe de sa gorge, un son de bête blessée, alors que ses yeux se fixent désespérément sur l'horizon sombre de l'autoroute.

Le voyage ne faisait que commencer, et déjà, nous étions en train de brûler.

Le grondement du moteur s'engouffre dans l'habitacle, une vibration sourde qui remonte de l'asphalte jusque dans mes entrailles. Je sens le cuir du siège m'irriter les cuisses alors que je me décale, me glissant à moitié sur la console centrale, faisant fi de la ceinture qui me cisaille la poitrine. L'habitacle est saturé d'une odeur de cuir chaud, de tabac froid et de ce musc mâle, âcre et entêtant, qui émane de la peau de Marc.

Ma main ne le lâche pas. Au contraire, je resserre ma prise. Ses veines battent contre ma paume, un rythme effréné, sauvage. Je sens la goutte de cyprine qui a glissé le long de ma jambe s'écraser sur le tapis de sol, mais je m'en fiche. Tout ce qui compte, c'est ce morceau d'acier charnu que je malmène.

— Regarde-moi, Marc, murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un croassement

érotique. Regarde ce que tu me fais.

Il jette un regard furtif vers moi, ses pupilles sont tellement dilatées qu'elles dévorent l'iris. Ses mains, crispées sur le volant à s'en blanchir les phalanges, luttent contre les embardées du véhicule. L'aiguille du compteur oscille entre 130 et 140. Chaque virage de l'autoroute est une menace, chaque dépassement d'un camion est une roulette russe. Et c'est précisément ce qui me fait mouiller à grandes eaux.

Je descends ma fermeture éclair dans un bruit sec. Le froid de l'habitacle frappe ma fente déjà brûlante. Je ne porte rien en dessous, je voulais qu'il le sache, je voulais qu'il le sente. Je prends sa main droite, celle qui n'est pas soudée au volant, et je la guide de force vers mon entrejambe.

— Touche, Marc. Sens comme je suis prête à exploser.

Il laisse échapper un juron, un « bordel » rauque, alors que ses doigts plongent dans mon intimité. Il ne fait pas dans la dentelle. Il enfonce deux doigts d'un coup, trouvant mon humidité débordante, mon clitoris gonflé qui ne demande qu'à être broyé. Il conduit d'une main, le regard fixé sur les lignes blanches qui défilent à une vitesse folle, tandis que de l'autre, il me laboure avec une sauvagerie désespérée.

Le contraste est insoutenable : la précision nécessaire pour ne pas nous envoyer dans le décor et la bestialité de ses doigts qui entrent et sortent de moi, cherchant mon point G avec une rage de possédé.

— Tu vas nous tuer, Manon... souffle-t-il, les dents serrées.

— Alors meurs en moi, Marc. Meurs en me baisant.

Je ne peux plus rester simplement assise. Je me laisse glisser sur le plancher, entre ses jambes, ma tête frôlant le levier de vitesse. L'espace est exigü, étouffant. Je sens la

chaleur qui se dégage de son entrejambe, une fournaise. Son sexe, libéré de toute entrave, se dresse fièrement devant mon visage, oscillant au rythme des soubresauts de la voiture. Le gland est sombre, luisant de ce liquide séminal qui perle déjà, annonciateur du déluge.

Je ne demande pas la permission. J'ouvre grand la bouche et je l'engloutis d'un coup.

Le gémissement qu'il pousse me fait vibrer jusque dans le crâne. C'est un cri de douleur et de plaisir pur, le cri d'un homme qui abandonne toute dignité au profit de ses instincts les plus bas. Ma langue s'enroule autour de la base, je sens chaque relief, chaque pulsation. Je l'aspire avec une force qui le fait décoller de son siège, ses fesses se soulevant alors qu'il essaie de maintenir la trajectoire de la berline.

Le goût est fort, métallique, divin. Je joue avec mes dents sur le frein de son gland, provoquant des spasmes incontrôlables dans ses cuisses. Ses muscles sont tendus comme des câbles d'acier. Sous mes doigts, je sens ses testicules se contracter, remonter, prêtes à libérer la charge.

— Manon... arrête... je ne vois plus rien... la route...

Sa voix est un sifflement agonisant. Mais il ne retire pas son sexe de ma bouche. Au contraire, sa main gauche quitte le volant une fraction de seconde pour venir s'enfoncer dans mes cheveux, me forçant à prendre tout le membre, me faisant m'étouffer presque, mon nez écrasé contre son pubis trempé de sueur.

La voiture dévie légèrement vers la bande d'arrêt d'urgence, les pneus mordent les rainures de sécurité dans un vrombissement sinistre qui secoue tout l'habitacle.

Vraoumm-vraoumm-vraoumm. Le choc me projette contre ses genoux, mais je ne lâche pas. Je redouble d'ardeur, ma main droite remontant pour triturer mes propres seins, mes tétons durs comme de la pierre sous mon chemisier fin.

— Ne ralentis pas, Marc ! Accélère ! je hurle entre deux succions, mes yeux levés vers lui, le défiant de perdre le contrôle.

Il donne un coup de volant violent pour nous remettre au centre de la voie, ses yeux injectés de sang. Il est au bord de l'abîme. Je vois la sueur perler sur son front, couler le long de ses tempes. Il n'est plus l'homme d'affaires calme, il n'est plus le conducteur aguerri. Il n'est plus qu'un mâle en rut, piégé dans une cage de métal lancée à toute allure, dont je suis la seule gardienne.

Je retire ma bouche un instant, juste assez pour voir le filet de salive qui nous relie, brillant sous les lumières orangées des lampadaires qui défilent. Je saisis sa verge à deux mains et je commence un mouvement de va-et-vient frénétique, mon pouce écrasant le méat d'où s'écoule un jus de désir de plus en plus épais.

— Je sens ton cœur battre jusque dans ta queue, Marc. Tu as peur ? Ou tu as juste trop envie de me recouvrir de ton foutre ?

Il ne répond pas. Il ne peut plus. Son souffle est une succession de râles saccadés. Devant nous, les feux rouges d'une file de voitures se rapprochent dangereusement. On arrive sur une zone de travaux, le bitume devient irrégulier, la voiture saute, nous projetant l'un contre l'autre. Chaque choc est une pénétration simulée, chaque secousse nous rapproche de l'irréparable.

Ma main s'accélère encore. Je sens que c'est là. La tension est si forte qu'elle en devient douloureuse. Mon propre sexe me lance, une faim dévorante qui me tord le ventre. Je veux qu'il craque. Je veux qu'il oublie le monde, la route, la mort, pour ne voir que mon plaisir et le sien se fracasser l'un contre l'autre.

— Manon, je vais... je vais...

Ses doigts se crispent à nouveau sur le cuir du volant, les jointures prêtes à percer la

peau. Son pied s'enfonce sur l'accélérateur par réflexe. 150 km/h. L'habitacle tremble. Le danger est là, palpable, excitant comme une drogue dure.

Je sais qu'il est à une caresse de l'explosion. Et je n'ai pas l'intention de m'arrêter là. Il faut que ce soit plus sale, plus violent.

Je remonte sur le siège passager, mes genoux de chaque côté du levier de vitesse, exposant ma nudité totale à la lueur des cadrans du tableau de bord. Je prends son visage entre mes mains mouillées, l'obligeant à me regarder alors qu'il essaie de négocier une courbe.

— Regarde-moi quand tu viens, Marc. Regarde la femme que tu es en train de détruire.

Mes pouces écrasent ses pommettes, je sens l'os sous la peau, je sens l'orage qui gronde dans ses veines. Ses yeux sont des puits de pétrole en feu, fixés sur les miens alors que l'aiguille du compteur frissonne au-delà des 160. Le vent hurle contre les vitres comme une bête qu'on égorge. Marc ne regarde plus la route. Il ne regarde que moi, l'épave magnifique qu'il a contribué à créer, celle qui l'entraîne aujourd'hui dans sa chute.

— Détruis-moi, Marc. Maintenant.

Ma voix est un râle, étranglée par l'humidité qui s'accumule entre mes cuisses, par cette chaleur poisseuse qui me dévore. Je lâche son visage pour descendre, glissant mon corps contre le cuir brûlant du siège, mes seins frottant contre le revers de sa veste ouverte. Je me laisse glisser dans l'étroit passage entre nos deux sièges, là où le levier de vitesse palpite sous ma main comme un prolongement de son propre sexe.

Je sens l'odeur de Marc : un mélange sauvage de tabac froid, de parfum de luxe et cette fragrance musquée, animale, qui émane de son entrejambe. Mes doigts

tremblent alors que je défais la boucle de sa ceinture dans un cliquetis métallique qui résonne comme un coup de feu dans l'habitacle clos. La braguette cède, libérant sa virilité déjà gorgée de sang, sombre et battante.

Je le saisis à pleine main. Il est brûlant, une colonne de marbre vivant qui tressaille sous mon étreinte. Marc lâche un gémissement qui se perd dans le rugissement du moteur. Son pied s'écrase encore plus fort sur l'accélérateur. La voiture fait une embardée sur la gauche, mordant la ligne blanche, mais il ne redresse pas. Il s'en fout. On va peut-être crever contre une rambarde de sécurité, mais on crèvera dans un rôle de plaisir.

— Putain, Manon... tu vas nous tuer... souffle-t-il, la tête renversée contre l'appuie-tête, les dents serrées à s'en briser la mâchoire.

— Alors meurs en moi, murmure-je avant de l'engloutir.

Ma bouche se referme sur lui, chaude, avide, impitoyable. Je veux sentir chaque veine, chaque battement, chaque parcelle de sa fureur. Ma langue travaille le gland avec une frénésie désespérée, mes lèvres aspirant sa chair comme si ma vie en dépendait. Le contraste entre la fraîcheur de l'habitacle et la fournaise de son sexe me fait perdre la tête.

Marc lâche le volant d'une main pour empoigner mes cheveux. Il ne me caresse pas. Il me possède. Ses doigts se plantent dans mon cuir chevelu, me forçant à descendre plus profond, à m'étouffer presque avec son désir. Il guide mes mouvements avec une brutalité qui m'arrache des larmes. Je sens le goût du sel sur mes joues, mêlé à l'odeur de son excitation.

Le danger ajoute une couche de perversion insoutenable. À chaque virage, mon corps bascule contre ses jambes, ma gorge se serre davantage. Je sens le métal froid du levier de vitesse contre mes côtes, le cuir qui grince sous mes genoux. Je lève les

yeux vers lui tout en continuant mon va-et-vient rythmé, obscène. Marc a les yeux clos, le visage déformé par une extase qui ressemble à de la souffrance. Ses hanches donnent des coups saccadés, cherchant le fond de ma gorge, cherchant l'oubli.

— Je craque, Manon... je craque ! hurle-t-il au-dessus du vacarme de la vitesse.

Il reprend le volant d'une main ferme pour éviter un camion qui surgit dans la nuit, mais l'autre main reste soudée à ma nuque. Ses doigts se crispent, m'enfonçant sur lui. Je sens son corps se tendre comme un arc. L'habitacle est saturé d'électricité, de sueur et de cette tension érotique qui a fini par rompre.

C'est une explosion.

Je le sens se cabrer, son cri se perdant dans un déchirement sourd. Le jet brûlant de sa semence frappe le fond de ma gorge, une, deux, trois fois. C'est épais, salé, une coulée de vie pure qui m'inonde. Je ne recule pas. Je bois son agonie, je déglutis sa puissance, mes mains enserrant ses cuisses contractées jusqu'à la douleur. Son foutre s'écoule aussi sur mes lèvres, sur mon menton, marquant ma peau comme un stigmaté de notre déchéance.

Il tremble de tous ses membres. La voiture ralentit progressivement alors qu'il lâche la pression sur l'accélérateur. 120... 100... 80... Le silence retombe brutalement sur nous, seulement troublé par nos respirations hachées, animales.

Je me redresse lentement, essuyant d'un revers de main la traînée de fluide qui brille sur mon visage à la lueur des lampadaires qui défilent. Marc regarde droit devant lui, les mains pendantes sur le volant, les yeux humides. On dirait qu'il vient de revenir d'entre les morts.

Je me réinstalle sur mon siège, nue, vulnérable et pourtant triomphante dans ma ruine. Ma propre jouissance me submerge alors, un spasme violent qui me fait cambrer le

dos, le sexe encore vibrant de l'écho de sa décharge. Je ferme les yeux, laissant mes doigts finir ce qu'il a commencé, me perdant dans les derniers frissons de ce carnage sensuel.

Marc finit par ranger la voiture sur la bande d'arrêt d'urgence. Le moteur tourne encore, un ronronnement fatigué. Il se tourne vers moi, son visage est une ruine de culpabilité et de désir inassouvi. Il tend une main tremblante vers ma joue, essuyant une dernière goutte de son foutre qui perle au coin de ma bouche.

— On est allés trop loin, Manon, murmure-t-il, la voix brisée.

— Il n'y a jamais assez loin pour nous, Marc. Tu le sais.

Il ne répond pas. Il me tire contre lui, m'écrasant contre son torse, sa veste encore imprégnée de l'odeur de notre péché. Je pleure contre son cou, des larmes de soulagement et de haine, alors que le néon d'un panneau publicitaire éclaire par intermittence notre étreinte désespérée sur le bord de l'autoroute.

Le chapitre se ferme sur le bruit du moteur qui s'éteint enfin, nous laissant seuls dans le noir, deux naufragés accrochés l'un à l'autre dans l'épave de leur propre passion.

Chapitre 8

Troisième Vague : La Tempête

Le ciel au-dessus de Nîmes s'est effondré d'un coup, comme si les nuages ne pouvaient plus supporter le poids de notre propre tension. Les premières gouttes ont frappé le toit en tôle du van avec la violence de projectiles. *Tac. Tac-tac.* Puis, un déluge. Un rideau d'eau opaque qui nous isole du reste du monde, nous enfermant dans cette boîte de métal de quelques mètres carrés, saturée d'une électricité statique à nous faire dresser les poils sur les bras.

Marc a coupé le contact. Le silence qui a suivi n'était pas paisible ; il était lourd, poisseux, chargé du sel de mes larmes et de l'odeur musquée de notre précédente étreinte sur le bord de la route. Je suis assise sur le siège passager, mes jambes nues repliées contre ma poitrine, encore tremblante. Je sens mon propre sexe, à vif, battre contre mes cuisses. Une année d'abstinence ne se soigne pas en une seule convulsion. Ce que je ressens, c'est une famine, une érosion interne que seul le poids massif de cet homme pourra combler.

Il ne bouge pas. Ses mains, larges et calleuses, sont encore crispées sur le volant. Je fixe ses avant-bras, les veines saillantes sous les tatouages sombres qui racontent ses propres deuils. Il dégage une chaleur de moteur de camion, une aura de brute brisée qui me donne envie de hurler et de me soumettre tout à la fois.

— Marc, je murmure.

Le bruit de la pluie sur le toit devient un battement de tambour hypnotique. C'est un cocon sonore. On pourrait mourir ici, personne ne nous trouverait avant des jours.

Il tourne lentement la tête vers moi. Ses yeux bleus sont des gouffres. Il n'y a plus de place pour la culpabilité de tout à l'heure, juste une reconnaissance animale, sauvage. Il voit l'état de ma lèvre inférieure que je mords jusqu'au sang, il voit mes pupilles dilatées par le manque.

— Tu as encore faim, Manon, décrète-t-il d'une voix rauque, presque une menace.

— J'ai la dalle, Marc. J'ai l'impression que si tu ne me touches pas maintenant, je vais m'effondrer de l'intérieur.

Sans quitter mon regard, il détache sa ceinture. Le clic métallique résonne comme le départ d'une exécution. Il bascule vers l'arrière, dans l'espace de vie exigü du van, sur le matelas de fortune qu'il a aménagé. Il ne m'appelle pas. Il sait que je vais suivre. Je rampe entre les deux sièges, mes genoux cognant contre le plastique froid, puis je bascule dans la pénombre de la cellule arrière. L'air est ici plus dense, chargé de l'odeur du cuir, de la poussière des routes et de sa propre sueur, une fragrance d'homme, de vrai, qui m'assomme.

Il est assis, adossé à la paroi, une jambe repliée, l'autre allongée. Sa carrure de 190 cm occupe tout l'espace. Je me sens petite, fragile, une proie consentante. Je me jette à genoux entre ses jambes.

— Regarde-moi, me lâche-t-il en me saisissant les cheveux.

Il tire ma tête en arrière, m'obligeant à exposer ma gorge. Sa main est immense, elle entoure presque entièrement mon cou. Je sens son pouls, ou peut-être est-ce le mien, je ne sais plus. Je ne suis plus qu'un nerf à vif. Mes mains se posent sur ses cuisses, le jean est rêche sous mes doigts, et je sens sous le tissu la rigidité de sa queue qui ne demande qu'à déchirer le reste de sa retenue.

— Je n'ai pas de tendresse à te donner, Manon. Juste ça.

— Je ne veux pas de tendresse, je crache entre mes dents. Je veux sentir que j'existe. Je veux que tu m'écrases.

Je déchire les boutons de sa chemise dans une rage soudaine. Je veux voir sa peau, je veux voir ses muscles. Quand le tissu cède, je plaque mes mains à plat sur son torse large, les poils drus me piquent les paumes. C'est une décharge électrique. Je descends mon visage, je lèche son sternum, je goûte le sel de sa peau, l'amertume du désir. Mes mains descendent vers sa braguette, mes doigts tremblent d'une impatience malade. Je déboutonne son jean avec une lenteur de suppliciée, mes ongles griffant le métal.

Quand je le libère enfin, son sexe jaillit, sombre, veineux, déjà gorgé de sang et d'une fureur contenue. C'est une arme. Je le saisis à pleine main, mon pouce glissant sur le gland déjà humide. Le gémissement qui s'échappe de la gorge de Marc est un grognement de bête blessée.

— Putain, Manon...

Il me repousse brusquement, me jetant sur le dos sur le matelas étroit. Le choc me coupe le souffle, mais la douleur est un plaisir. Il se jette sur moi, son poids m'étouffe, m'immobilise. Sa bouche s'écrase sur la mienne, un baiser qui n'a rien d'une caresse. C'est une invasion. Sa langue cherche la mienne, la domine, alors que ses mains remontent mon tee-shirt, ses doigts s'enfonçant dans mes côtes.

Dehors, la tempête redouble de violence. L'eau ruisselle contre les vitres teintées, créant un flou artistique sur notre déchéance. Je sens ses mains descendre, arrachant mon culotte d'un geste sec, sans fioritures. Il ne me demande pas si je suis prête. Il sait que je coule, que je suis une flaque de désir brûlant. Ses doigts s'enfoncent en moi, deux, puis trois, explorant ma fente trempée avec une brutalité qui m'arrache un cri de pur soulagement.

— Tu es tellement prête, murmure-t-il contre mon oreille, sa barbe me griffant la peau. Tu es une putain de fontaine.

Il retire ses doigts pour les porter à sa bouche, les léchant avec une lenteur provocante, ses yeux bleus ancrés dans les miens, me mettant au défi de détourner le regard. Je ne le fais pas. Je lève les hanches, cherchant le contact, cherchant la collision. Je veux qu'il me transperce, qu'il évacue cette année de vide, cette année de rien.

— Prends-moi, Marc. Maintenant. Baise-moi jusqu'à ce que je ne sache plus mon nom.

Il se redresse sur ses genoux, sa queue battant contre son ventre. Il saisit mes chevilles et les ramène contre ses épaules, m'ouvrant en deux, m'exposant totalement à la faible lueur qui filtre à travers le pare-brise. Je me sens obscène, magnifique, dévastée. Il place la pointe de son gland à l'entrée de mon antre. Je sens la chaleur, la pression, la promesse d'un naufrage imminent.

Il ne s'enfonce pas tout de suite. Il joue avec mes nerfs, frottant sa tête contre mon clitoris gonflé, faisant monter la pression jusqu'à ce que mon bassin s'agite de spasmes incontrôlables.

— S'il te plaît... Marc... s'il te plaît.

— Supplie-moi encore, ordonne-t-il, la voix transie de pouvoir.

— Putain, Marc, défonce-moi !

Alors, il frappe. D'un seul coup de rein, massif, total. Il s'enfonce en moi jusqu'à la garde. Je sens mes tissus s'étirer, se déchirer presque sous l'assaut de sa circonférence.

Le cri qui sort de ma gorge est un mélange de souffrance et d'extase pure, une note aiguë qui se perd dans le fracas de la pluie. Je suis clouée au matelas, le souffle coupé, les yeux révulsés. Le choc est tel que les premières larmes pointent déjà au coin de mes paupières. Ce n'est pas de la tristesse. C'est le trop-plein. C'est la digue qui lâche.

Il ne s'arrête pas. Il commence ses va-et-vient, lents d'abord, profonds, cherchant à toucher le fond de mon utérus à chaque poussée. Le van tangué sur ses suspensions, un balancement rythmé par nos souffles courts.

— Tu le sens ? grogne-t-il, ses mains empoignant mes fesses pour me soulever et s'enfoncer encore plus loin. Tu sens comme tu es faite pour moi ?

Je ne peux pas répondre. Je ne suis plus qu'un amas de sensations brutes. Le son de la chair contre la chair, ce claquement humide et sourd, devient la seule musique de l'univers. À chaque coup de boutoir, je sens mon âme s'effriter un peu plus, et c'est exactement ce que je suis venue chercher. La tempête dehors n'est rien à côté de celle qu'il déchaîne en moi.

Le bruit de la pluie sur la tôle du van est devenu un grondement sourd, une nappe de bruit blanc qui nous isole du reste du monde. À l'intérieur, l'air est saturé d'une moiteur épaisse, chargée de l'odeur du vieux cuir, de la poussière du voyage et, maintenant, de ce parfum musqué, métallique, qui émane de nos corps entremêlés.

Il ne retire jamais complètement. Il reste là, tapi dans l'ombre de mes entrailles, m'écartelant avec une patience de prédateur. Chaque mouvement de ses hanches est une lame qui s'enfonce. Il ne se contente pas de me baiser ; il me laboure. Je sens le bord de son gland heurter mon col à chaque poussée, un choc électrique qui remonte jusque dans ma gorge et m'arrache des sanglots que je ne cherche même plus à étouffer.

— Regarde-moi, Manon.

Sa voix est un râle, un ordre rauque qui me force à rouvrir les paupières. Mes cils sont collés par les larmes, ma vision est brouillée, mais je vois l'éclat sombre de ses yeux. Il y a une sauvagerie dedans, une colère qui ressemble à la mienne, un besoin de détruire pour mieux reconstruire.

Ses mains quittent mes fesses pour venir s'écraser de chaque côté de ma tête, ses bras bandés comme des ressorts. Il accélère. Le rythme change. Ce n'est plus une caresse lente, c'est une exécution. Le balancement du van devient erratique, les suspensions gémissent en écho à mes propres cris. À chaque coup de boutoir, mon corps glisse sur le matelas, ma peau brûle contre le tissu rugueux, mais je m'en moque. Je veux qu'il me broie.

— Tu voulais que je m'arrête ? grogne-t-il entre ses dents serrées. Tu voulais que je te laisse tranquille avec tes démons ?

Je secoue la tête frénétiquement, mes cheveux s'étalant sur l'oreiller comme une méduse blonde. Mes mains remontent le long de ses avant-bras, mes ongles s'enfonçant dans sa chair, cherchant une prise, cherchant à lui arracher la même douleur qu'il m'inflige.

— Non... putain, non... encore...

Le mot se brise dans un hoquet. Il répond par un coup de rein si violent que mon bassin se soulève de plusieurs centimètres. Le claquement de son pubis contre le mien est un coup de tonnerre. C'est humide, c'est cru, c'est sale. Je sens ma propre cyprine, brûlante, couler le long de mes cuisses, se mélangeant à la sueur qui perle sur son torse et vient s'écraser sur mes seins.

Il se penche, écrasant sa bouche contre la mienne. Ce n'est pas un baiser de cinéma.

C'est une collision. Sa langue envahit ma bouche avec la même autorité que son sexe envahit mon ventre. Je goûte le sel, le fer, et ce goût de lui qui me rend folle. Ses dents mordent ma lèvre inférieure jusqu'au sang, et je gémiss de douleur et de reconnaissance.

Il se retire presque entièrement, laissant juste la pointe de son sexe me narguer, avant de s'enfoncer d'un coup sec, tout au fond, comme s'il cherchait à me transpercer.

— Tu es tellement serrée, gémit-il contre mon oreille, son souffle court me brûlant la peau. Tu me bouffes, Manon. Dis-le. Dis que tu as besoin de ça.

— J'ai besoin de toi... enfonce-toi... tout au fond... casse tout...

Je ne me reconnais plus. La femme polie, la femme brisée, la femme qui fuyait... tout cela a disparu. Il ne reste que cette bête en chaleur sous lui, qui écarte les jambes le plus possible pour l'accueillir, qui arque le dos pour que chaque millimètre de sa verge frotte contre mes parois déjà à vif. Ma vulve est en feu, gonflée, palpitante autour de lui. Je sens les battements de mon propre cœur jusque dans mon sexe.

Il lâche une main pour s'emparer d'une de mes cuisses, la relevant contre son flanc pour s'ouvrir un chemin encore plus direct. La position est brutale, elle m'expose totalement. Je me sens vulnérable, offerte, et c'est cette vulnérabilité qui fait déborder le vase. Les larmes redoublent, coulant dans mes oreilles, trempant mes cheveux. Ce n'est pas de la tristesse, c'est une purge. À chaque va-et-vient, il expulse un peu plus de la noirceur qui m'étouffait.

Le rythme devient frénétique. Il ne cherche plus la précision, il cherche l'impact. Ses coups sont courts, saccadés, d'une violence sourde qui me fait tressauter sur le lit. Je sens ses doigts s'enfoncer dans la chair de ma cuisse, y laissant sans doute déjà des marques mauves. Je m'en fous. Je veux qu'il me marque. Je veux porter les traces de cette nuit comme des trophées.

— Regarde ce que tu me fais faire, halète-t-il, ses yeux fixés sur l'endroit où nos corps se rejoignent, là où la peau devient rouge, là où le mélange de nos fluides brille sous la faible lueur des éclairs extérieurs. Regarde comme tu me prends tout.

Je baisse les yeux et je vois. Je vois sa verge, sombre et veinée, disparaître et réapparaître dans cette fente béante et trempée qui est la mienne. Le spectacle est obscène, magnifique. Le bruit est insoutenable : ce *slap* humide, rythmé, qui couvre presque le fracas de l'orage.

— Plus vite... s'il te plaît... ne t'arrête pas...

Ma voix n'est plus qu'un murmure étranglé. Je sens la tension monter, une électricité qui part de mon clitoris et irradie dans tout mon bas-ventre, une crampe délicieuse qui commence à crisper mes orteils. Je suis au bord du précipice, les poumons en feu, le cerveau déconnecté.

Il le sent. Il sait que je bascule. Ses yeux s'ancrent dans les miens, une promesse de destruction totale. Il ne ralentit pas. Au contraire, il donne tout ce qu'il a, ses muscles saillants sous la peau moite, chaque mouvement étant une déclaration de guerre.

— Pas encore, Manon... reste avec moi... regarde-moi souffrir avec toi...

Mais la tempête en moi est aussi forte que celle dehors, et je sens que la digue va rompre d'une seconde à l'autre, m'emportant dans un torrent de boue et d'étincelles dont je ne reviendrai peut-être jamais.

Le fracas de la pluie sur la tôle du van devient un battement de tambour de guerre, s'accordant au rythme erratique de mon cœur. Je suis écartelée, les jambes jetées par-dessus ses épaules massives, offrant chaque parcelle de mon intimité à ses assauts qui n'ont plus rien de civilisé. C'est un carnage de chair, une collision de sueur et de

désespoir. À chaque coup de boutoir, je sens le châssis du camion gémir, un écho métallique à mes propres cris que je n'essaie même plus d'étouffer.

Il plonge en moi avec une violence magnifique, cherchant à atteindre un point au-delà de mon col, là où la douleur se transforme en une lumière blanche insoutenable. Son sexe est une barre de fer brûlante qui laboure mes parois saturées de plaisir. Je suis inondée, un mélange glissant de mon propre désir et de sa sueur qui perle de son front pour s'écraser sur mes seins. Le bruit est obscène : ce *splat* spongieux, l'aspiration de l'air coincé entre nos corps, le frottement du cuir chevelu contre le matelas miteux.

— Regarde-moi, Manon ! grogne-t-il, sa voix brisée par l'effort. Ne ferme pas les yeux, putain... Regarde ce que tu me fais...

Je force mes paupières à s'ouvrir. Sa mâchoire est contractée à en rompre, ses veines saillent sur son cou comme des cordages sous tension. Il est beau dans sa déchéance, dans ce besoin animal de me posséder jusqu'à l'os. Je saisis ses poignets, mes ongles s'enfonçant dans sa peau, cherchant un ancrage alors que le sol semble se dérober sous moi.

Je sens la première décharge. Ce n'est pas une simple onde, c'est un tsunami. Mon clitoris, harcelé par le balancier incessant de son pubis contre le mien, explose littéralement. Un spasme sauvage me tord l'échine, mes hanches se soulèvent dans un arc désespéré.

— Oh dieu... maintenant... maintenant !

Je hurle son nom, et le mot se brise en un sanglot. Les vannes lâchent. Ce n'est plus seulement du plaisir, c'est une hémorragie émotionnelle. Des larmes brûlantes jaillissent de mes yeux, coulant le long de mes tempes pour se perdre dans mes cheveux trempés. Je pleure la fatigue, les non-dits, la route interminable, et cette solitude qui me rongait avant qu'il ne me déchire ainsi.

Il sent mon effondrement. Il sent mon sexe se refermer sur lui, le broyant dans des contractions convulsives qui le font basculer à son tour. Son visage se transforme en un masque d'agonie et d'extase. Il lâche un cri sourd, un rugissement qui semble sortir du plus profond de ses entrailles, et il s'enfonce une dernière fois, tout entier, avec une force qui me coupe le souffle.

Je sens le jet brûlant de sa semence frapper mon col, une invasion liquide qui me remplit jusqu'à la nausée, jusqu'à la délivrance. Il décharge en moi avec une fureur de possédé, de longs jets saccadés qui rythment ses derniers coups de reins. Chaque pulsation de son sexe à l'intérieur de moi relance mes propres spasmes, me maintenant dans cet état de choc électrique où plus rien d'autre n'existe que la sensation d'être pleine, comblée, ravagée.

Il s'effondre sur moi, son poids m'écrasant délicieusement dans le matelas. Son souffle court brûle mon cou. Le silence qui suit est assourdissant, seulement troublé par le martèlement de la pluie qui s'intensifie dehors, transformant le van en une bulle hors du temps.

Je tremble de tous mes membres, de grands frissons qui me parcourent de la tête aux pieds. Mes larmes ne s'arrêtent pas. Elles coulent, silencieuses désormais, libérant tout ce que j'avais gardé enfermé sous mon armure de femme forte. Je me sens vide, et pourtant, pour la première fois depuis des mois, je me sens entière.

Ses mains, encore tremblantes, quittent mes poignets pour venir encadrer mon visage. Il remonte un peu, ses bras le soutenant au-dessus de moi, ses yeux cherchant les miens dans la pénombre striée par les lueurs lointaines des phares sur l'autoroute. Son regard est d'une tendresse qui me fait mal, une vulnérabilité totale qui répond à la mienne.

— Tu pleures... chuchote-t-il, son pouce essuyant une traînée salée sur ma joue.

Je ne peux pas répondre. Ma gorge est nouée. Je me contente de hocher la tête, les lèvres entrouvertes, cherchant de l'air. Il ne dit rien de plus. Il n'y a pas de mots pour ce qui vient de se passer. On ne se remet pas d'une telle collision par de simples phrases.

Il se retire lentement, un glissement humide qui me laisse une sensation de vide insupportable. Je sens le liquide s'écouler entre mes cuisses, tiède et collant sur les draps froissés, témoignage de notre abandon. Sans un mot, il s'allonge à mes côtés et me tire contre lui, m'enveloppant de sa chaleur de prédateur apaisé.

Ma tête repose sur son torse, là où son cœur ralentit peu à peu son galop. L'odeur de la pluie, du gasoil et de notre sexe mêlé sature l'espace restreint. Je ferme les yeux, laissant mes dernières larmes s'éteindre contre sa peau. La tempête dehors peut bien tout emporter, les ponts peuvent s'écrouler et les routes s'effacer, je ne bougerai plus. Pour ce soir, le naufrage est terminé.

Le chapitre se ferme sur le bruit monotone de l'eau contre le toit, une berceuse pour deux âmes en sursis, échouées sur un parking de Nîmes, lavées de leurs péchés par la sueur et les larmes. Transportée par cet épuisement divin, je sombre enfin, bercée par l'odeur de l'homme qui vient de me briser pour mieux me reconstruire.

Chapitre 9

Le Poids des Souvenirs

Le soleil tape contre les vitres teintées du van, une chaleur sournoise qui s'insinue sous ma peau alors que nous dévorons le bitume de l'A9. Montpellier n'est plus qu'à quelques encablures, une promesse de sel et de mer à l'horizon. Mais ici, dans cet habitacle de quelques mètres carrés qui sent le cuir, le tabac froid et l'odeur persistante de notre étreinte de la veille, le monde extérieur n'existe plus.

Je suis assise sur le siège passager, les jambes repliées contre ma poitrine. Mon corps me fait mal, d'une douleur exquise, lancinante. Chaque mouvement ravive le souvenir de Marc en moi : la brûlure de sa barbe contre mon cou, le poids de ses quatre-vingt-dix kilos m'écrasant contre le matelas, et cette sensation de plénitude, presque insupportable, après une année de désert sensoriel. Entre mes cuisses, je sens encore cette lourdeur cotonneuse, ce mélange de lui et de moi qui a séché sur ma peau, une marque invisible que je refuse de laver. Je me sens comme une éponge qui, après avoir été desséchée jusqu'à la cassure, vient d'être plongée dans un océan de stupre et de tendresse brute.

Je tourne la tête pour le regarder. Ses mains, larges et calleuses, enserrant le volant avec une décontraction qui me fascine. Les muscles de ses avant-bras, sculptés par des années de vie nomade et de travaux manuels, roulent sous sa peau tannée. Un tatouage complexe — une boussole brisée entourée de barbelés — s'étire sur son biceps alors qu'il change de file.

— Tu as faim ? me demande-t-il sans quitter la route des yeux.

Sa voix est un grondement sourd qui fait vibrer ma cage thoracique. C'est une voix de

fin de nuit, de fin de vie, une voix qui a trop crié ou trop tu.

— Je suis affamée, je réponds, et ma propre voix me surprend par sa fragilité.

Il esquisse un demi-sourire, un pli au coin de ses lèvres charnues qui me donne instantanément envie de me jeter sur lui, là, à cent trente kilomètres-heure.

— On s'arrête. J'ai un coin, loin des aires d'autoroute bondées. Juste après la sortie vers les étangs.

Vingt minutes plus tard, le van quitte le ruban gris de l'autoroute pour s'engager sur un chemin de terre battue, bordé de roseaux et de vignes sauvages. La poussière s'élève en volutes dorées derrière nous. Marc coupe le contact. Le silence qui suit est assourdissant, seulement rompu par le cliquetis du moteur qui refroidit et le chant strident des cigales.

Il se lève, sa silhouette imposante masquant la lumière du jour. Dans cet espace confiné, il semble gigantesque. Il attrape un sac de courses, sort une miche de pain de campagne, un morceau de fromage de chèvre qui embaume l'habitacle, et une bouteille de vin rouge bon marché.

— C'est pas le Ritz, Manon. Mais c'est tout ce que j'ai.

On s'installe à l'arrière, sur le lit qui nous a servis d'arène quelques heures plus tôt. Les draps sont encore en bataille, froissés, témoins muets de notre fureur. On mange avec les doigts, dans un silence étrange, presque solennel. Je l'observe déchirer le pain, ses gestes sont précis, économes. Chaque fois que ses doigts frôlent les miens pour me tendre un morceau de fromage, une décharge électrique me parcourt l'échine. Je n'ai plus l'habitude de cette proximité, de cette électricité statique qui sature l'air dès qu'il respire un peu trop près de moi.

Je regarde le vin rouge s'étaler sur ses lèvres, une tache sombre, presque comme du sang. Je me sens vulnérable, mise à nu non seulement par l'acte physique, mais par la manière dont il me regarde. Ses yeux bleus, d'une clarté de glacier, semblent fouiller les décombres de mon année d'errance à travers le monde. Il ne voit pas seulement l'aventurière au cœur écorché ; il voit la gamine effrayée qui cherche une ancre.

— Pourquoi tu fais ça, Marc ? je demande soudain, la bouche un peu pâteuse.
Pourquoi cette vie de fantôme sur les routes ?

Il s'arrête de mâcher. Son regard se durcit un instant, puis se voile d'une mélancolie si profonde que j'en ai le souffle coupé. Il pose son verre en plastique sur le petit meuble en bois de récupération et s'adosse contre la paroi du van. La lumière décline, jetant des ombres longues sur son visage tourmenté.

— Les souvenirs, Manon. Ça pèse plus lourd que le fer. Tant que je roule, j'ai l'impression de les laisser quelques mètres derrière moi. Mais dès que je m'arrête...

Il laisse sa phrase en suspens. Sa main droite vient froter une cicatrice fine qui barre son arcade sourcilière. À cet instant, ce n'est plus le prédateur sexuel qui m'a possédée avec une faim animale la nuit dernière que je vois. C'est un homme en sursis. Une âme qui reconnaît la mienne, aussi brisée et instable que la sienne.

Le désir remonte, mais il est différent cette fois. Il n'est plus seulement dicté par mon abstinence, par ce besoin de sentir quelque chose après le vide. Il est dicté par une urgence émotionnelle. J'ai besoin de le toucher, non pas pour le consommer, mais pour le réparer. Ou peut-être pour qu'on se brise ensemble, une bonne fois pour toutes.

Je pose ma main sur son genou, sentant le denim rugueux de son jean et la chaleur de son muscle tendu dessous.

— Parle-moi, Marc. Dis-moi ce qui te hante.

Il tourne la tête vers moi, et pour la première fois, je vois une larme, une seule, briller au coin de son œil avant qu'il ne l'écrase d'un geste rageur. L'air dans le van devient irrespirable, chargé d'une tension qui n'attend qu'une étincelle pour exploser en larmes ou en cris. Ou en quelque chose de bien plus charnel.

Ma main reste ancrée sur son genou, une bouée de sauvetage dans l'océan de détresse qui sature l'habitacle. Marc ne répond pas tout de suite. Ses doigts se crispent sur le volant, ses jointures blanchissant sous la pression. Il dégage une odeur de tabac froid, de gazole et d'homme qui n'a pas dormi depuis trop longtemps. C'est une odeur qui m'enivre, qui m'ancra dans cette réalité brutale.

— C'était il y a trois ans, finit-il par lâcher, la voix si rauque qu'elle semble écorcher l'air. Une gamine. Ma gamine, Clara. Et sa mère. Un virage, une plaque de verglas, et le monde qui s'arrête de tourner. Sauf que moi, je suis resté. Je ne sais pas pourquoi je suis resté, putain.

Le silence qui suit est plus lourd que ses mots. C'est un vide abyssal, un trou noir qui aspire toute la lumière du van. Je vois sa mâchoire se contracter, les muscles de son cou saillir comme des cordes prêtes à rompre. La douleur qu'il dégage est presque palpable, une entité physique qui me cogne à l'estomac.

Je ne dis rien. Les mots sont des pansements dérisoires sur des plaies béantes. À la place, je me lève de mon siège, enjambant avec difficulté le levier de vitesse pour me glisser contre lui, dans l'espace exigü du siège conducteur. Je m'assois à califourchon sur ses cuisses, faisant fi de l'étroitesse du lieu. Ma poitrine s'écrase contre la sienne, mon souffle vient mourir contre son cou.

— Arrête de courir, Marc, je murmure, mes lèvres frôlant son oreille. Arrête-toi ici. Avec moi.

Il émet un grognement qui ressemble à un sanglot étouffé. Ses mains abandonnent le volant pour venir broyer mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une force qui me fera sûrement des bleus. Mais je m'en fous. Je veux ces marques. Je veux la preuve physique que nous existons encore, au milieu de nos ruines respectives.

Il relève la tête, et ses yeux sont des puits de tourmente. Il n'y a plus de place pour la douceur. C'est une faim dévorante, une rage de vivre qui naît de la mort. Il s'empare de ma bouche avec une violence désespérée. Ce n'est pas un baiser, c'est un assaut. Nos dents s'entrechoquent, nos langues se cherchent, s'enroulent, se battent. Je goûte le sel de sa lèvre fendue, l'amertume de sa peine, et la chaleur incendiaire de son désir.

Ses mains remontent sous mon pull, cherchant le contact direct de ma peau. Ses paumes sont calleuses, rugueuses, et leur contact sur mon dos me fait frissonner violemment. Il agrippe le tissu et l'arrache presque par-dessus ma tête, me laissant en soutien-gorge dans la pénombre du van. L'air frais de l'extérieur s'insinue par les jointures de la carrosserie, mais je ne sens que le brasier qu'il allume en moi.

— Je vais te détruire, murmure-t-il contre ma gorge, sa respiration saccadée brûlant mon épiderme. Je ne sais rien faire d'autre que tout bousiller sur mon passage.

— Détruis-moi alors, je réponds en rejetant la tête en arrière, lui offrant mon cou. Brise tout ce qui reste. Je ne veux plus rien sentir d'autre que toi.

Ma main descend, impatiente, tâtonnant entre nous. Je sens sa virilité, monstrueuse de tension, qui pousse contre la braguette de son jean. Je déboucle sa ceinture d'un geste fébrile, mes doigts tremblants luttant contre le métal. Quand je parviens enfin à libérer sa queue, elle jaillit, brûlante et palpitante, contre mon ventre.

Le gémissement qui s'échappe de mes lèvres est un aveu de défaite totale. Je suis à lui. Je l'ai toujours été, depuis la première seconde où nos regards se sont croisés dans ce foutu parking.

Marc attrape mes cuisses et me soulève légèrement pour m'écartier de lui le temps de baisser mon pantalon. Ses gestes sont brusques, dénués de toute délicatesse. Il veut le contact, le plus brut, le plus sauvage possible. Je me retrouve nue sous la taille, mes jambes enserrant ses hanches, mes genoux calés contre le dossier du siège.

L'humidité entre mes jambes est une insulte à ma dignité, mais je m'en moque. Je suis trempée, une sève épaisse et chaude qui coule le long de mes cuisses. Il le sent. Il plonge deux doigts en moi, sans prévenir, avec une profondeur qui me fait cambrer le dos en un arc de cercle douloureux et exquis.

— Tu es tellement prête pour moi, grogne-t-il, sa voix vibrant jusque dans mon bassin. Regarde-moi.

Je plonge mes yeux dans les siens. Ils sont noirs, dilatés par l'adrénaline et le manque. Il se saisit de sa verge, la frottant contre mon entrée déjà dévorée par le besoin. Le gland, large et chaud, vient heurter mon clitoris avec une précision cruelle. Je sens chaque veine, chaque battement de son sang.

— Dis-le, ordonne-t-il. Dis-moi que tu me veux à l'intérieur. Dis-le ou je m'arrête là.

C'est un mensonge, il est aussi au bord du gouffre que moi. Mais je lui donne ce qu'il veut. Je lui donne tout.

— Prends-moi, Marc. Putain, prends-moi maintenant. Enfonce-toi en moi jusqu'à ce que je ne sache plus qui je suis.

Il n'attend pas une seconde de plus. Il se soulève, ses mains puissantes me maintenant

par la taille, et s'abat sur moi. Le choc est brutal. Il entre d'un seul coup, une intrusion massive qui déchire le silence et me remplit au-delà de l'imaginable. Je pousse un cri qui se perd dans sa bouche alors qu'il m'embrasse à nouveau, étouffant mes râles.

Le van oscille sur ses suspensions. Le cuir du siège grince sous nos mouvements saccadés. Ce n'est pas de l'amour, c'est une collision frontale. À chaque coup de rein, il s'enfonce plus loin, cherchant à atteindre ce point de non-retour où la douleur devient plaisir pur. Sa peau est moite de sueur, la mienne colle à la sienne dans une étreinte poisseuse et animale.

Ses mains quittent mes hanches pour venir s'enrouler autour de ma gorge, sans serrer, juste pour marquer sa possession, pour me rappeler qu'en cet instant, ma vie entière dépend du rythme qu'il impose. Je sens ses couilles battre contre mes fesses à chaque va-et-vient, le bruit de nos sexes qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd qui remplit l'espace restreint du véhicule.

— Plus vite, je supplie, mes ongles s'enfonçant dans ses trapèzes, lui arrachant des grognements de bête blessée. Plus vite, Marc, s'il te plaît...

Il obéit, son rythme devenant frénétique, presque insoutenable. Je perds pied. Le décor autour de nous — le volant, le tableau de bord, la pluie qui commence à tambouriner sur le toit — tout s'efface. Il ne reste que cette friction brûlante, cette sensation de me faire éviscérer par le plaisir, et l'odeur de nos corps qui se consomment.

Chaque centimètre de lui en moi est une morsure, une promesse de destruction totale. Et je n'ai jamais eu autant envie de mourir qu'en cet instant, sous son corps, possédée par ce fantôme qui, pour quelques minutes encore, est le seul homme vivant sur cette terre.

Ma supplique agit comme un déclencheur, une rupture de barrage. Marc lâche un

grognement sourd, un son qui remonte du fond de ses entrailles, et ses mains quittent mes hanches pour venir s'écraser de chaque côté de ma tête, verrouillant mon corps contre le siège incliné. Il se cambre, ses muscles saillants sous la peau moite, et il commence à me pilonner avec une fureur sauvage, presque désespérée.

Le rythme n'est plus humain. C'est une cadence de machine, un va-et-vient brutal qui me soulève à chaque impact. Je sens l'acier du mécanisme du siège me rentrer dans les omoplates, mais la douleur n'est qu'un lointain écho face à l'incendie qu'il propage entre mes cuisses. À chaque coup de boutoir, je sens son gland heurter mon col avec une précision chirurgicale, une décharge électrique qui remonte le long de ma colonne vertébrale jusqu'à mon cerveau.

— Marc... oh Dieu, Marc...

Ma voix n'est plus qu'un sifflement étranglé. Ses yeux, d'ordinaire si sombres et impénétrables, sont fixés sur les miens. J'y vois un mélange terrifiant de souffrance et de désir pur. Il ne cherche pas seulement le plaisir ; il cherche à s'oublier, à noyer les souvenirs qu'il vient de me confier dans le fracas de nos chairs.

Il se retire presque entièrement, me laissant un instant le temps de sentir le froid de l'air sur ma muqueuse à vif, avant de s'enfoncer de nouveau en moi, tout entier, jusqu'à la garde. Le choc est tel que ma vue se trouble. Je sens l'humidité de mon propre désir, mêlée à sa sueur, couler le long de mes fesses, lubrifiant ce combat charnel qui nous épuise. L'habitacle est saturé d'une odeur de sexe brut, de cuir chauffé et de pluie.

Ses doigts s'entrelacent aux miens, écrasant mes mains contre le dossier. Il ne me quitte pas du regard, même quand il accélère encore, ses hanches claquant contre les miennes avec un bruit de succion de plus en plus sonore. C'est sale, c'est violent, et c'est la seule chose qui me donne l'impression d'exister. Je sens mes parois vaginales se contracter spasmodiquement autour de lui, le serrant à l'étouffer, l'implorant

silencieusement de ne jamais s'arrêter.

— Je vais... je vais tout te donner, murmure-t-il entre ses dents serrées, le visage déformé par l'effort.

Ses mouvements deviennent erratiques, plus profonds encore, si c'est seulement possible. Je sens la chaleur monter, une vague de fond qui part de mon ventre et menace de m'engloutir. Ma tête bascule en arrière, ma gorge s'expose. Je m'accroche à ses épaules comme une naufragée. Ses dents viennent mordre l'attache de mon cou, marquant ma peau, revendiquant ce territoire que je lui offre sans réserve.

Le plaisir devient une agonie. Une tension insupportable qui me fait arquer le dos, les orteils crispés contre le plancher du véhicule. Je sens ses couilles lourdes battre le rythme contre mon périnée, et soudain, le barrage cède.

Un cri de bête s'échappe de ma gorge tandis que mon sexe explose en mille éclats de verre brûlant. Je me sens me liquéfier sous lui, mon corps tout entier secoué de secousses incontrôlables. Marc, sentant mon orgasme m'arracher à la réalité, pousse un rugissement guttural. Il donne trois derniers coups d'une violence inouïe, s'enfonçant si loin que j'ai l'impression qu'il touche mon âme, avant de se figer.

Je le sens se vider en moi. Des vagues de chaleur pulsante, épaisses, qui m'inondent de l'intérieur. Il se crispe, le visage enfoui dans mon cou, son corps tremblant de tout son long. Il reste là, cloué à moi, comme si le simple fait de se retirer signifiait mourir.

Le silence retombe brutalement, seulement troublé par le tambourinement de la pluie sur la tôle et nos respirations hachées qui font de la buée sur les vitres. La buée nous isole du monde, créant un cocon de verre et d'acier au milieu de nulle part.

Marc ne bouge pas. Son poids m'écrase, mais c'est un poids bienveillant, une ancre

dans la dérive de ma vie. Je sens ses larmes — ou est-ce de la sueur ? — rouler sur mon épaule. Il me serre si fort que j'ai du mal à respirer, ses doigts s'enfonçant encore dans ma chair.

Lentement, il finit par se redresser, s'extirpant de moi avec un glissement humide qui me fait frissonner. Il ne détourne pas les yeux. Il y a une vulnérabilité nouvelle dans son regard, une brèche dans son armure de nomade. Il passe une main tremblante sur mon front, écartant mes cheveux trempés de sueur.

— On y est presque, dit-il d'une voix rauque, presque méconnaissable. Montpellier est juste là.

Je ne réponds rien. Les mots semblent dérisoires. Je me contente de ramener ma jupe froissée sur mes hanches, sentant encore la chaleur de sa semence couler doucement à l'intérieur de mes cuisses. Ce n'est pas seulement le poids des souvenirs que nous portons désormais, c'est le poids de ce que nous venons de devenir l'un pour l'autre : deux survivants qui ont trouvé, dans la violence d'une étreinte, une raison de tenir jusqu'à l'aube.

Il redémarre le moteur. Les vibrations du vieux diesel résonnent dans mon corps encore endolori. Alors que le véhicule s'élance à nouveau vers les lumières lointaines de la ville, je regarde par la fenêtre les gouttes d'eau glisser sur le verre, emportant avec elles un peu de notre douleur, mais laissant intacte cette trace brûlante qu'il a gravée en moi.

Le chapitre se ferme sur le bruit des essuie-glaces, un métronome monotone qui scande la fin d'un voyage et le début d'une chute dont personne, pas même Marc, ne pourra nous sauver.

Chapitre 10

Dernière Escale : Le Sanctuaire

La frontière n'est plus qu'une abstraction, une ligne invisible que les panneaux de l'A9 annoncent avec une froideur bureaucratique. Mais pour moi, c'est un couperet. Perpignan n'est qu'à quelques kilomètres, et avec elle, la fin de cette parenthèse de sueur et d'asphalte. Marc a quitté l'autoroute sans un mot, comme s'il avait lu dans mes pensées, dans la cambrure douloureuse de mon dos, dans l'humidité persistante entre mes cuisses qui témoigne de nos arrêts précédents.

Il engage le van sur un chemin de terre battue, bordé de pins parasols dont les silhouettes torturées griffent le ciel de fin de nuit. Les pneus crissent sur les épines sèches. L'odeur de la résine et du sel marin s'engouffre par la fenêtre entrouverte, se mélangeant à l'arôme de tabac froid et de peau chauffée qui s'est imprégné dans les boiseries du van.

Il coupe le contact.

Le silence qui suit est assourdissant. Il n'y a plus le ronronnement du diesel pour masquer le bruit de nos respirations, plus de vibrations mécaniques pour simuler un battement de cœur. Juste nous. Dans ce sanctuaire de métal et de bois, nous sommes deux épaves échouées avant la tempête finale.

Je tourne la tête vers lui. Son profil est sculpté par la lumière blafarde de la lune. Il est massif, écrasant d'assurance et de solitude. Ses mains, larges, calleuses, tatouées de motifs dont je connais maintenant chaque relief pour les avoir sentis presser ma peau, restent crispées sur le volant. Je vois la veine de son cou battre au rythme d'un désir qu'il ne cherche même plus à cacher.

— On y est, murmure-t-il. Sa voix est un grondement sourd qui fait vibrer ma cage thoracique.

— Pas encore, je réponds, ma voix n'étant plus qu'un souffle éraillé.

Je me détache, mes mouvements sont lents, engourdis par une fatigue délicieuse. Je glisse de mon siège pour le rejoindre dans l'espace de vie à l'arrière. Mes pieds nus foulent le tapis usé. L'habitacle est étroit, chargé de l'histoire de ses voyages, de ses fuites. Je m'assois sur le bord du lit, les genoux serrés, le regard fixé sur lui alors qu'il se lève à son tour.

Il se tient debout devant moi, sa stature de colosse occultant le peu de lumière qui filtre des vitres arrière. 190 centimètres de muscles et de secrets. Son regard bleu, d'ordinaire si impénétrable, brûle d'une intensité qui me donne le vertige. Il ne m'a pas encore touchée, et pourtant, je sens déjà mon sexe se gorger de sang, une pulsation sourde et impatiente qui réclame son dû après cette année d'abstinence que j'ai fini par briser contre son corps.

— Tu trembles, Manon.

Il s'approche. Ses doigts effleurent ma joue, descendant lentement vers mon cou, pour finir par s'enrouler avec une force maîtrisée autour de ma gorge. Ce n'est pas une menace, c'est une ancre. Il me force à lever le visage vers lui.

— J'ai peur que si on s'arrête, tu ne sois plus qu'un souvenir, je souffle, les larmes au bord des cils.

Il ne répond pas par des mots. Il n'en a jamais eu besoin. Il pose son autre main sur ma cuisse, sa paume brûlante remontant sous le tissu de ma jupe. Il remonte jusqu'à la dentelle de ma culotte, déjà trempée, poisseuse de mon impatience. Ses doigts

s'enfoncent dans le coton, pressant mon intimité avec une autorité qui me fait lâcher un gémissement étranglé.

— Je ne suis pas un souvenir, grogne-t-il contre mes lèvres. Je suis là. Regarde-moi. Sens-moi.

Il saisit l'ourlet de mon débardeur et le tire par-dessus ma tête dans un geste brusque, me laissant ainsi, la poitrine offerte à l'air frais du van. Mes mamelons se durcissent instantanément sous son regard dévorant. Il prend un instant pour me contempler, ses yeux dérivant sur mes courbes avec une faim primitive. Puis, il déboutonne son jean. Le bruit de la fermeture éclair qui descend déchire le silence, un signal de guerre, une promesse de reddition.

Son sexe s'extrait de son boxer, sombre, imposant, déjà tendu vers moi. Il est magnifique dans sa brutalité. Je tends la main pour le saisir, entourant la base de mes doigts, sentant la chaleur pulsante de ses veines, la peau fine et soyeuse qui recouvre cette force de frappe. Un frisson me parcourt l'échine quand je sens une goutte de son désir perler sur mon pouce.

D'un mouvement sec, il me bascule sur le matelas. Le poids de son corps m'écrase, délicieusement lourd. Je sens ses tatouages frotter contre ma peau nue, une texture rugueuse qui m'excite au-delà de la raison. Ses mains attrapent mes poignets et les plaquent au-dessus de ma tête.

— Cette fois, Manon... cette fois, je ne te laisse aucune chance d'oublier.

Sa bouche s'abat sur la mienne, non pas avec tendresse, mais avec une urgence dévastatrice. Sa langue envahit mon palais, cherchant le conflit, la fusion. Il y a un goût de désespoir dans notre baiser, le goût de ceux qui savent que l'aube apportera la séparation. Je réponds avec la même ferveur, mes jambes s'enroulant instinctivement autour de sa taille, cherchant à le ramener plus près, toujours plus près, jusqu'à ce

qu'il n'y ait plus d'air entre nous, plus d'espace pour le regret.

Ses doigts quittent mes poignets pour descendre le long de mes flancs, griffant légèrement ma peau, avant de venir s'agripper à mes fesses. Il me soulève, me positionnant exactement là où il veut, là où j'ai besoin de lui. Je sens son gland presser contre mon entrée, cherchant l'ouverture, poussant contre les lèvres charnues et béantes de mon sexe.

Je rejette la tête en arrière, les yeux clos, le souffle court. Je sens l'humidité qui nous lie, ce mélange de fluides qui lubrifie déjà notre future collision.

— Marc... s'il te plaît...

— Regarde-moi, ordonne-t-il à nouveau.

J'ouvre les yeux. Le bleu de son regard est devenu noir de désir. Il s'enfonce lentement, millimètre par millimètre, forçant mon corps à s'étirer, à l'accueillir. C'est une agonie exquise. Je sens chaque pli de ma chair se tendre, se déchirer presque sous l'ampleur de son membre. Je lâche un cri, un son animal qui se perd dans les pins sombres de la frontière. Je suis pleine de lui, envahie, conquise.

Et ce n'est que le début.

L'air de la pinède est devenu une chape de plomb, saturée de l'odeur de la résine broyée et de notre propre musc. Sous moi, elle est un brasier. Mes mains, calleuses, griffées par le voyage, sont ancrées dans ses hanches avec une force qui laissera des marques, des stigmates de cette dernière escale. Je ne la possède pas seulement ; je cherche à m'infuser en elle, à graver mon empreinte dans sa chair pour que la frontière, demain, ne puisse jamais tout à fait nous séparer.

Ses jambes sont verrouillées autour de mes reins, ses talons s'enfonçant dans mes fessiers pour m'attirer plus loin, là où la douleur et le plaisir se confondent. Chaque coup de buttoir est une question sans réponse, une protestation contre l'aube qui approche.

— Regarde-moi, je souffle contre sa bouche, ma voix n'est plus qu'un grognement écorché. Putain, regarde-moi.

Elle ouvre les yeux, et ce que j'y vois me déchire. C'est un gouffre d'amour et de détresse. Ses pupilles sont dilatées, dévorant l'iris. Elle attrape ma nuque, ses ongles s'enfonçant dans ma peau, et elle me tire à elle pour un baiser qui goûte le sel et la fureur. Ma langue envahit sa bouche tandis que mon sexe, gorgé de sang et de certitude, s'enfonce dans son antre trempé. C'est étroit, brûlant, une étreinte de velours et de feu qui menace de me faire perdre la raison.

Je ralentis le mouvement, juste une seconde, pour savourer le supplice. Je sens les battements de son cœur contre ma poitrine, le rythme saccadé de sa respiration qui s'accorde à la mienne. La sueur perle sur mon front, goutte sur son sein, glisse entre nous comme une huile de dévotion.

— Tu es à moi, je murmure, le visage enfoui dans le creux de son épaule. Dis-le.

— À toi... toujours..., gémit-elle dans un souffle saccadé. Oh Dieu, ne t'arrête pas. Détruis-moi.

Le mot agit comme un déclic. L'animalité reprend le dessus. Je n'ai plus de retenue. Je me retire presque entièrement pour mieux me noyer en elle, frappant son col, cherchant le fond de son âme à travers son con offert et dévorant. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd, rythme le silence de la forêt. Elle se cambre, le dos arqué au-dessus du tapis d'aiguilles de pins, sa poitrine

offerte, ses tétons durcis pointant vers les étoiles que nous ne regardons plus.

Je sens les premières contractions de son plaisir qui ensèrent ma verge. C'est un étau délicieux, une succion interne qui m'appelle.

— Je viens... je viens, hoquette-elle, la tête renversée, ses cheveux mêlés à la terre.

Ses muscles pelviens se convulsent autour de moi, des vagues de chaleur m'inondent alors qu'elle lâche un cri qui se perd dans la cime des arbres, un appel sauvage, pur. Voir son visage se décomposer dans l'extase, voir ses yeux se révolter, c'est ma propre fin. Ma propre limite explose.

Je me jette en elle une dernière fois, de tout mon poids, de toute ma hargne, et je sens le barrage céder. Mon sperme jaillit en jets brûlants, remplissant son corps, nous soudant dans une éruption qui me vide de toute substance. Je crie son nom, le visage crispé, les dents serrées à s'en briser, pendant que mon corps est secoué de spasmes violents. À cet instant précis, il n'y a plus de frontière, plus de passeport, plus de flics à nos trousses. Il n'y a que ce fluide qui nous lie, cette chaleur liquide qui nous sature.

Le silence retombe brutalement, seulement troublé par nos souffles erratiques qui dessinent de petites brumes dans le froid de la nuit. Je reste en elle, lourd, épuisé, sentant mon sexe qui bat encore au rythme de mon cœur affolé. Je cache mon visage dans son cou, et je sens l'humidité de ses larmes contre ma joue. Elle pleure en silence, de grands sanglots muets qui lui secouent les côtes.

Je me retire lentement, un déchirement physique, le bruit de notre séparation étant le plus triste que j'aie jamais entendu. Le froid s'insinue immédiatement entre nous, cruel. Je ramène la couverture sur nos corps encore fumants, la serrant contre moi dans un nid d'agonie et de tendresse.

— C'était la dernière, murmure-t-elle, la voix brisée.

Je ne réponds pas. Je n'ai plus de mots, seulement une boule de barbelés dans la gorge. Je caresse ses cheveux, ses tempes moites, essayant de mémoriser la texture de sa peau, l'odeur de notre union. Le sanctuaire vient de fermer ses portes. Derrière les arbres, là-bas, la ligne de crête commence à s'éclaircir. L'aube arrive, grise et impitoyable.

Nous sommes restés là, enlacés dans l'odeur du sexe et de la résine, deux épaves sur le rivage de notre propre destin. Le voyage s'arrête ici. Ce qui commence maintenant, c'est l'oubli ou l'éternité. Et alors que je l'aidais à se rhabiller, mes doigts tremblants boutonnant sa chemise comme on ferme un linceul, je savais que, peu importe où j'irais, je porterais à jamais le goût de cette pinède au fond de ma gorge.

C'était la fin du sanctuaire. La frontière nous attendait, froide et indifférente à nos cœurs en lambeaux.

Chapitre 11

Les Lumières de Perpignan

Le ronronnement du diesel est une litanie sourde qui s'engouffre dans mes os, une vibration constante qui semble maintenir les morceaux de mon cœur ensemble. Mes mains sont crispées sur le volant, les articulations blanchies sous la lumière bleutée du tableau de bord. Dehors, l'A9 défile, un ruban d'asphalte noir et indifférent qui nous avale kilomètre après kilomètre. On arrive. On le sent. L'air marin commence à s'infiltrer par les bouches d'aération, chassant l'odeur de musc, de sueur et de pinède qui stagnait dans l'habitacle comme un souvenir trop lourd.

À ma droite, Manon est une ombre brisée. Elle est prostrée sur le siège passager, les jambes repliées contre sa poitrine, son front appuyé contre la vitre froide. Ses yeux, d'habitude si vifs, si avides de dévorer le monde, ne sont plus que deux puits de mélancolie fixés sur les reflets des glissières de sécurité. Elle porte encore ma chemise de flanelle, trop large pour ses épaules frêles, et je sais qu'en dessous, sa peau porte les marques de mes doigts, les rougeurs de nos étreintes sauvages dans la pinède. Elle sent moi. Elle sent le voyage. Elle sent la fin.

Un panneau vert surgit de l'obscurité, violemment éclairé par nos phares : *Perpignan - 20 km*.

Le chiffre me cogne dans l'estomac comme un coup de poing. Vingt kilomètres. À 110 km/h, c'est une question de minutes. C'est le temps qu'il nous reste avant que la bulle n'éclate, avant que la réalité ne nous reprenne et ne nous sépare sur un quai de gare ou un parking de supermarché.

— Je déteste ce panneau, murmure-t-elle sans bouger.

Sa voix est rauque, éraillée par les cris de plaisir et les larmes de tout à l'heure. C'est un son qui me déchire les tripes. Je lâche le volant d'une main pour chercher la sienne. Je trouve ses doigts, glacés, et je les serre avec une force désespérée.

— On peut ralentir, je dis, même si je sais que c'est inutile. On peut prendre la prochaine sortie, traîner dans les vignes, attendre que le soleil soit plus haut.

Elle tourne enfin la tête vers moi. Ses cheveux blonds, emmêlés par le vent et nos mains, font un halo sauvage autour de son visage pâle. Une larme solitaire trace un sillon brillant sur sa joue, captant la lumière crue des lampadaires qui commencent à se densifier à l'approche de la ville.

— À quoi bon, Marc ? On a déjà tout brûlé. On est des cendres, là, maintenant. Tu le sens, non ?

Elle se redresse, lâchant ma main pour venir s'agenouiller sur son siège, faisant fi de la ceinture de sécurité. Dans l'espace confiné de la cabine, sa présence devient soudainement étouffante, électrique. Elle se penche vers moi, envahissant mon espace vital. L'odeur de son sexe, mêlée à celle de ma propre semence qui doit encore sécher entre ses cuisses, me saute à la gorge. C'est une agression sensorielle, un rappel brutal de ce qu'on est l'un pour l'autre : deux naufragés qui s'accrochent avant le grand plongeon.

— Regarde-moi, exige-t-elle.

Je quitte la route des yeux une seconde, le temps de croiser son regard bleu, dévasté et brûlant de désir. Elle n'a pas peur du choc, elle n'a pas peur du bitume. Elle a peur du vide qui suivra.

Ses doigts, fins et nerveux, se glissent sous mon t-shirt, remontant le long de mes

abdominaux contractés. Sa peau est brûlante contre la mienne, un contraste violent avec l'air climatisé. Je sens ses ongles s'enfoncer légèrement dans mes chairs, cherchant une prise, cherchant à me marquer une dernière fois.

— Arrête le van, Marc. Maintenant.

— On est sur l'autoroute, Manon, je grogne, ma voix devenant basse, presque animale sous l'effet de sa main qui descend maintenant vers ma braguette, pressant le tissu en denim tendu par mon érection immédiate et douloureuse.

— Je m'en fous. Arrête-toi sur la bande d'arrêt d'urgence, sous un pont, n'importe où. Je ne veux pas arriver à Perpignan avec ce manque dans le ventre. Je veux que tu m'arraches tout, Marc. Je veux oublier qu'il y a un après.

Elle déboutonne mon jean d'un geste brusque, fébrile. Je sens l'air frais sur mon sexe qui se libère, palpitant de besoin. Le contraste est insupportable. Je serre le volant à en briser le plastique, essayant de garder la trajectoire alors que ses lèvres viennent se sceller contre mon cou, juste au-dessus de la carotide. Elle mord, fort, pour me faire sentir qu'elle est là, vivante, désespérée.

Les lumières de la ville commencent à teinter le ciel d'un orange artificiel et sale. Perpignan est là, à portée de main, comme un bourreau qui attend son heure.

— Je ne peux pas te laisser partir comme ça, souffle-t-elle contre ma peau, sa main enveloppant ma virilité avec une ferveur presque religieuse. Je veux sentir chaque centimètre de toi une dernière fois. Je veux que tu me remplisses jusqu'à ce que je ne puisse plus respirer, jusqu'à ce que le nom de cette ville s'efface de mon cerveau.

Je donne un coup de volant sec vers la droite, sans même regarder mon angle mort. Les pneus crissent sur les bandes rugueuses, un son de déchirure qui résonne dans tout mon être. Je stoppe le van brutalement sur le bas-côté, juste sous l'ombre massive

d'un viaduc en béton. Le moteur tourne encore, un battement de cœur mécanique dans le silence soudain de l'habitacle.

Je me tourne vers elle, le souffle court, les yeux injectés de sang. Elle est déjà en train de faire glisser sa culotte le long de ses jambes bronzées, ses yeux fixés sur les miens avec une intensité qui confine à la folie. La tristesse de la fin s'est muée en une fureur de vivre, une soif de chair qu'aucune tendresse ne pourra éteindre.

— Prends-moi, Marc. Brise-moi. Fais en sorte que je ne puisse plus marcher demain. Fais-moi oublier demain.

Je ne réponds pas. J'attrape sa nuque et je l'attire vers moi dans un baiser qui a le goût du sang et du désespoir. Le voyage est fini, mais l'agonie, elle, ne fait que commencer. Et elle sera torride.

Mes doigts s'enfoncent dans sa nuque, cherchant la racine de ses cheveux, tandis que ma bouche écrase la sienne avec une violence qui nous arrache un gémissement étouffé. Ce n'est plus un baiser, c'est une collision. Sa langue cherche la mienne, désespérée, affamée, comme si elle essayait de pomper l'air directement dans mes poumons. Elle a le goût du sel — ses larmes qui ont coulé tout à l'heure — et d'une fureur qui me brûle les lèvres.

Je sens ses mains, fébriles, qui s'acharnent sur les boutons de ma chemise. Un bouton saute, tape contre le pare-brise avec un petit bruit sec, dérisoire face au grondement sourd du moteur qui fait vibrer tout le châssis sous nos fesses. Elle tire sur le tissu, dénudant mes épaules, ses ongles s'ancrant dans ma peau comme des griffes. Elle veut marquer le territoire d'un futur qui n'existera pas.

— Marc... s'il te plaît... maintenant, halète-t-elle contre ma peau, sa voix brisée par un sanglot qu'elle refuse de lâcher.

Je ne dis rien. Je n'ai plus de mots, juste des pulsions primitives. Je l'attrape par la taille et, dans un effort brusque, je la soulève pour la faire basculer par-dessus la console centrale. Ses jambes s'écartent, elle s'installe à califourchon sur moi, face à la route, face à ces panneaux "Perpignan" qui nous narguent dans la nuit. Ses genoux s'appuient sur le cuir râpé des sièges, ses fesses brûlantes pressées contre ma braguette tendue à craquer.

Je descends mes mains. Je palpe ses cuisses, cette peau si douce, si lisse, qui contraste avec la rudesse de mes paumes calleuses. Sa culotte n'est plus qu'un souvenir, jetée quelque part entre le levier de vitesse et le frein à main. Mes doigts trouvent d'abord son humidité. Elle est trempée. Une chaleur moite, visqueuse, qui s'échappe d'elle en une promesse de noyade. Je glisse deux doigts dans son antre, et elle rejette la tête en arrière, heurtant le rétroviseur qui bascule, ne reflétant plus que le plafond sombre du van.

— Regarde-moi, Manon. Regarde ce qu'on fait de notre fin.

Je force son visage à se tourner vers moi. Ses yeux sont immenses, dilatés, brillants d'une fièvre qui me fait peur et m'excite au-delà de la raison. Je libère mon sexe, lourd, battant, déjà maculé de son désir alors que je frotte mon gland contre son clitoris gorgé de sang. Elle tressaille, un spasme violent qui secoue tout son corps. Ses doigts se crispent sur le tableau de bord, cherchant une prise, n'importe quoi pour ne pas sombrer.

— Je veux sentir... je veux tout sentir, murmure-t-elle, les dents serrées. Ne sois pas tendre. Ne sois pas celui qui m'aime. Sois celui qui me déchire.

Je la prends au mot. Je saisis ses hanches, mes pouces s'enfonçant dans les os de son bassin, et je me soulève légèrement pour l'aligner. L'entrée est serrée, brûlante, lubrifiée par cet excès de fluides qui s'écoule maintenant le long de mes testicules. Je m'enfonce d'un coup sec.

Un cri rauque s'échappe de sa gorge, un son animal qui se perd sous la voûte du viaduc. Je ne me suis pas contenté d'entrer ; j'ai percuté son col, cherchant à atteindre ce point de non-retour où la douleur se confond avec l'extase. Elle se cambre, sa poitrine oppressée contre le volant, le klaxon laissant échapper un bref sursaut sonore, pathétique et solitaire dans la nuit.

Je commence le mouvement. Lent, d'abord. Cruellement lent. Je me retire presque entièrement, sentant les plis de sa chair se refermer sur moi, l'aspirer, avant de frapper à nouveau. À chaque coup, le van tangué sur ses suspensions fatiguées. Le bruit du plastique qui grince, le cuir qui gémit sous son poids, et ce son de succion, de chair contre chair, de fluides qui claquent à chaque va-et-vient.

— Oui... Marc... brise-moi... encore...

Sa voix n'est plus qu'un râle. Elle bouge ses hanches en rythme, cherchant à m'enfoncer plus profondément, à m'avalier tout entier pour que je ne puisse plus jamais ressortir, pour que ce voyage ne se termine jamais par une porte qui se ferme. Je sens sa moiteur couler sur mes cuisses, un mélange de cyprine et de sueur qui dégage une odeur sauvage, entêtante. L'habitable est saturé de nous. L'odeur de l'essence, du vieux plastique chauffé et de la baise désespérée.

Je lâche ses hanches pour attraper ses seins, les pétrissant avec une force qui lui arrache des gémissements de douleur exquise. Ses mamelons sont durs comme des pierres sous mes doigts. Je les pince, je les tire, pendant que mon bassin continue son travail de démolition. Je sens mes muscles se tétaniser, la tension monter dans mes reins, une onde de choc qui part de la base de ma colonne vertébrale.

— Tu sens ça ? je grogne à son oreille, ma respiration n'étant plus qu'un sifflement saccadé. Tu sens comme tu es à moi ? Il n'y a pas de demain, Manon. Il n'y a que ce trou noir sous ce pont. Il n'y a que ce que je te fais subir.

Elle se retourne complètement, ses bras s'enroulant autour de mon cou, ses jambes s'ancrant derrière mon dos pour m'offrir encore plus de prise. Elle me dévore du regard, ses lèvres entrouvertes laissant couler un filet de salive qui vient s'écraser sur mon torse. Elle est magnifique dans sa déchéance, dans ce refus d'accepter la réalité.

J'accélère la cadence. Je ne suis plus un homme, je suis une machine animée par le désespoir. Mes coups sont sourds, profonds, rythmés par le balancement de la carrosserie. On ne fait plus l'amour, on se bat contre le temps. Ses parois internes se contractent autour de moi, des vagues de spasmes qui commencent à me broyer le sexe. Elle approche. Je le sens à la façon dont ses ongles s'enfoncent dans mes trapèzes, au point de faire perler le sang.

— Je vais venir... Marc... je vais... ne t'arrête pas... tue-moi...

Elle commence à trembler de tout son long, une vibration qui part de son centre et qui irradie jusqu'au bout de ses doigts. Ses yeux se révulsent, ne laissant paraître que le blanc, tandis que son bassin s'agite dans une danse erratique, cherchant la friction ultime, celle qui fera tout exploser.

Et moi, je lutte. Je lutte pour ne pas sombrer tout de suite, pour prolonger ce supplice, pour que chaque centimètre de sa peau se souvienne de la brûlure de mon passage. Mais la chaleur est trop forte, l'étreinte trop parfaite, et le goût de la fin trop amer pour ne pas vouloir s'y noyer maintenant.

Je sens ses muscles s'enrouler autour de mon sexe comme un étau de velours brûlant, une succion interne si puissante qu'elle semble vouloir m'arracher l'âme par le gland. Ma respiration n'est plus qu'un sifflement rauque entre mes dents serrées. Je la vois, juste au-dessus de moi, ses cheveux en bataille collés à son front par la sueur, son visage déformé par une agonie de plaisir. Elle ne ressemble plus à la femme que j'ai rencontrée ; elle est une bête blessée, cherchant son salut dans la violence de nos

corps qui s'entrechoquent.

Chaque coup de rein que je lui inflige est une ponctuation à notre fin imminente. Je m'enfonce en elle avec une rage sourde, cherchant à atteindre ce point de non-retour où la douleur et la jouissance ne font plus qu'un. Le cuir des sièges grince sous nos assauts, un rythme métronomique qui se fond dans le vrombissement sourd du moteur. Dehors, les panneaux défilent, implacables : *Perpignan 15 km*. *Perpignan 10 km*.

— Marc... Marc, s'il te plaît... n'arrête pas... plus fort... brise-moi...

Sa voix est un murmure brisé, une supplique qui me déchire les tripes. Je saisis ses hanches, mes doigts s'enfonçant dans sa chair tendre, laissant déjà l'empreinte de ma possession. Je la bascule, je la plaque contre la portière froide alors que je continue de la labourer sans pitié. Le contraste entre le froid de la vitre contre son dos et la fournaise de mon sexe entre ses cuisses la fait hurler. Un cri pur, sauvage, qui se perd dans l'habitacle confiné.

Je sens la vague monter en moi, irrésistible. C'est un raz-de-marée de foutre et de désespoir. Ses parois internes se contractent dans un spasme final, une série de secousses électriques qui me foudroient. Elle se cambre, sa poitrine offerte, ses tétons durcis frottant contre mon torse trempé de sueur. Je la vois basculer. Son regard se vide, elle lâche prise, et dans un ultime soubresaut, son sexe m'inonde d'une chaleur poisseuse, une fontaine de vie au milieu de notre petit deuil.

— Manon... putain... Manon...

Je n'en peux plus. Les digues lâchent. Je m'engouffre dans son sillage, je me vide en elle avec une violence qui me laisse exsangue. C'est une décharge électrique qui me parcourt l'échine, me faisant trembler comme une feuille. Je jouis à n'en plus finir, envoyant des jets profonds, brûlants, contre son col, cherchant à la remplir, à laisser

en elle une trace indélébile avant que le monde ne nous reprenne. Je reste planté là, le front contre son épaule, le souffle court, nos cœurs battant à l'unisson un rythme de fin du monde.

Le silence retombe brutalement, seulement troublé par le cliquetis du radiateur et le sifflement du vent sur la carrosserie. On ne bouge plus. Je suis toujours en elle, sentant mon sexe ramollir doucement dans la tiédeur de son antre. La sueur refroidit sur nos peaux, créant une pellicule de givre émotionnel.

Manon laisse échapper un sanglot. Un seul, mais il est si lourd de sens qu'il semble peser plus que les huit heures de route derrière nous. Elle ne me regarde pas. Elle fixe les lumières orange de l'autoroute qui commencent à éclairer le ciel, annonçant la périphérie de la ville.

— C'est fini, n'est-ce pas ? murmure-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un fil ténu.

Je ne réponds pas. Je ne peux pas. Je me retire d'elle lentement, un déchirement physique qui symbolise notre séparation à venir. Le bruit du retrait, ce glissement humide et collant, sonne comme un verdict. Un filet de notre mélange de fluides coule le long de sa cuisse, une traînée de nacre sur sa peau ambrée. Elle ne cherche même pas à s'essuyer. Elle reste là, béante, ouverte, dévastée.

Je me rhabille dans une sorte de transe, mes gestes sont lourds, maladroits. Je remonte mon jean, je reboutonne ma chemise comme si je revêtais une armure pour aller à l'échafaud. Manon, elle, reste prostrée. Elle finit par ramasser sa culotte déchirée sur le tapis de sol, la serrant contre son cœur comme un talisman inutile.

Je redémarre le moteur. Les phares balayent le bitume, révélant la signalisation urbaine. Les premières maisons de la banlieue de Perpignan apparaissent, froides et impersonnelles sous la lune. La réalité nous rattrape avec la violence d'un accident frontal. Les huit dernières heures n'étaient qu'une parenthèse, un rêve de sueur et de

sperme, une bulle qui vient d'éclater contre le béton de la destination finale.

Je pose ma main sur sa cuisse, une dernière fois. Elle est glacée. Elle recouvre ma main de la sienne, mais ses doigts ne pressent pas. Ils sont sans vie.

— Je ne veux pas descendre, Marc.

— Je sais, Manon. Moi non plus.

Mais les panneaux n'ont pas de cœur. Ils indiquent le centre-ville. Ils indiquent la fin. Je rétrograde, le moteur gronde une dernière fois avant de se soumettre à la circulation urbaine. La lumière des lampadaires défile sur son visage, révélant les traces de larmes mêlées au mascara étalé. Elle est magnifique de douleur.

Le GPS annonce d'une voix synthétique, dénuée de toute émotion : « Vous êtes arrivé à votre destination. »

Le silence qui suit est le plus bruyant que j'aie jamais entendu. Je coupe le contact. Le voyage est fini. L'amour n'était qu'un passager clandestin qu'on s'apprête à abandonner sur le bord du trottoir.

Chapitre 12

Le Nouveau Départ

Le silence qui suit l'arrêt du moteur est une lame de fond qui nous submerge. C'est fini. Le bourdonnement constant du diesel, ce rythme cardiaque qui nous berçait depuis Lyon, s'est éteint, laissant place au tic-tac métallique du bloc moteur qui refroidit. À travers le pare-brise, Perpignan nous nargue avec ses réverbères orange pisseux et ses façades de crépi délavé. C'est moche, la réalité. C'est brutal comme un réveil en pleine gueule après un rêve de fièvre.

Je reste les mains crispées sur le volant, mes phalanges blanchies par la tension. Mes bras, lourds de fatigue et de l'adrénaline qui retombe, pèsent des tonnes. Dans l'habitacle étroit, l'air est saturé d'elle, de nous. Ça sent le café froid, le tabac qu'on a fumé à la hâte sur les aires d'autoroute, mais surtout, ça sent le sexe. Cette odeur fauve, entêtante, de sueur séchée et de fluides mêlés qui imprègne les sièges en tissu et nos propres pores. C'est l'odeur de nos deux derniers jours de fureur.

Je tourne lentement la tête vers Manon. Elle est là, prostrée sur le siège passager, les genoux remontés contre sa poitrine, ses doigts fins agrippés à son jean usé. Ses cheveux blonds sont un chaos de nœuds, une crinière sauvage que j'ai malmenée, tirée, humée pendant des heures. Son mascara a coulé, traçant des sillons sombres sur ses joues, mais ce sont ses yeux qui me broient le cœur. Ce bleu écorché, brillant de larmes qui refusent de tomber, qui hurle une détresse que je partage mais que je suis incapable de soigner.

— On y est, je souffle, ma voix n'étant plus qu'un gravier rauque au fond de ma gorge.

Elle ne répond pas. Elle fixe la maison bourgeoise en face de nous, celle avec les volets clos et la haie de thuyas trop bien taillée. Sa prison. Le retour à la vie « normale » après un an à courir le monde et quarante-huit heures à se perdre dans l'habitacle de mon van.

Je ne peux pas m'en empêcher. Ma main quitte le volant, comme attirée par un aimant, et glisse sur la courbe de sa cuisse. Je sens la chaleur de sa peau à travers le denim fin. Elle tressaille. Ce n'est pas un mouvement de recul, c'est une décharge électrique. Ses muscles se contractent sous mes doigts, et je sais, je *sens* qu'elle est encore vibrante de moi. Sous ce jean, entre ses jambes, elle doit encore être moite, irritée par mes assauts répétés, marquée par mon empreinte.

Je me rapproche, envahissant son espace, mon corps de 90 kilos faisant basculer l'équilibre de la cabine. L'odeur de son cou, ce mélange de vanille bon marché et de sel, me frappe l'odorat. C'est une drogue dure. Je pose mon front contre le sien, mes yeux plongés dans les siens.

— Regarde-moi, Manon. S'il te plaît.

Elle lève ses paupières lourdes. Ses lèvres, gonflées d'avoir été trop mordues, trop embrassées, tremblent.

— J'ai l'impression de mourir, Marc, murmure-t-elle dans un souffle qui se brise. C'est comme si tu m'arrachais la peau.

Je laisse ma main remonter, s'égarer sous son pull, trouvant la peau brûlante de son ventre. Elle lâche un petit gémissement étouffé, un son qui vient de ses tripes. Je sens son nombril se contracter. Ma paume rugueuse, marquée par le travail et la route, caresse la douceur de sa taille. Je me rappelle chaque centimètre de ce corps que j'ai possédé avec une faim d'animal, chaque cri qu'elle a lâché contre mon épaule quand le plaisir devenait trop violent pour être contenu. Un an d'abstinence, elle m'avait dit.

Un an qu'elle avait gardé tout ce feu en elle, et c'est sur moi qu'elle l'a déversé, sans filtre, sans retenue.

— Je ne t'arrache rien, je murmure contre sa bouche, sentant son haleine chaude. Tu l'as emporté, Manon. Tout ce qu'on a fait dans ce van, chaque centimètre de ce cuir, chaque goutte de sueur... c'est à toi.

Ma main descend plus bas, vers la ceinture de son pantalon. Je veux sentir une dernière fois cette humidité, cette preuve irréfutable de notre connexion sauvage. Mes doigts s'insèrent avec une lenteur cruelle sous le tissu, effleurant la dentelle de son slip. Elle ferme les yeux, sa tête basculant en arrière contre l'appuie-tête, et un sanglot lui échappe.

— Ne fais pas ça... murmure-t-elle, alors que son bassin se soulève instinctivement pour chercher le contact de mes doigts. Si tu recommences, je ne pourrai jamais ouvrir cette portière.

— Je sais.

Je sens mon propre désir gronder, une douleur sourde et lancinante dans mon entrejambe, mon sexe durcissant contre la couture de mon pantalon. L'envie de la basculer une dernière fois sur la banquette arrière, de déchirer ses vêtements et de m'enfouir en elle jusqu'à l'oubli est presque insupportable. Je veux l'entendre hurler mon nom dans cette rue calme de Perpignan, je veux que les voisins entendent le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, le fracas de notre désespoir qui s'exprime par le plaisir.

Mais le temps presse. La lumière d'un détecteur de mouvement s'allume dans l'allée de la maison. Quelqu'un a entendu le moteur. La bulle est en train de se fissurer de toutes parts.

Je retire ma main, lentement, chaque millimètre de peau perdue étant une petite agonie. Je vois ses yeux s'ouvrir, embrumés de luxure et de tristesse. Elle a les joues rouges, le souffle court. Elle est magnifique, une survivante d'un naufrage sensoriel.

— Il faut que tu y ailles, je dis, ma voix tremblant malgré moi.

Elle hoche la tête, une larme solitaire s'écrasant enfin sur son menton. Elle attrape son sac à dos sur le sol, le serrant contre elle comme un bouclier. Elle pose sa main sur la poignée de la portière, mais elle ne l'actionne pas. Le silence revient, encore plus lourd qu'avant, chargé de tout ce qu'on ne se dira pas, de toutes les promesses qu'on ne peut pas tenir.

C'est là, dans cette hésitation déchirante, que je comprends que je ne peux pas la laisser partir comme ça. Pas sans une trace. Pas sans un espoir, aussi ténu soit-il. Mon regard tombe sur le tableau de bord, encombré de vieux papiers. Un ticket de péage traîne là, froissé, vestige de notre passage près de Narbonne quelques heures plus tôt. Un reste de notre cavale.

Je tâtonne frénétiquement dans le vide-poche, mes doigts heurtant des pièces de monnaie et des emballages de chewing-gum avant de se refermer sur un stylo bille à moitié mâchonné. Ma main tremble. Ce n'est pas seulement le contrecoup de l'orgasme qui a violemment secoué nos corps il y a quelques minutes, c'est l'urgence de l'instant. Ce petit bout de papier thermique, c'est ma seule amarre, le seul fil de soie qui nous reliera quand elle aura franchi le seuil de cette maison bourgeoise aux volets clos.

Je gribouille mon numéro sur le dos du ticket de péage, l'encre refusant presque de marquer sur la surface lisse. J'appuie fort, comme si je voulais graver les chiffres dans sa chair.

— Tiens, je souffle en lui tendant le morceau de papier.

Manon le prend, ses doigts effleurant les miens. Ce simple contact est une décharge électrique. Ses ongles, encore un peu sales de notre voyage, s'enfoncent légèrement dans ma paume. Elle baisse les yeux sur le ticket, et je vois ses lèvres, encore gonflées par mes baisers, frémir. Elle est là, à quelques centimètres de moi, mais l'espace entre nous semble déjà s'étirer comme un gouffre.

— Marc... murmure-t-elle.

Son ton est une supplique. Elle ne veut pas sortir. Je sens l'odeur de notre étreinte qui stagne dans l'habitacle clos : un mélange de musc, de sueur âcre et de l'humidité de son sexe qui imprègne encore le tissu du siège. C'est une odeur de péché et de survie. Je ne peux pas la laisser partir sur un simple « au revoir ».

Je tends la main et je saisis sa nuque, mes doigts s'emmêlant dans ses cheveux emmêlés, trempés de sueur à la racine. Je la tire vers moi, brusquement, sans douceur. Je veux qu'elle sente l'impact, qu'elle ressente ma possession une dernière fois avant la solitude. Elle lâche un petit gémissement, une plainte sourde qui meurt contre ma bouche alors que je l'embrasse avec une fureur désespérée.

Mes lèvres dévorent les siennes. Je goûte le sel de ses larmes qui se mélangent à notre salive. C'est un baiser de condamné. Ma langue force le passage, explorant sa bouche avec une autorité sauvage, cherchant à lui arracher un souvenir qu'elle ne pourra jamais effacer. Je l'entends lâcher son sac, le bruit sourd du cuir tombant sur le plancher, tandis que ses mains remontent vers mon visage, griffant mes joues mal rasées.

— Regarde-moi, Manon. Regarde-moi bien.

Je m'écarte à peine, nos fronts l'un contre l'autre, nos souffles courts se mélangeant dans une buée épaisse sur le pare-brise. Ses yeux sont d'un noir d'encre, les pupilles

dilatées par la détresse et le désir résiduel. Je descends ma main, quittant sa nuque pour glisser sous son tee-shirt poisseux. Ma paume rencontre sa peau brûlante, son ventre qui se contracte sous mon toucher.

Je glisse mes doigts dans la ceinture de son jean, encore mal refermé, et je m'enfonce plus bas, là où tout n'est que chaleur et abandon. Elle est encore trempée, une lave onctueuse qui glisse le long de mes doigts. Je sens ses hanches se soulever d'instinct, cherchant la friction, cherchant à se perdre à nouveau dans l'animalité pour oublier la réalité qui l'attend de l'autre côté de la portière.

— Tu sens ça ? je grogne à son oreille, ma voix n'étant plus qu'un rauquement. Tu sens comme tu es à moi ? Comme tu portes encore mon foutre et ton plaisir en toi ?

Elle rejette la tête en arrière, exposant la ligne fragile de sa gorge. Un sanglot secoue sa poitrine, mais ses mains cherchent déjà ma braguette, ses doigts maladroits et impatients luttant avec le métal. Elle veut cette dernière marque de brûlure. Elle veut que je la marque au fer rouge avant de redevenir la « Manon » que sa famille attend.

— Baise-moi encore, Marc... murmure-t-elle dans un souffle brisé. Juste une fois. Fais-moi mal, fais-moi oublier que je dois descendre.

Je ne me le fais pas dire deux fois. Je ne suis plus un homme qui raccompagne une amie, je suis un prédateur qui refuse de lâcher sa proie. Je la soulève par la taille, la tirant à califourchon sur moi malgré l'étroitesse du volant qui nous comprime. Le levier de vitesse me rentre dans la cuisse, le cuir du siège grince sous notre poids combiné, mais je m'en fous.

Je libère mon sexe, dur à en éclater, et je la guide. Elle s'abaisse sur moi avec une lenteur de suppliciée, ses yeux ne quittant pas les miens. Je la vois grimacer de plaisir et de douleur mêlés alors que je l'écarte, m'enfonçant profondément dans sa chair encore endolorie. L'humidité entre nous fait un bruit de suction, un son cru, obscène,

qui résonne dans le silence de la rue endormie.

— Oui... murmure-t-elle, les doigts enfoncés dans mes épaules. Reste là... ne bouge plus...

On reste ainsi quelques secondes, soudés l'un à l'autre, le cœur battant à l'unisson comme une seule machine détraquée. Je sens chaque battement de son sexe autour du mien, des contractions involontaires qui me font serrer les dents pour ne pas jouir instantanément. Le contraste entre le confort bourgeois des maisons alentour et la sauvagerie de ce qui se passe dans cette voiture est un vertige.

Je commence à bouger, des coups de reins courts, brutaux, qui la font rebondir contre moi. Ma main cherche ses seins sous son haut, je les pétris avec force, mes pouces écrasant ses tétons durcis. Elle gémit, le front appuyé contre la vitre latérale qui commence à s'embuer sous l'effet de notre chaleur.

— Tu ne les laisseras jamais te toucher comme je le fais, tu m'entends ? je siffle, enfonçant mes doigts dans ses fesses pour la ramener plus fort contre mon bassin. Ils ne sauront jamais ce que tu es vraiment. Une chienne de route. Ma chienne.

Elle ne répond pas avec des mots, elle répond avec son corps, se cambrant, ses ongles s'enfonçant dans mon dos à travers ma chemise, me déchirant presque la peau. Elle est en transe, une survivante qui s'accroche à son bourreau de plaisir. Je sens la tension monter en elle, cette vibration électrique qui précède l'explosion. Sa respiration devient un râle animal, ses hanches s'agitent dans un rythme frénétique, cherchant le point de non-retour.

— Marc... Marc, je vais...

Elle se crispe, ses muscles vaginaux se refermant sur moi comme un étau brûlant. Je sens le flot de son plaisir m'inonder, une chaleur gluante qui lubrifie encore plus notre

étrainte. Je ne lutte pas, je la rejoins, lâchant un cri étouffé dans son cou alors que je décharge tout mon désespoir et ma rage en elle, de grands jets saccadés qui nous font trembler tous les deux.

Nous restons là, haletants, l'un dans l'autre, tandis que le monde extérieur semble reprendre ses droits petit à petit. Le moteur de la voiture a fini par refroidir, mais nous, nous brûlons encore. Les larmes de Manon coulent maintenant librement, traçant des sillons clairs dans la poussière et la sueur sur ses joues.

Elle ne bouge pas. Elle ne peut pas. Elle est ancrée en moi, et je sais que la seconde où elle se retirera, le vide sera insupportable. Mon regard dévie vers la maison. Une lumière vient de s'allumer à l'étage. Le temps est écoulé. Ma main, toujours posée sur son dos, sent le ticket de péage qu'elle serre encore dans son autre poing, froissé, presque en lambeaux.

— Ils t'attendent, je dis d'une voix qui n'est plus qu'un débris.

Elle ferme les yeux, une expression de pure agonie sur le visage. Elle commence à se soulever, se détachant de moi avec une lenteur déchirante. Le son du retrait est un déchirement sourd. Elle se rassoit sur le siège passager, son jean ouvert, ses cuisses luisantes de notre mélange de fluides. Elle ne cherche même pas à se nettoyer. Elle veut emporter cette souillure avec elle, comme un secret sacré sous ses vêtements propres.

Elle range le ticket de péage dans sa poche, le tapotant comme pour s'assurer qu'il est bien là. Ses doigts tremblent toujours.

— Je n'oublierai jamais l'odeur de cette voiture, Marc. Jamais.

Elle attrape la poignée de la portière. Le déclic du mécanisme sonne comme un coup de feu dans le silence de l'habitacle.

— Ne sors pas tout de suite, je lui ordonne, ma voix redevenant soudainement dure pour masquer la fêlure. Attends que je redémarre. Je ne veux pas te voir entrer dans cette maison.

Elle hoche la tête, le regard perdu dans le vide, sa main crispée sur le levier d'ouverture. L'air frais du dehors commence à s'infiltrer par le joint de la portière, brisant le cocon de chaleur et de sexe que nous avons construit. C'est la fin du voyage, mais l'histoire, elle, reste suspendue à ce morceau de papier dans sa poche.

Le silence est une lame qui nous tranche la gorge à tous les deux. L'habitacle de la voiture est saturé de nous : l'odeur âcre et musquée du foutre qui sèche sur ses cuisses, la vapeur de nos souffles mêlés sur le pare-brise, et ce parfum de cuir chauffé par l'intensité de nos corps.

Je pose ma main sur sa cuisse, là où le tissu de sa jupe est encore froissé, remonté bien trop haut. Je sens la moiteur de sa peau, le résidu collant de notre étreinte sauvage qui nappe encore ses doigts. Elle ne bouge pas. Elle est là, offerte et brisée, les lèvres gonflées par mes baisers brutaux, les yeux noyés d'une tristesse qui me lacère le ventre.

— Regarde-moi, Manon, je murmure, ma voix n'est plus qu'un grognement sourd, vibrant de cette rage sourde que je n'arrive pas à expulser.

Elle tourne lentement la tête. Une mèche de cheveux colle à sa joue, trempée de sueur et de larmes. Je glisse mes doigts entre ses jambes, une dernière fois, sans douceur. Je veux qu'elle sente la morsure de ma possession jusque dans ses os. Je sens son humidité, le mélange de son plaisir et de ma semence qui perle encore à l'entrée de son sexe. C'est brûlant. C'est une souillure magnifique qu'elle va emporter dans cette maison propre, chez ces gens qui ne savent rien de l'animalité qui vient de nous dévorer.

— Tu gardes ça en toi, tu m’entends ? Je veux que tu sentes chaque goutte couler le long de tes jambes quand tu marcheras vers eux. Je veux que ça te brûle, que ça te rappelle que tu es à moi, peu importe la distance.

Elle lâche un petit gémissement étouffé, sa tête basculant en arrière contre l’appui-tête. Ses doigts se crispent sur le ticket de péage, le froissant presque. Elle ferme les yeux, et je vois une larme s’écraser sur son col, là où j’ai laissé une marque violacée, une morsure que rien ne pourra effacer avant des jours.

— Je le sens, Marc... je le sens partout, souffle-t-elle dans un hoquet. C’est comme si tu étais encore en moi. Je ne veux pas me laver. Je veux que l’odeur reste.

La douleur de la voir partir est une brûlure physique, pire que n’importe quelle blessure de rue. Je retire ma main, sentant le vide nous envahir instantanément. Le froid commence à gagner du terrain. Je me redresse, les mains crispées sur le volant, les articulations blanches. Mon sexe me lance encore, douloureux de ce trop-plein d’émotion et de violence charnelle.

— Casse-toi, Manon. Maintenant.

C’est un ordre, mais ma voix se brise à la fin. Elle sait que si elle reste une seconde de plus, je verrouille les portes et je l’emmène loin d’ici, au diable les conséquences, au diable sa famille.

Elle appuie sur la poignée. Le monde extérieur s’engouffre dans la voiture. Un souffle d’air glacial qui balaie notre cocon de moiteur et de péché. Elle pose un pied sur le gravier. Le crissement sous sa chaussure sonne comme le glas. Elle sort avec une lenteur atroce, ses mouvements entravés par la raideur de ses muscles, par le souvenir de mes poussées en elle.

Elle se tient debout, au bord de la route, la jupe de travers, son chemisier froissé, l'air d'une rescapée d'un naufrage sensoriel. Elle ne me regarde pas. Elle sait que si nos regards se croisent, elle remontera.

Je passe la première. Le moteur de la voiture gronde, une bête impatiente de fuir cette agonie. Je l'observe dans le rétroviseur. Elle a la main sur sa poche, là où le morceau de papier — mon numéro, ma promesse, ma chaîne — repose contre sa hanche.

— Merde... je grogne, les larmes me brûlant enfin les paupières.

Je lâche l'embrayage. La voiture bondit en avant. Je ne regarde pas derrière. Je refuse de la voir devenir une petite silhouette floue dans le miroir. Je veux garder l'image de son corps sous le mien, de sa bouche hurlant mon nom, de la sensation de son sexe serré autour du mien, nous soudant dans une union que même l'absence ne pourra pas défaire.

Le vent s'engouffre par ma fenêtre ouverte, mais il n'arrive pas à chasser son odeur. Elle est partout. Sur mes mains, sur mes vêtements, dans ma gorge. Le ticket de péage est son lien avec moi, mais mon empreinte est gravée dans sa chair, dans cette moiteur qu'elle cache sous ses vêtements propres.

Le voyage est fini. Le nouveau départ commence dans la douleur, le foutre et les larmes. Mais alors que j'écrase l'accélérateur, je sens un rictus sauvage étirer mes lèvres. Elle appellera. Elle appellera parce qu'elle est hantée, tout comme moi. Et quand elle le fera, ce ne sera pas pour parler. Ce sera pour retrouver ce chaos, cette sueur, cette façon que nous avons de nous détruire pour mieux nous sentir vivants.

Je roule vers l'horizon, le cœur en lambeaux, mais le sang bouillant d'un espoir dévastateur. Elle est à moi. Et le monde peut bien brûler, tant qu'il reste ce morceau de papier entre ses doigts tremblants.

FIN

Merci d'avoir lu "Huit Heures Pour Renaître : Le Prix de l'Asphalte"

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)